LES CAHIERS

DE

L'ADEPTE

n°8&9

Editions B.A.G.I.
12 rue du Grand Prieuré
75 011 - Paris.

Mercredi 12 juillet 1967

Mercredi, 12 juillet 1967.

Je rédige cette mise en forme de mes notes dans une verdine - c'est à dire une roulotte tirée par un cheval. Il fait une chaleur étouffante, et malgré les deux fenêtres largement ouvertes, aucun souffle de vent, aucun courant d'air, ne vient tempérer cette fournaise.

La verdine se trouve sur un terrain vague, non loin de la décharge publique dont les effluves nous sont pour l'instant épargnées. Mais quand se lève le mistral, une véritable puanteur traverse le camp. Ca n'a pas l'air de gêner outre mesure ses habitants. La commune s'appelle Albaron. Elle se trouve au nord-ouest de la plaine de la Camargue, près de la rive gauche d'un des innombrables méandres du Petit-Rhône, sur la route qui relie Arles aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Je suis là depuis hier.

Lorsque je regarde, par la fenêtre, je puis voir une vingtaine de verdines semblables à celle que j'occupe présentement, plus quelques caravanes délabrées et deux camions poussifs transformés en habitations ambulantes. Toutes ces demeures mobiles sont orientées dans le même sens. Cinq cadillacs aux couleurs criardes semblent faire la sieste. Les chevaux - une trentaine - sont à l'abri du soleil sous un chapiteau de toile, vestige sans doute d'un cirque ambulant. Des coqs, des poules, des chiens errent de-ci de-là, à la recherche de nourriture, semblant vivre en bonne entente, ou plutôt dans une indifférence totale les uns des autres. Quelques bébés dorment nus, posés sur des couettes violettes, sous les verdines qui les protègent des rayons du soleil ; d'autres tètent les seins gonflés de lait de leurs mères, qu'elles dévoilent sans aucune pudeur. Jamais par contre je n'ai pu apercevoir un genou, une jambe, et encore moins une cuisse, de l'une des femmes du camp. Elles sont constamment revêtues de longues jupes qui leur descendent jusqu'aux pieds.

Des enfants plus âgés - entièrement nus eux-aussi - se livrent aux jeux de leur âge. Ils détournent la tête et se sauvent en courant dès qu'ils m'aperçoivent ou croisent mon regard. Ils ne sont pas encore habitués au "gadjo" qui a élu - pour un temps indéterminé - résidence chez eux.

Mercredi 12 juillet 1967

N'étaient les piaillements des gamins, les hennissements des chevaux, les jappements de quelques jeunes chiens qui se poursuivent et les chants, gloussements et piaillements des gallinacés, le silence serait total. Le camp des Roms vit au ralenti. C'est l'heure où ceux qui y sont restés - les enfants en bas-âge, leurs mères et quelques vieilles femmes - économisent au maximum leurs activités, pour se garder des rayons enflammés du soleil qui écrasent tout. Je suis moi-même torse-nu, vêtu d'un simple short, et je sue à grosses gouttes.

J'ai un carnet de notes format poche à ma gauche, et un joli cahier neuf à spirales sur lequel je consigne ces lignes. Pas question, en effet, d'emporter le magnétophone. Non seulement il est trop lourd, mais de plus il ne servirait à rien : il n'y a pas d'électricité dans le camp.

Ca me fait un peu peur de ne plus sentir à côté de moi la présence rassurante de cet engin. Serai-je à la hauteur pour rapporter exactement ce que je vais voir, entendre et apprendre ? D. m'a dit de ne pas me tracasser à ce sujet.

Le mieux, c'est sans doute que je me jette à l'eau, que j'écrive ce qui me vient comme ça me vient.

Et tout d'abord, que je raconte comment, ayant quitté D. le 10 juin, je me retrouve en sa compagnie à l'autre bout de la France chez des personnes qui ont la réputation d'être des "voleurs de poules".

Le mercredi 14 juin, le facteur apporta à mes parents une bonne nouvelle qui n'était pas cependant véritablement une surprise : j'étais admis, lors de la prochaine année scolaire, en classe de terminale C. Je décidai de fêter cette confirmation en flânant toute la journée avec quelques copains.

Nos pas nous amenèrent en début de soirée aux alentours d'une des deux salles de fêtes du village - la plus récente - où , le club de ping-pong tenait momentanément ses quartiers. Nous décidâmes d'aller échanger quelques balles, mais en ce qui me concerne, ce projet n'aboutit jamais.

A peine étais-je entré dans la salle que, malencontreusement, je dérapai sur le parquet ciré et tombai lourdement sur les fesses. Celles-ci n'en souffrirent pas trop, mais ma jambe droite se tendit brutalement dans la chute, et je ressentis une vive douleur au genou, qui me fit voir trente-six chandelles.

Je me remis debout tant bien que mal, mais fus incapable de faire autre chose que d'assister aux diverses parties assis sur une chaise. Finalement, soutenu par deux amis, je rentrai chez moi en claudiquant, et me mis immédiatement au lit, où ma mère

vint m'apporter une part de gâteau qu'elle avait fait pour fêter mon accession dans la classe du bac.

Le lendemain matin, en dépit de tous mes efforts - les derniers jours de classe sont toujours les plus agréables - je ne pus poser le pied par-terre. Mon genou était si gonflé qu'il en paraissait informe, et la vilaine teinte violacée qu'il avait prise ne présageait rien de bon.

Avant de se rendre à son travail, mon père téléphona à notre médecin de famille, et déposa à côté de mon lit une paire de béquilles qui traîne depuis des lustres à la maison, des livres et de quoi écrire.

Le toubib arriva aux environs de onze heures. Il diagnostiqua un épanchement de synovie, fit une ordonnance longue comme un jour sans pain, et préconisa un repos absolu durant quinze jours environ. Il signa la feuille d'arrêt à envoyer au lycée - "tu n'y retourneras que l'année prochaine" - banda fortement le genou, et m'avertit que j'aurais à le voir vers la fin du mois, pour ponctionner l'articulation. Ce terme de "ponction" ne me dit rien de bon.

Rentrée le midi à la maison, ma mère courut à la pharmacie, malgré mes dénégations. "Je n'ai plus mal", lui dis-je. C'est vrai que je ne souffrais plus tant que je restais immobile. Mais lors de mes déplacements, si je venais par hasard à poser le pied par-terre ou à heurter mon genou - on se cogne toujours là où on a mal - c'était une autre paire de manches. Et en refusant les médicaments - sans y réussir - je refusais d'admettre ce qui me tombait dessus. La perspective de passer quinze jours inactif, au meilleur moment de l'année - quand les jours sont les plus longs - ne m'enchantait nullement.

Mettant à profit ce temps mort - et las de me prélasser dans un lit - je passai tout l'après-midi de ce jour à mon bureau, pour coucher sur le papier le contenu des bandes où se trouvaient enregistrés nos précédents entretiens avec D. Avant de partir, mon père avait déposé sous la table un banc où je posai mon pied - ce qui s'avéra très vite peut pratique, car mon genou heurtait à chacun de mes mouvements le dessous de la table. Finalement je posai le pied par-terre sur un coussin, et ne m'en trouvai pas plus mal.

Bien sûr, ce ne fut pas du tout du goût de ma mère, qui me passa un savon en rentrant de sa journée de travail, à peine eût-elle passé le seuil de ma chambre. Mais D., qui l'accompagnait en portant un sac, lui fit remarquer que c'était peut-être mieux ainsi (je m'attendais un peu, je dois le dire, à sa visite, car mon père m'avait informé le midi même qu'il l'avait mis au courant). Ma mère s'éclipsa et nous laissa seul.

Mercredi 12 juillet 1967

II m'aida à m'allonger sur mon lit, retroussa la jambe de mon pyjama, et palpa mon genou.

"Que dit le médecin, demanda-t-il ?

- Epanchement de synovie.

- Diagnostic juste, un bon point pour Albert, dit-il en riant (le médecin seprénomme Albert ; D. et lui se connaissent de longue date, au point de se tutoyer).Mais encore ?

- Tenir le genou bien serré dans une bande, éviter au maximum de le plier, quinze jours d'immobilité, et une ponction pour couronner le tout. Plus tout ça."

Je désignai du doigt les pansements, pommades et cachets qui se trouvaient sur la table de nuit.

"Diagnostic juste, répéta D., médications en accord avec la faculté, mais inopérantes en la circonstance.

Tout d'abord, contrairement à ce que l'on t'a recommandé, tu vas me faire le plaisir de plier ce genou, sans forcer et sans te faire mal bien sûr ; sinon, il risque de s'ankyloser. Et maintenant, place au soigneur **(Note de l'éditeur :** on se souvient que D. joue à l'occasion le rebouteux, et le monsieur "remise en forme" de l'équipe de foot locale).

D. pencha sa tête vers mon genou, y appliqua ses lèvres, et tout en pressant fortement sur un point de la plante du pied gauche, il souffla longuement à l'endroit du mal.

"Tu peux mettre les pommades et prendre les cachets, dit-il quand il eut fini ; ça rassurera ta mère. Mais je te conseille également des applications de ceci."

II sortit de son sac des feuilles de choux, et un sachet contenant de la poudre verte.

"Tu appliques tous les soirs avant de t'endormir une feuille sur ton genou, et le matin tu la jettes. Dans la journée, tu t'enduis avec des cataplasmes d'argile verte. Tu mélanges cette poudre à de l'eau, et tu étends la pâte à l'endroit où tu as mal. Ca risque de raviver parfois la douleur, surtout au début, mais c'est la preuve de l'action thérapeutique de l'argile. Quand le cataplasme est complètement sec, tu l'enlèves avec un jet d'eau tiède. Qu'est-ce qui t'a pris de te casser la figure ?

- Je ne sais pas.

- On devrait toujours s'efforcer de connaître la raison de nos actes, conscients ou inconscients. Tu ne veux pas partir avec moi voir Pierre ? **(Note de l'éditeur** dans *Les Cahiers de l'Adepte 6 & 7,* l'ingénieur D. a proposé à l'Adepte de

l'emmener voir en sa compagnie un tzigane prénommé Pierre, que D. avait connu durant la guerre, à l'époque où il se trouvait dans un camp de concentration). - Ca marche toujours, ce voyage ?

- Plus que jamais. Mais ne t'inquiète pas. Dans trois jours, tu seras de nouveau sur pied, et dans huit, tu trotteras comme un lapin.

A propos, as-tu une carte d'identité ?

- J'ai celle que j'ai faite établir pour passer mon B.E.P.C.

- C'est bien, car là où nous irons, les contrôles de police sont fréquents ; mieux vaut être en règle. Bonsoir, je reviendrai te voir demain."

D. revint effectivement s'enquérir de ma santé chaque soir ; et comme il l'avait (presque) prévu, je pouvais reposer mon pied par-terre non pas le troisième, mais à l'aube du quatrième jour. De même, dix jours après, je me promenais de nouveau comme si de rien n'était.

Ce qui me valut une franche engueulade, à la visite médicale de contrôle, car notre médecin m'avait aperçu gambadant dehors au cours de l'une de ses tournées. Je laissai passer l'orage, et il s'apprêtait déjà à me ponctionner avec une grande seringue dont la seule vue me fit courir des frissons dans le dos.

Mais ponctionner quoi ? Le genou avait repris sa forme normale, et la pigmentation de la peau ne laissait plus rien apparaître de la déchirure. "Albert" s'en aperçut, soupira, et retourna derrière son bureau, l'air vaguement désabusé.

"Pas besoin de ponctionner, grommela-t-il, ça c'est très bien remis tout seul. Remarque, à ton âge, c'est normal. Et puis, je t'avais donné une très bonne pommade."

Il n'en croyait pas un mot, bien sûr, mais il ne voulait pas perdre la face. Et sur sa lancée, il rédigea une autre ordonnance, que j'empochai, mais que je me promis bien de jeter à la corbeille à papiers sans la montrer à ma mère.

"Albert" me raccompagna à la porte de son cabinet de consultations, me souhaita de bonnes vacances, puis, se ravisant, il ajouta, en souriant

"A propos, si tu vois l'ingénieur, souhaite-lui le bonjour de ma part."

Nous nous quittâmes sur cette note d'humour.

Entre temps, D. avait organisé notre voyage. Comme d'habitude, mes parents ne s'opposèrent en rien à ce périple, et ne posèrent aucune question. J'évitais tout de même de les renseigner sur le lieu exact et sur les mobiles de ce voyage, mais

Mercredi 12 juillet 1967

j'appris par mon père, incidemment, qu'il était parfaitement au courant que nous allions "visiter les manouches". Sans qu'il fasse aucune remarque supplémentaire, ni ma mère non plus. Ils avaient même rédigé à l'attention de D., qui me la montra, une lettre dans laquelle ils reconnaissaient me confier à sa charge.

En tout état de cause, notre départ était fixé au lundi 10 juillet, au matin. Mon père m'apporta lui-même un jour les billets de train qu'il avait réservés. Destination Arles, via Rouen et Paris. Il n'y avait que des billets pour l'aller, pas pour le retour. Je lui en demandait la raison et il me répondit : "L'ingénieur ne sait pas quand vous revenez. Mais ne t'inquiète pas, nous lui rembourserons les billets de retour."

Je ne m'inquiétais pas. Devant tant de permissions accordées sans que j'ai à ferrailler pour les obtenir, j'aurais été bien bête de me faire du mauvais sang.

Le voyage se déroula en trois temps. Tout d'abord, le trajet Dieppe-Paris, avec une courte halte à la gare de Rouen pour attendre la correspondance. Nous sommes arrivés dans la capitale en début de journée. D. m'a emmené voir plusieurs musées, qu'il semblait connaître parfaitement, et m'a payé un tour en bateau-mouche. Le soir, nous avons dîné dans un grand restaurant en face de la gare de Lyon, et puis nous avons pris le train de nuit pour Marseille, qui fait halte en Arles. C'est la première fois que je dors dans une couchette de train. J'ai trouvé cela très agréable.

Excepté les commentaires qu'il fit devant les pièces de musée, et quelques paroles pour attirer mon attention sur un aspect du paysage traversé ou sur un monument, nous avons peu parlé durant tout le voyage. Excepté pour apporter la précision suivante

"Tu m'as rapporté que ton père t'a dit que nous allions voir les manouches. Mais Pierre n'est pas un manouche. Les tziganes se divisent en quatre groupes principaux : les Manouches, qui résident depuis longtemps en France et en Allemagne, les Sinti qui viennent du Piémontais, les Gitans qui viennent d'Espagne, et les Roms, qui sont venus assez récemment de l'Est. Chez les Roms, il y a les Kaldérach, qui sont principalement chaudronniers, les Tchuranas, qui fabriquent des tamis, et les lovara, qui sont des maquignons. Cependant, ces familles et ces clans s'entendent généralement assez bien entre eux, et tous se retrouvent dans la joie et la piété, fin mai, au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, où il rendent un culte à une Vierge Noire, Sara la Kali. Pierre et sa tribu sont des Roms Tchuranas, qui parlent le dialecte Vlach, et assez couramment le Français, l'Allemand et le Hongrois.

Mercredi 12 juillet 1967

- Ils croient en quelque chose ?
- En une foule de choses, et ils adoptent assez facilement les religions des pays qu'ils traversent ; mais toujours en les accommodant à leur sauce, en les ramenant à une espèce de tronc commun à tous les tziganes.

Leur dieu créateur s'appelle Devel ou Del, et ils le prient souvent, sous différentes formes ; il y a aussi un diable en chef - Beng - mais la lutte du Bien et du Mal n'est pas leur préoccupation première. Ils sont assez fatalistes : selon eux, la destinée de chaque individu est écrite dès sa naissance et il ne peut que très modérément en modifier le texte. Par contre, ils redoutent les fantômes, et les cimetières la nuit.

On ne peut pas vraiment parler de croyances en ce qui les concerne. Pour autant que j'en sache, leur système religieux est celui de tous les nomades : quelques principes simples qui s'enrichissent au gré de l'expérience et des voyages. C'est plus une tradition vivante qu'une religion.

- Ils ont des sorciers ?
- Oui, des "kakous" ; mais le mot "sorcier" n'a pas chez eux le sens que l'on donne chez nous. Il s'apparente plutôt à l'Homme-Médecine des indiens d'Amérique. C'est tout à la fois un sage, qui siège au conseil des anciens, le tribunal de la Kris, un guérisseur et la parole vivante qui transmet la tradition. Car chez eux, il n'y a pas de textes écrits pour la perpétuer.
- Justement, comment faites vous pour communiquer avec Pierre puisque vous m'avez dit qu'il ne sait pas lire ? Par télépathie ou par dédoublement ?" D. éclata de rire.
"Non. Autrefois, je veux dire juste après la guerre, c'était assez compliqué. Je faisais connaître mon message à deux ou trois manouches qui résidaient en Normandie. Immanquablement, la réponse me parvenait par le même canal, mais dans un temps indéterminé.

Il y a quelques jeunes qui savent lire et écrire dans la tribu de Pierre, mais ça ne me sert nullement - tout au moins pour expédier mon message. Car cette tribu est restée itinérante : un jour ici, un jour là. Alors, j'envoie des lettres à quelques manouches sédentarisés, et à quelques forains qui ont un point de chute. Le premier qui rencontre Pierre lui transmet le message, et lui me fait écrire, ou téléphoner. Mais ça reste aléatoire. Les tziganes n'ont pas notre conception du temps, ni notre sentiment de l'urgence."

Mercredi 12 juillet 1967

Arrivés en Arles de bon matin, nous avons d'abord déposé nos bagages à la consigne de la gare. Sen profitai pour acheter quelques cartes postales, que je rédigeai et postai séance tenante, une carte routière, ainsi qu'un petit guide touristique de la région.
"Où irons-nous, demandai-je à D ?

- Je n'en sais rien. Où le vent portera la tribu de Pierre, et suivant les chemins balisés par les gendarmes.

(Note de l'Adepte : à cette époque, l'errance des tziganes était en France sous le coup d'une loi très sévère édictée en 1912, et qui fut abrogée deux ans après la date de ce récit, en 1969. Il était quasiment impossible aux tziganes de stationner plus de vingt-quatre heures à un même endroit, et encore les endroits qui leur étaient parcimonieusement alloués étaient les décharges publiques. Parfois, heureusement, quelques paysans auxquels ils avaient par le passé rendu service consentait à leur octroyer un coin de terre au bord d'une rivière. Ce qui n'empêchait nullement les gendarmes de se livrer à leur encontre à d'interminables contrôles d'identité et autres tracasseries administratives).

- A quelle heure avons-nous rendez-vous ?
- A deux heures de l'après-midi, dans un café. Ca nous laisse largement le temps de flâner un peu."

Nous avons donc visité Arles, résidence de l'Empereur Constantin, la plus grande commune de France, construite initialement sur un rocher qui surplombe les marais proches du delta du Rhône (c'est ce que dit le guide touristique). Arles, son théâtre, son cirque, son forum, ses thermes, et ses entrepôts souterrains. Et puis, nous sommes allés déjeuner dans un café près de la gare. C'est dans un autre café, situé derrière les thermes, que nous nous sommes rendus à l'heure dite au rendez-vous fixé.

Pierre et son fils, Yosta, saucissonnent devant une bouteille de vin de pays.

Pierre est vêtu, malgré la chaleur, d'une chemise à col ouvert, d'une veste de toile noire, et d'un pantalon de velours de la même couleur. Un foulard est noué autour de son cou et il porte un chapeau, qui semble constamment vissé sur sa tête. Son visage est buriné, strié de rides. Une moustache grise surmonte ses lèvres. Ses yeux sont noirs, comme chez presque tous ceux de sa race (mais j'ai vu, chose étonnante, des personnes du camp qui arborent des yeux aussi bleus que les miens), et son regard malicieux.

Mercredi 12 juillet 1967

Quand il se lève, je m'aperçois qu'il est petit (il ne doit pas atteindre le mètre soixante), mais vigoureux. Il n'a pas d'âge. Quand il parle, il découvre une bouche édentée où se battent en duel quelques chicots noircis ; mais lorsqu'il sourit en gardant la bouche fermée, je croirais - n'étaient les rides et les cheveux blancs - avoir un homme d'une quarantaine d'années devant moi. Ce qui n'est certes pas possible, car son fils Yosta - qui ne lui ressemble pas du tout - a avoué à un moment de la conversation avoir "encaissé" cinquante printemps il y a peu.

Pas de grandes effusions pour les retrouvailles de Pierre et de D. ; tout le monde se serre la main, puis s'asseoit. Et puis, tous deux - sans même demander des nouvelles l'un de l'autre - s'embarquent dans une interminable conversation portant sur la difficulté qu'il y a aujourd'hui à trouver de bons maréchaux-ferrants - quand on en trouve - sur les constructions modernes, sur les vertus du tabac gris, et sur un chien qui, semble-t-il, rendait bien des services à la tribu (je n'ai pas compris lesquels) jusqu'à ce qu'il expire il y a trois jours à l'âge canonique de dix-neuf ans. Tout cela sur un ton badin, sur le ton de deux personnes qui se sont quittés la veille.

Je m'ennuie ferme, et je suis un peu gêné. Je n'ose trop les observer, de peur de me montrer impoli. Alors, je prends prétexte d'une envie pressante pour m'éloigner.

Quand je reviens à la table, Pierre me jette un bref regard, puis il se tourne vers D. et lui demande

"C'est le petit dont tu as parlé à Pierre (D. m'avait déjà précisé qu'il parlait de lui à la troisième personne)?

- C'est lui.
- Tu t'ennuies, fils ?
- Un peu, avouai-je.

- Allons, prends le temps comme il vient. Et puis, regarde Pierre, si tu en as envie. Tes yeux ne sont pas ceux d'un mulé (dans la première version, j'avais écrit mulet, sans bien comprendre d'ailleurs ; mais D. a rectifié en me précisant qu'un "mulé" est un fantôme). Ils ne peuvent pas brûler Pierre."

Entre D. et celui-là qui a l'air de savoir lire aussi dans les pensées, j'ai intérêt à me méfier de ce qui me trotte dans la tête.

"Tiens, paye nous à boire, me dit-il."

Je commande, mais au moment de payer, je m'aperçois que je n'ai plus mon portefeuille. Un instant, je panique. Eclats de rire général, et Pierre me le tend.

Mercredi 12 juillet 1967

"Tiens, petit, fais attention à tes affaires... des fois que nous soyons conformes à notre réputation."
J'ai comme le pressentiment que durant ce séjour, "ça va être ma fête".

Sur un signe de Pierre, tout le monde se lève enfin. Il est près de cinq heures de l'après-midi. Nous nous engouffrons dans une cadillac garée non loin de là - Yosta au volant, Pierre à l'avant, D. et moi à l'arrière, et après *un détour par la gare pour y récupérer nos affaires, nous sortons d'Arles et empruntons la départementale 570, en direction d'Albaron dont une quinzaine de kilomètres environ nous séparent.

Durant le trajet, je sors mon carnet de ma poche pour prendre quelques notes. Pierre me regarde dans le rétroviseur, puis il se retourne vers D. et lui demande
"Qu'est-ce qu'il fait ?
- Tu le vois bien, lui répond D., il écrit.
Ah bon, fait Pierre." Et il se retourne.
"C'est moi qui le lui ai demandé, ajoute D.
- Tu vas écrire un livre sur nous, mon fils ?
- Peut-être bien qu'il en écrira un jour.
- Ah bon."
Et là-dessus, Pierre et Yosta éclatent de rire.

(Note de l'Adepte : je ne sais pourquoi, mais depuis, dans ma vie, j'ai souvent remarqué que le projet de consigner faisait rire abondamment les illettrés. Dix ans après, lorsqu'il m'a été donné de lire *"L'herbe du Diable et la petite fumée",* j'ai retrouvé sous la plume de **Castaneda** la même hilarité que ses carnets de notes provoquaient chez son instructeur - le sorcier yaqui - et ses frères.)

Dès que nous arrivons au camp, tout le monde nous entoure. Apparemment - excepté les très jeunes enfants qui s'enfuient en courant - l'ingénieur a déjà séjourné ici. Les hommes lui décochent de grandes bourrades dans le dos, et les femmes de larges sourires. Il y a même une vieille qui vient l'embrasser. Mais de moi, on ne se préoccupe pas plus que si je n'existais pas.

La première chose qui me surprend, c'est que tous, hommes, femmes et enfants, quelque soit leur âge (bien difficile souvent à déterminer) semblent en parfaite santé et condition physique. Je ne vois, par exemple, personne qui soit perclus de douleurs et qui s'appuie sur une canne parmi la soixantaine d'êtres humains - enfants exceptés - qui peuplent le camp. Il n'y en a qu'un seul qui s'aide d'une longue

branche d'arbre taillée en fourche comme d'une béquille, mais celui-là, c'est bien compréhensible : sa jambe droite est coupée au dessus-du genou, et il n'a pas de jambe de bois.

La seconde surprise, c'est plutôt un sentiment qui s'abat sur moi : la situation matérielle de tous ces gens ne semble guère enviable, et pourtant il règne sur la tribu un sentiment de joie indéfinissable.

Escortés par la foule, nous nous rendons vers la verdine que l'on a réservée à notre occasion. J’entends des bribes de conversation dans un dialecte que je ne comprends pas. Pierre aussi a du les entendre, car il se retourne et tonne à la cantonade : "Pendant qu'ils sont là, tout le monde parle français."

En mon for intérieur, j'apprécie comme il se doit l'élégance du geste, et sa politesse à notre égard.

Le repas du soir, que nous prenons dehors, est délicieux. Hérissons (il paraît que c'est un met royal chez les tziganes ; j'ai fiait un peu la fine bouche quand on m'a dit ce que c'était, mais ne voulant vexer personne, j'ai surmonté ma répugnance de civilisé et je ne le regrette pas), mouton mérinos (spécialité d'Arles, dit le guide) et volaille cuits sous la braise ou a la broche. Pas de légume ni de céréale, excepté des galettes de blé en guise de pain. D. m'a expliqué le soir, avant de nous endormir, que les nomades nourrissaient un certain mépris pour les agriculteurs sédentaires, ainsi que pour leurs produits. Ils sont principalement carnivores, chasseurs et pécheurs, et ils mangent en plus quelques salades et plantes sauvages qu'ils cueillent dans les prés et aux bords des routes. "Tout fait ventre", à l'exception chez les tziganes de la viande de cheval qui semble tabou: On ne mange pas le compagnon qui vous conduit de lieux en lieux.

Pierre m'avait intimé d'un geste de m'asseoir à sa droite, tandis que D. se tenait à sa gauche. A la fin du repas, il lui demanda brusquement "Le petit a-t-il déjà fait le jardin ?
- As-tu fait le jardin, fit en écho D. ?"

Devant mon air interloqué, ils éclatèrent tous deux de rire.

"Je ne te demande pas si tu as fait le jardin de tes parents, mais le jardin éphémère ? **(Note de l'éditeur :** cf. *Cahiers de l'Adepte 6 & 7, pages 63 et suivantes).*
Moi aussi, cette confusion me fit éclater de rire.

Mercredi 12 juillet 1967

"Non. Avec l'accident, les notes à mettre en ordre, et les préparatifs du départ, je n'ai pas eu le temps.

- Le petit a eu un accident ?
- Il s'est un peu déchiré le genou.
- Bien, bien, nous verrons cela. Et puis, nous lui ferons faire le jardin ; peut--être aussi la rosée. Peut-être même le jardin après la rosée. S'il le mérite, bien entendu."
Nouvel éclat de rire des deux compères.

Nous nous sommes couchés fort tard, et je me suis levé sur les environs de midi. Après une toilette sommaire dans un seau d'eau, j'ai appris que D. et Pierre avaient quitté le camp de fort bonne heure, et qu'ils seraient de retour "dans la journée". La femme qui m'a appris cela m'a ensuite offert un thé, puis invité à partager son repas (alors que le repas du soir est pris en commun, celui de midi ne réunit que des petits groupes à des heures différentes).

Je me suis mis à cette rédaction sitôt mon estomac satisfait, interrompue seulement par une quête vaine d'un stylo dans tout le camp - le mien n'a plus d'encre ; ce qui m'a permis de me familiariser un peu avec tous les gens qui y sont restés. Finalement, j'ai fouillé dans la poche d'une des vestes de D., et j'en ai ressorti un crayon à papier, qui fera l'affaire en attendant...

... En attendant la "rosée" et le "jardin", peut-être.

Dix minutes à peine après que Pierre et D. soient rentrés au camp - porteurs tous deux de sacs de toiles remplis de je ne sais quoi - qu'une estafette de gendarmerie pénétra dans le camp.

Quatre gendarmes en sortirent, et ils s'égayaient à droite à gauche, quand tout à coup l'un d'eux m'aperçut, assis tranquillement à lire sur les marches de la verdine. Aussitôt, il appela ses collègues, et tous quatre fondirent sur moi comme la misère sur le pauvre monde. "Qu'est-ce que tu fais là, me demanda l'un d'eux ? - Je suis en vacances."

Ma réponse semble les estomaquer. Visiblement, ce camp n'est pas l'endroit qu'ils choisiraient pour passer leurs vacances.

"Papiers", me dit brutalement un grand blond à petite tête, si bien qu'il n'a pas trouvé de képi à sa taille, et qu'il flotte dans le sien.

Mercredi 12 juillet 1967

Je monte dans la verdine ; il m'accompagne. Je sors de mon portefeuille ma carte d'identité. Il la prend, sort de nouveau à ma suite, et la scrute par transparence au soleil, sans doute pour s'assurer qu'elle n'est pas fausse.
"Qu'est-ce que tu fais là ?
- Je vous l'ai déjà dit, je suis en vacances.
- Et tes parents sont prévenus ?
- Bien sûr ; je puis avoir mes papiers ?
- Désolé, mon garçon, mais tu vas devoir nous accompagner."

Là-dessus, D. arrive. Il brise le petit cercle de l'attroupement qui s'est formé autour de nous, et exhibe la lettre de mes parents. Sans qu'on lui ait rien demandé, il l'a glissée dans sa carte d'identité.

Normalement, cette lettre, la tenue de D. - il est vêtu d'une chemise et d'un pantalon blanc impeccables - et sa prestance devraient contribuer à calmer l'atmosphère.
C'est tout le contraire qui se produit.

"Vous allez nous accompagner aussi", dit le grand blond, qui semble être le gradé de la troupe.

D., d'un regard, me fait comprendre que nous n'avons rien d'autre à faire qu'à nous exécuter. Sous bonne escorte, nous montons dans l'estafette. Sous le regard désabusé des témoins de la scène.

Avant d'y pénétrer, le grand blond se retourne et apostrophe l'assemblée en ces termes : "que ces deux-là reviennent ou ne reviennent pas, vous aurez quitté cet endroit demain midi."

A la gendarmerie, nous sommes "pris en mains" par un gros chauve qui ruisselle tant et plus. Les quatre autres gendarmes se tiennent debout autour de nous, sans doute pour prévenir toute tentative de fuite. Mêmes questions ; mêmes réponses ; même incrédulité qui se lit sur les visages.

Le capitaine passe quelques coups de téléphones ; pour savoir si nous sommes "fichés" ou recherchés. Négatif Mais ça n'arrange pas nos affaires. "C'est pas normal", dit-il.

J'ai une idée. Je lui propose de téléphoner à mes parents, et je lui donne le numéro.
"Ca ne prouve rien ; c'est peut-être des complices que j'aurai au téléphone. - Complices de quoi ?

Mercredi 12 juillet 1967

- Des complices, c'est tout, il marmonne en mâchouillant le bout de son stylo; - Capitaine, lui dit D., puisque vous n'avez rien à nous reprocher, nous pouvons partir, maintenant ?
- Non, non ; attendez un peu.
- Attendre quoi ?"

Le capitaine ne sait pas trop que répondre ; il attend parce que, pour lui, un homme qui se prétend ingénieur, en compagnie d'un garçon de presque dix-huit ans, et qui passe des vacances dans un camp de tzigane, son instinct de limier lui dit que ça cache quelque chose de louche. Alors, il attend l'indice, ou le faux-pas.

D. alors se détend au fond de sa chaise, regarde le gendarme droit dans les yeux, et lui dit, d'un ton fort conciliant

"Ecoutez, capitaine, je comprends vos scrupules et ils vous honorent. Mais le mieux, c'est que vous appeliez la mairie de notre village, et que vous téléphoniez au maire. C'est un officier de police judiciaire. Il vous confirmera nos dires. Je ne vous donne pas le numéro de téléphone de la mairie, vous risqueriez encore de dire que ce sont peut-être des complices."

Le capitaine semble ne pas remarquer l'ironie de ce dernier trait. Visiblement, cette affaire prend un tour qui ne lui plait pas ; mais il est trop engagé maintenant pour reculer.

Coup de téléphone aux renseignements ; coup de téléphone à la mairie ; où il s'avère que le maire est absent, mais qu'on l'envoie chercher. Ca prend bien une heure avant que le coup de fil libérateur n'intervienne.

Le gendarme nous rend nos papiers. Ca ne lui fait pas plaisir, ça se sent, mais d'un autre côté, il se dit qu'il a peut-être gaffé. Alors, il se montre obséquieux, et donne à D. du "Monsieur l'ingénieur" par-ci, "Monsieur l'ingénieur" par là.

Toujours sur le même ton d'extrême courtoisie, D. lui réclame alors un procès-verbal d'audition. Parce que, précise-t-il, cette mésaventure risque de nous arriver très souvent, et que ce procès-verbal épargnera du temps perdu à nous-mêmes et à ses collègues d'autres villages. Le capitaine, qui sue de plus en plus, se met à sa machine à écrire. Ca prend encore une demi-heure.

Mais ça le titille, cette histoire. Il aimerait bien en connaître le fin mot. Alors, en tendant le papier à D., il lui demande

"Franchement, monsieur l'ingénieur, vous vous sentez en sécurité dans ce camp ?

Mercredi 12 juillet 1967

- Beaucoup plus en tous cas que dans celui où vos prédécesseurs m'avaient expédié durant la seconde guerre mondiale ; en compagnie du chef de tribu auquel je rends actuellement visite."

C'est dit sans agressivité, mais d'un ton ferme. Le capitaine encaisse sans broncher.
"Et lui, vous y pensez, demande-t-il en me désignant du menton ?
- Mais je ne pense qu'à lui, capitaine, soyez-en sûr."
Cet échange aigre-doux conclut l'entretien. Nous tournons les talons. Au sortir de la gendarmerie, j'entends un des gendarmes murmurer : "saloperie de youpin. "

D. l'a entendu lui-aussi sans doute ; mais il ne relève pas.

Les gendarmes ont su nous emmener, mais ils ne nous ont pas proposé de nous raccompagner. Nous en sommes quittes pour faire la route à pied.

Quand nous rentrons au camp, notre arrivée provoque encore plus de remue-ménage que la veille. Yosta, toujours porté à la rigolade, s'esclaffe : "du coup, ils en ont oublié de contrôler nos papiers, à nous."

Le soir, autour du feu de bois, Pierre me prend par les épaules et me dit : "je savais déjà qu'on était des voleurs d'enfants, mais je ne savais pas qu'on était capable d'entraîner contre son gré un gadjo de dix-huit ans, qui sait lire et écrire."

Note de l'Adepte : en relisant les épreuves destinées aux corrections ultimes pour l'imprimerie, je prends conscience qu'il me faut apporter de nombreuses précisions aux lecteurs, sous peine que ce texte ne leur demeure incompréhensible, ou qu'il ne suffise pas à lever tous les préjugés que les gadgé (pluriel de gadjo, qui désigne dans la communauté gitane tous ceux qui n'en font pas partie) qu'ils sont sans doute continuent à nourrir, à leur corps défendant, à l'encontre de ceux que l'on appelait : "les gens du voyage".

Il est très difficile pour un "gadjo" de pénétrer dans la communauté des tziganes. Le pourrait-il d'ailleurs, comme il m'a été donné l'occasion de le faire, qu'il se heurterait sans doute à la barrière du silence, car le tzigane se livre peu aisément aux étrangers à sa "race". De plus, ont-ils encore, aujourd'hui, quelque message à délivrer ?

Mercredi 12 juillet 1967

Si on excepte les tracasseries administratives de toutes sortes - les tziganes onttoujours été coutumiers du fait et l'acceptaient tant bien que mal - ce siècle a vu quatremalheurs fondre sur ce malheureux peuple.

Le premier de ces malheurs fut sans doute l'alcoolisme, dont les anciens de la tribu m'ontaffirmé qu'il est une conséquence directe de la grande boucherie de la première guerre mondiale. Aucontact des "copains" (ce terme date de la première guerre mondiale), les tziganes se sont abreuvésdans les tranchées de vin mélangé d'éther, tord-boyaux recommandé par le maréchal Pétain pourdonner du coeur à l'ouvrage aux malheureux qui montaient à l'assaut (cf. son livre *"Monseigneur leVin).*

Le second de ces malheurs fut le génocide effroyable - passé le plus souvent soussilence - dont ils furent les victimes lors de la seconde guerre mondiale, au même titre que lesjuifs. Cette ignominie du nazisme, relayée et parfois même précédée par les autoritéslocales, a contribué à la disparition massive de nombreux "kakous", sages etconnaissants, si bien que cette communauté a perdu en cinq ans la plupart de ses guides"spirituels" (je mets ce mot entre guillemets, car il ne correspond pas très bien - tout dumoins dans son acception actuelle - au rôle que jouaient ces hommes d'exception). Il s'enest suivi un effritement de la cohésion des groupes et des tribus, principalementstructurés autour d'eux.

Troisième malheur : la sédentarisation. Le nomade n'a jamais voulu faire de sonmode de vie une panacée universelle, ni convaincre les "gadjé" de l'adopter. Par contre,étant donné sa paranoïa de l'ordre, l'administration des divers pays qui les hébergeaits'est efforcée de les sédentariser, en les parquant dans des camps ou des "citésréservées". Or, un tzigane qui ne prend plus la route, c'est un loup auquel on met uncollier : au pire, il devient dangereux, au mieux, il perd tout ce qui faisait sa spécificité. Leloup était l'emblème des gens du voyage. Mais les avertissements de la fable de **LaFontaine** n'ont servi de rien : ces loups-là, dont l'errance perpétuelle inquiétait lesautorités, ont fini par se laisser enfermer dans quelques enclos, en échange de subsides queleur allouent les services sociaux.

Quatrième malheur : la drogue. Déboussolés dans leur cités ghettos ou leurscamps de transit qui dure, rejetés par les populations avoisinantes, inassimilables etirréductibles à notre mode de vie, privés de l'autorité naturelle de leurs guides, lesjeunes ont petit à petit basculé dans l'enfer de la drogue, qui leur propose, en uneinjection - mais à quel prix -des sensations que leurs aînés ne pouvaient acquérir qu'au bout detrente années d'ascèse. La drogue a amené avec elle son cortège habituel de

petite et grande délinquance. Et la tradition tzigane n'est plus que l'ombre du souvenir dans le cerveau de quelques anciens qui ont échappé à tous ces malheurs, mais dont le grand âge réduit le nombre de jours en jours en attendant une proche - et inéluctable - disparition totale.

A l'époque où se passent les faits que je rapporte - c'est à dire il y a plus d'un quart de siècle - cette dégénérescence était déjà en cours (seule, la drogue n'avait pas encore fait de ravages). Il se trouve simplement que j'ai eu la chance (?) de côtoyer des Roms, qui de tous les tziganes, sont ceux qui se sont le moins laissés séduire par les prétendus bienfaits de notre civilisation, ou par ses paradis artificiels. Et, parmi les Roms, la tribu de Pierre, peut-être à cause de la forte personnalité de son guide, avait su préserver les rites et les coutumes de ses ancêtres. Il est à noter que déjà, en 1967, on ne voyait plus guère de verdines tirées par des chevaux. L'automobile avait supplanté presque entièrement la traction animale.

Le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, devenu de nos jours un haut lieu touristique, et le culte rendu à la vierge noire, Sara la Kali, était d'ores et déjà vide de tout contenu religieux, symbolique et occulte. Parce qu'un tzigane, qui rêvait de fortune, de puissance et "d'intégration", avait un jour trahi les siens. Sara la Noire ne devait pas voir la lumière du soleil ; on la promène maintenant au grand jour pour le plus grand plaisir des badauds qui l'offensent avec leurs appareils photos ou leurs magnétoscopes.

Mais cela, aucun dépliant distribué par le syndicat d'initiatives de la commune camarguaise ne vous le dira... bien au contraire

"Lorsqu'on descend le cours sinueux du Petit-rhône ou Rhône de Saint-Gilles, on voit peu à peu l'horizon s'élargir d'une manière démesurée ; les montagnes s'abaissent et s'effacent ; le pays devient désert et la végétation appauvrie s'étiole de plus en plus à mesure qu'on approche de cette mer illustre entre toutes, et qui est encore le centre du monde civilisé. Bientôt, le courant du Rhône semble mourir ; les eaux du fleuve, celles des étangs qui s'étalent sur les deux rives et la mer elle-même paraissent se confondre en un seul plan horizontal. La nature entière est endormie et comme figée ; les eaux ternes et mates des marais, striées par d'étroites flèches de vase, s'étendent de tous côtés jusqu'à l'horizon lointain. Partout des effets de mirage assez confus, et l'on a peine à distinguer si la mer et les étangs réfléchissent le ciel, ou si ce n'est pas plutôt le ciel qui réfléchit l'immense lagune. Rien n'est plus triste et plus désolé que cette surface nue, silencieuse, dont la végétation maladive se réduit à quelques touffes de joncs et de

Mercredi 12 juillet 1967

tamaris sur un sol grisâtre et fangeux. Tout à coup, on voit se dresser au-dessus de la plaine marécageuse un édifice étrange aux allures de forteresse et de cathédrale, et dont la masse imposante contraste avec les chétives maisons groupées sans ordre sous la protection de ses épaisses murailles.

Cet édifice et ce hameau s'appellent indifféremment les Saintes-maries, les Trois Maries ou Notre-dame de la Mer.

Il n'existe peut-être pas au monde de pays d'apparence plus pauvre. Le village est situé à l'extrémité occidentale de la Camargue, près de l'embouchure du grau d'Orgon, à deux kilomètres environ de la rive gauche du Rhône. On n y arrive que par une seule route à peine carrossable, très souvent impraticable en hiver, qui traverse, au Sud d'Arles, le marais de la grand-Mar, côtoie ensuite la digue du fleuve et se dessine vaguement au milieu de lambeaux de terres incultes, de landes stériles et d'un nombre infini de petits étangs assez poissonneux, maigre patrimoine d'une population dégénérée. La pêche seule donne un peu de vie à cette misérable bourgade, isolée du continent par un désert détrempé, boueux et malsain ; mais il n'existe pas de port aux Saintes-maries. Une grande plage et de petites dunes séparent le village de la mer ; et c'est sur cette grève basse et sablonneuse que les pêcheurs viennent échouer leurs barques, lorsque le temps est assez calme pour leur permettre d'approcher sans danger de la côte ; le plus souvent ils mouillent au large ou stationnent au Grau-du-Roi, qui est leur véritable port d'attache ; aussi, bien que la population officielle des Saintes Maries soit de près de mille habitants, ce nombre est-il considérablement réduit par l'absence à peu près continue d'une notable fraction de ses hommes valides, qui vivent en partie sur mer et, le plus souvent, au Grau-du-roi ou dans tous les cabarets de la côte.

Cette description est peu séduisante. Et cependant ce coin de terre est marqué d'une empreinte sacrée, et le temple qui protège et domine ce désert est peut-être le plus illustre qui soit au monde, comme il en est un des plus oubliés. Il s'est passé, en effet, sur cette grève abandonnée, un évènement qui, pour la Gaule et pour une grande partie de l'Europe occidentale, a marqué la limite de l'ancien monde et du nouveau. C'est là que, quelques années après la mort de Jésus-Christ, ont abordé les principaux membres de cette famille de Béthanie qui avaient eu, pendant trois ans, le fils de Dieu pour hôte et pour ami, et qui l'avaient accompagné jusqu'au lieu de son supplice et de son tombeau. Chassés de la Judée par la persécution dont les premiers apôtres avaient été les victimes, vers l'an 40 de notre ère, ils se confièrent à la mer, mirent le cap sur l'Occident, vinrent se réfugier sur la

terre hospitalière de Provence et se répandirent tout d'abord sur notre frontière littorale et dans la vallée du Rhône, pour témoigner de ce qu'ils avaient vu.

Je ne sais ce que ce souvenir peut faire naître de pensées dans l'esprit des autres ; mais pour moi, j'estime que la terre qui la première a recueilli de pareils hôtes est, malgré sa misère et son abandon, la plus noble et la plus digne de respect de notre territoire.

Les deux femmes qui ont donné leur nom à ce pays n'étaient rien moins que la soeur de la Vierge, mère du Christ, Marie Jacobé, mère elle-même de Jacques le Mineur - et Marie Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean. La tradition leur donne pour compagne une humble servante, nommée Sara, qui est restée en Camargue la patronne légendaire des bohémiens et reçoit d'eux, dans la crypte de l'église Notre-Dame de la Mer, un culte et un hommage d'une originalité toute particulière. Avec ces trois femmes se trouvaient se trouvaient Maximin et Lazare le ressuscité, Marthe sa sœur, et quelques autres chefs de la jeune milice chrétienne ; venait enfin la plus aimante et la plus aimée de toutes ces femmes qui avaient suivi et servi le Galiléen, celle qui avait entouré son gibet, recueilli et parfumé sa dépouille immortelle ; je veux parler de Marie de Magdala, que le monde entier connaît sous le nom de Madeleine, et se représentera éternellement arrosant **de ses larmes et essuyant de** *sa blonde chevelure les pieds du maître qu'elle avait si souvent écouté dans les ravissements d'une tendresse surnaturelle.*

Combien de temps cette petite colonie resta-t-elle sur cette plage déserte ? Il est impossible de le dire : mais il est probable que ce séjour fut de peu de durée. Maximin se dirigea vers Aix ; Lazare se rendit à Marseille, Marthe à Tarascon, Marie-Madeleine à la Sainte Baume **;** *les deux autres Maries, avec leur servante Sara, restèrent seules sur cette plage qu'elles trouvèrent sans doute en harmonie avec la tristesse qui remplissait leurs âmes ; c'est là qu'elles vécurent, pauvres, ignorées, absorbées dans le souvenir des grands évènements auxquels elles avaient pris part ; c'est là enfin qu'elles rendirent le dernier soupir, et que de rares chrétiens viennent encore quelquefois visiter leurs tombeaux.*

*Les Saintes Maries ou les Trois Maries, tel est le nom que les populations donnent aujourd'hui à ce petit bourg de la côte, confondant ainsi dans une même vénération les deux saintes femmes qui y ont laissé leurs cendres et la créature privilégiée qui ne l'a traversé que pour aller mourir au désert de la Sainte Baume***,** *au milieu de l'extase de son amour purifié.*

Mercredi 12 juillet 1967

Voilà ce que nous apprend la tradition, appuyée sur des témoignages historiques d'une incontestable valeur. "

Ce texte date de 1879. Il est extrait du livre remarquable de **Charles Lenthéric :** *Les villes mortes du Golfe du Lyon.*

Aujourd'hui, quelques 80 000 personnes, dont 15 000 tziganes, s'abattent chaque année sur la bourgade au moment du pèlerinage (?). L'église reçoit chaque année plusieurs centaines de milliers de visiteurs, et le pauvre bourg autrefois désolé, luttant pied à pied contre l'envahissement de la mer, est aujourd'hui pourri par l'argent, les marchands de souvenirs, et les faux-semblant.
Mais il y a pire ! On a sorti Sara de sa crypte !
La légende de Sara, la pauvre servante, sur laquelle les tziganes ont jeté leur dévolu, a en fait une origine pré-christique, et même sans doute pré-historique. A cette haute époque, existait à l'emplacement des Saintes-Maries-de-la-Mer un port aujourd'hui englouti, du nom de Ra, peut-être d'origine égyptienne, côtoyé par les Caraques. C'est à eux que l'on doit l'origine du culte de Sara l'Egyptienne, christianisé par la suite. Sara est en fait une vierge noire, c'est à dire une espèce d'aimant et de condensateur du fluide tellurique. Il est à noter qu'au cours de leurs pérégrinations, une partie des tziganes a autrefois résidé en Egypte, d'où le nom de "gypsies" que leur donne encore le peuple anglo-saxon.

Le pèlerinage des tziganes aux Saintes-Maries de la Mer remonte à l'année 1456,si on en croit les chroniqueurs de l'époque. Jusqu'en l'an 1912, nul "gadjo" n'avait reçu l'autorisation de descendre dans la crypte qui abritait l'icône, jusqu'à ce que le curé du lieu enfreigne cette règle. Petite violation que les "kakous" réussirent à exorciser à leur manière. Ils pouvaient encore, loin des regards indiscrets, enrober la Vierge, dans la nuit du24 au 25 mai de bijoux, de vêtements et de fleurs qu'elle purifiait et chargeait de son"magnétisme".
Mais il y avait "Coucou Baptiste", un des chefs gitans les plus influents de la Camargue, "un interlocuteur incontournable" des autorités administratives, dirions-nous aujourd'hui. Coucou Baptiste fut ainsi insidieusement gangrené par les "gadjé". Il se lia – un peu trop sans doute - avec le Marquis de Baroncelli. Il y eut alors une sorte de marché entre les deux hommes ; en substance : je ferai en sorte que les tiens obtiennent une liberté de séjour d'un mois, le droit de circuler librement sur la commune, et des cantonnements décents si, de ton côté, tu arrives à les convaincre que ces pratiques ancestrales doivent rentrer dans le giron de notre Mère l'Eglise.

Mercredi 12 juillet 1967

Sara la Kali s'ajoutait à la longue liste des divinités païennes récupérées par Rome.
En ce jour funeste de l'an 1935, le clergé sortit la statue de sa crypte, et l'emmena en procession jusqu'à la mer. La vierge noire, nourrie des baisers de milliers de bouches tziganes, redevint à l'instant un simple objet dont la vénération n'est plus rien d'autre que de l'idolâtrie. Car ce jour-là, elle perdit tout son pouvoir.

Que fait un poisson que l'on sort hors de l'eau ? Il crève. Un homme que l'on immerge durant plusieurs minutes ? Idem. Il y a un milieu naturel pour chaque chose, pour chaque être en la création, hors duquel il ne peut naturellement survivre.
Sara la Kali, qui s'abreuvait du tellurisme des Saintes maries de la Mer, ne pouvait que se brûler au soleil.

Je sais des kakous qui, à partir de ce jour, ne sont jamais revenus sur les lieux où leurs ancêtres puisaient leur identité depuis cinq siècles. Certains m'ont affirmé avoir déplacé leur rendez-vous annuel.
Mais cela a-t-il encore de l'importance, aujourd'hui que ce peuple se meurt ?

Note de l'éditeur : premier campement des tziganes en France selon un texte rédigé par un bourgeois de Paris, témoin des faits.

"L'année suivante, 1427, le dimanche d'après la mi-août, qui fut le 17 du mois, arrivent aux environs de Paris douze d'entre eux se disant pénitenciers, savoir un duc, un comte et dix hommes, tous à cheval, lesquels se disent très bons chrétiens et originaires de la basse Egypte ; ils affirment avoir été chrétiens autrefois, que d'autres chrétiens les ont subjugués et ramenés au christianisme ; que ceux qui s y sont refusés ont été mis à mort, et que ceux au contraire qui se sont fait baptiser sont demeurés seigneurs du pays comme devant sur leur parole d'être bons et loyaux et de garder la foi de Jésus-Christ jusqu'à la mort ; ils ajoutent qu'ils ont roi et reine dans leur pays, lesquels demeurent en leur seigneurie, parce qu'ils se sont faits chrétiens Et aussi, disent-ils, quelques temps après nous être faits chrétiens, les Sarrasins vinrent nous assaillir. Grand nombre, peu fermes dans leur foi, sans endurer la guerre, sans défendre leur pays comme ils le devaient, se soumirent, se firent Sarrasins, et abjurèrent notre Seigneur ; et aussi, disent-ils, l'empereur d'Allemagne, le roi de Pologne et autres seigneurs ayant appris qu'ils avaient si facilement renoncé à leur foi et s'étaient faits si. tôt Sarrasins et idolâtres, leur coururent sus, les vainquirent facilement, comme s'ils avaient à cœur de les laisser dans leur pays pour les ramener au christianisme ; mais l'empereur et les autres

Mercredi 12 juillet 1967

seigneurs, par délibération du conseil, statuèrent qu'ils n'auraient jamais terre en leur pays, sans le consentement du pape ; que pour cela, ils devaient aller à Rome, qu'ils y étaient tous allés, grands et petits et à grand-peine pour les enfants ; qu'ils avaient confessé leur péché ; que le pape, les ayant ouis, leur avait donné pour pénitence, par délibération du conseil, d'aller sept ans par le monde sans coucher dans aucunlit ; qu'il avait ordonné que tout évêque et abbé portant crosse leur donnât, une fois pourtoutes, dix livres tournois comme subvention à leurs dépenses

qu'il leur avait remis des lettres où tout ceci était relaté, leur avait donné sa bénédiction et que depuis cinq ans, déjà, ils couraient le monde.

Quelques jours après, le jour de saint Jehan Décolace, c'est à dire le 29 août, arriva le commun, lequel on ne laissa point, entrer dedans Paris, mais par justice fut logé à la Chapelle-Saint-Denis . Leur nombre se montait à environ cent vingt personnes, tant hommes que femmes et enfants. Ils assurent qu'en quittant leur pays ils étaient de mille à douze cents ; que le reste était mort en route avec le roi et la reine ;que ceux qui avaient survécu espéraient posséder encore des biens en ce monde, car le Saint Père leur avait promis pays bon et fertile, quand ils auraient achevé leur pénitence.

Lorsqu'ils furent à la Chapelle, on ne vit jamais plus de gens à la bénédiction du Landit, tant de Saint-Denis, de Paris, que de ses environs, la foule accourait pour les voir. Leurs enfants, garçons et filles, étaient on ne peut plus faiseurs de tours. Ils avaient presque tous les oreilles percées, et à chaque oreille un ou deux anneaux d'argent ; et ils disaient que c'était gentillesse en leur pays ; ils étaient très noirs, avaient les cheveux crépus. Les femmes étaient les plus laides et les plus noires qu'on pût voir; toutes avaient le visage couvert de plaies, les cheveux noirs comme la queue d'un cheval, pour toute robe une vieille flaussoie ou schiavina, liée sur l'épaule par une corde ou un morceau de drap, et dessous un pauvre roquet ou une chemise pour tout habillement. Bref, c'étaient les plus pauvres créatures que de mémoire d'âge on eût jamais vu en France. Et néanmoins leur pauvreté, ils avaient parmi eux des sorcières qui regardaient les mains des gens et disaient à chacun ce qui lui était arrivé et ce qui devait lui advenir ; et elles jetaient le désordre dans les ménages, car elles disaient au mari : Ta femme... ta femme... ta femme t'a fait coux ; et à la femme : Ton mari... t'a faite... coulpe ;et, qui pis est, en parlant aux gens par art magique, par l'ennemi d'enfer ou par habileté, elles vidaient leurs bourses et emplissaient les leurs. Et vraiment, je fus trois ou quatre fois pour parler à eux, mais oncques ne m'aperçus d'un denier de perte ; mais ainsi

Mercredi 12 juillet 1967

le disait le peuple partout, tant que la nouvelle en vint à l'évêque de Paris, lequel y alla, et' avec lui un frère mineur, nommé le petit Jacobin, lequel, par le commandement de l'évêque, fit là une belle prédication en excommuniant tous ceux et celles qui se faisaient et avaient cru et montré leurs mains. Et convint qu'ils s'en allassent, et si partirent le jour de Notre Dame de septembre, le 8, et s'en allèrent vers Pontoise. "

Jeudi 20 juillet 1967

Jeudi, 20 juillet 1967.

Les jours s'étaient étirés paresseusement depuis notre départ d'Albaron, à l'aube. Au gré de la lente évolution de la caravane, des haltes le soir pour prendre le repas, des marchés pittoresques où les roms vendent le produit de leur artisanat,... au gré, aussi, des contrôles d'identité, et de l'air stupéfait des gendarmes quand nous produisons la lettre de mes parents et le compte-rendu du capitaine de gendarmerie. Je ne vois pas beaucoup D. qui, le plus souvent, est parti au moment où je me réveille, et ne rentre que le soir. Une chose m'avait intrigué : comment les absents retrouvent-ils le campement le soir, alors que le plus souvent la halte semble quelque peu improvisée ? Un gamin m'a donné la solution : les roms laissent partout où ils le peuvent des signes de leur passage qui n'ont de signification que pour eux. Ainsi, celui qui a quitté la tribu, fut-ce depuis plusieurs jours, pourra la rejoindre en se livrant à un véritable jeu de piste.

Je laisse couler le temps dans une douce indolence. N'ayant plus rien à lire, j'ai fait une provision copieuse de récits et de romans policiers, chez un bouquiniste rencontré sur un marché. Les enfants s'habituent à moi, et certains même m'invitent à partager leurs jeux. Je suis là depuis seulement une semaine, mais déjà, j'ai l'impression qu'il y a une éternité que j'ai intégré pour la première fois la tribu. Je me surprends même parfois à m'observer dans la glace pour voir si je ne finis pas par ressembler à mes hôtes. Mais non. Malgré le soleil dont je profite largement, ma peau est encore trop blanche, et mon cuir pas assez tanné.

Je suis allé pique-niquer deux fois le midi avec quelques jeunes gens de mon âge (que les leurs ne considèrent d'ailleurs plus comme des jeunes gens, mais comme des hommes à part entière, depuis qu'ils ont franchi le cap des quatorze ans). Mais le mot pique-nique est impropre ; ils n'emportent avec eux ni sandwichs, ni barbecue. Juste des lance-pierres, et des allumettes. Une couleuvre de Montpellier (la plus grosse couleuvre qu'il m'ait jamais été donné de voir) la première fois, un écureuil la seconde, ont fait les frais de notre voracité. J'ai bien l'impression que tout cela est

parfaitement illégal, mais mes compagnons ont ri de mes craintes. L'illégalité, ils sont nés dedans. Non pas que ce soit chez eux une volonté farouche d'enfreindre les lois, mais leur mode de vie les condamne à toujours les transgresser. Les lois sont faites pour les sédentaires ; elles sont inapplicables aux nomades.

Je m'en suis aperçu lundi dernier. Un homme d'environ vingt-cinq ans, prénommé "Giorgio" (Georges ?) a rejoint le camp par ses propres moyens trois jours après être sorti de prison. Il y croupissait depuis plusieurs mois pour braconnages, larcins divers, et défaut de papiers d'identité en règle. Une grande fête, qui a duré toute la nuit, a salué son retour.

Je compare ce fait avec un autre, dont je fus témoin : il y a deux ans, pour des motifs semblables (vols divers), le fils d'un de nos voisins a été incarcéré. Non seulement aucune fête n'a fêté sa sortie de prison, mais qui plus est, son père lui a laissé quarante-huit heures pour quitter le domicile familial. **(Note de l'Adepte :** c'est sans doute cet épisode qui m'a fait pour la première fois aimer les tziganes. Je vivais à cette époque là, moi-aussi, sous les fourches caudines du qu'en dira-t-on, des vertus républicaines exaltées en tant que valeurs morales, et de l'hypocrisie ambiante du "pas-vu, pas-pris". Je me souviens que j'avais été choqué par la décision du paterfamilias, et encore plus de ce que mes parents l'aient pleinement approuvée. Certes, il est à noter que l'opprobre jetée par une famille sur la faute d'un des siens, qui semble rejaillir sur elle, présuppose d'abord une adhésion aux valeurs de la collectivité que ne partagent pas les tziganes - se faire emprisonner par les gadjé, c'est pour eux, toutes proportions gardées, une raison de s'enorgueillir au même titre qu'un prisonnier politique se vante de ses geôles. Mais remarquons que l'exclusion dont souffrit l'infortuné au nom de ces "valeurs" se fit au détriment de l'amour paternel. Or, chez le nomade, la famille, et par extension le clan, est une valeur sacrée - était, devrais-je écrire, car une fois de plus, la drogue a tout chamboulé. Il existait bien des personnes qui étaient "mises au ban" - des tziganes errants, en quelque sorte. Mais ceux-là le devenaient pour avoir attenté gravement à la cohésion du groupe, et non pas par peur "du regard de l'autre".)

Ce fut au cours de cette fête - alors que je mangeais un morceau de chevreau cuit sous la braise - que Yotsa s'approcha pour remplir mon verre d'une large rasade de rosé de Provence. Pour la première fois, il m'adressa directement la parole.

Jeudi 20 juillet 1967

"Franchement, gadjo, je ne te comprends pas. Tu pourrais te la couler douce dans ta maison, et tu accompagnes des pouilleux au pied d'un dépôt d'ordures. Franchement, je ne te comprends pas."

Yotsa était un peu saoul et, pour la première fois depuis mon arrivée au camp, je ressentis à mon encontre une forme larvée d'agressivité. Je ne savais comment réagir. Des yeux, je cherchai D. pour qu'il vienne à mon secours, mais volontairement, il refusa de croiser mon regard. Je compris immédiatement pourquoi lorsque Pierre, qui se trouvait dans notre dos, et que je n'avais pas vu, réagit. Ce n'était pas à D. à régler cette affaire.

"Fiche-lui la paix, dit-il durement à son fils. Nous, nous sommes là parce que nous ne pouvons pas faire autrement ; lui, parce qu'il l'a choisi, ou, ce qui revient au même, parce que l'ingénieur lui a dit de venir."

Les yeux du vieillard fixaient, brillants de colère, la masse imposante de songeant de fils (Yotsa avoisine sans-doute les deux mètres). Lequel ôta son chapeau, le retourna sur la paume de sa main gauche, et se confondit en excuses, envers son père d'abord, envers moi-même ensuite. Il nous demanda de lui pardonner son ivresse, et disparut dans sa védrine. Nous ne le revîmes plus de la soirée. **(Note de l'Adepte** durant tout mon séjour qui suivit cet évènement, non seulement je ne fus plus une seule fois agressé, mais de plus Yotsa, comme pour se faire pardonner, s'efforçait de prévenir le moindre de mes désirs, au point qu'il s'en montrait collant.

Je le revis une autre fois dans ma vie, où il m'avait donné rendez-vous au pied d'un certain pilier de la cathédrale de Chartres. Il rencontrait déjà des problèmes avec sa descendance, et désirait que je lui indique un avocat compétent auprès duquel il pourrait se recommander de moi - ce que je fis bien volontiers.

Autour d'un verre, il m'apprit que son père, Pierre, était décédé trois mois auparavant, assis contre un arbre, et que la tribu partait à vau-l'eau. Je lui remémorai alors cet épisode, sans lui faire aucun reproche ; juste pour essayer de comprendre ce qui s'était passé.

Yotsa s'en souvenait parfaitement. Il m'expliqua alors que cette agressivité n'était en fait pas dirigée contre-moi, mais plutôt contre son père, qu'il soupçonnait de vouloir m'enseigner ce que lui ne pourrait jamais connaître.

Yotsa était le fils de Pierre et d'une "Gavalie de la Noille". A ce titre, il n'avait connu son père qu'à l'âge de vingt-trois ans, à la mort de sa mère.

Les kakous tziganes faisaient du tantrisme comme monsieur Jourdain faisait de la prose... sans le savoir.

Jeudi 20 juillet 1967

Les kakous sont "désignés" par leurs tribus. En fonction de leurs dates de naissances, de marques sur la peau, et autres signes et circonstances dont j'avoue ne rien savoir. Je ne sais rien non plus de leur "initiation", ni même s'ils en reçoivent une, n'ayant jamais pénétré directement les secrets des arcanes tziganes, excepté ce que D. et Pierre ont bien voulu m'en laisser entrevoir.

Ce que m'expliqua Yotsa ce jour-là, c'est que les kakous étaient voués au célibat, et qu'ils "transformaient" leur énergie sexuelle pour mettre cette transmutation au service de leur communauté. Les tziganes sont des fourmis. L'entité principale, c'est le groupe. Dans ces groupes, le kakou joue le rôle de paratonnerre : il dévie les forces négatives. Dans ce groupe, le kakou joue aussi le rôle d'accumulateur

il capte les forces positives. Ce sacerdoce réclame de lui une attention constante, qui ne saurait se partager avec celle qu'un mari doit à sa "rommie", et un père à sa progéniture.

Mais le sacerdoce n'avait pas, chez les tziganes, les rigueurs contre-nature du célibat des prêtres. On n'avait jamais vu - de mémoire de Rom - de viol de jeune enfant, fille ou garçon, résultante malheureuse d'une sexualité pervertie. Il était bien entendu que le kakou avait droit, lui aussi, aux caresses des femmes.

Alors, au cours de son périple, il rencontrait de temps à autre les "gavalies de la noïllle". D'où venaient-elles ? Mystère. Où repartaient-elles après les festivités de la chair qui les unissaient durant quelques jours aux hommes hors-normes ? Nul pouvait non plus le dire. Elles croisaient un matin la route du kakou, qui disparaissait pour un temps plus ou moins long avec elle, et un beau jour, la "gavalie de la noïlle" s'envolait comme elle était venue.

Mais il arrivait qu'il leur reste quelques traces de ces amours tumultueuses. Yotsa était de ceux-là. Il ne retrouva son père que par hasard, un jour que, sur un marché, il exhibait fièrement son torse nu, marqué d'une tache en forme d'étoile à six branches sous le sein gauche. Pierre avait la même. Ce jour-là, Yotsa quitta la tribu de sa mère, morte depuis longtemps, pour suivre ce père qui ne lui accorda jamais rien d'autre que le droit de lui servir de chauffeur. Jamais il ne l'autorisa à partager son intimité, encore moins à connaître un tant soit peu de son savoir. Pierre l'apostrophait durement, lui reprochant sans cesse d'être le souvenir de ce qui devait être oublié.

Yotsa n'a pu, à la mort de son père, préserver la cohésion de la tribu. Les rescapés ont franchi par la suite les Pyrénées, mais Yotsa est mort, en 1987, quelque

part du côté de Plasencia. Abattu de trois balles, par un ami de son petit-fils, qu'il avait dérangé en plein vol de portefeuille.
Paix à tes cendres, Yotsa.)

Après cet incident, Pierre me fit savoir que Sara, une vieille femme qu'il me désigna du doigt, m'attendrait le lendemain dans sa verdine, pour examiner mon genou. Cette annonce me remplit d'aise, car je craignais qu'on ne m'ait quelque peu oublié.

La roulotte qu'on nous avait réservée était vierge de toute décoration, aussi impersonnelle qu'une chambre d'hôtel. D. m'avait expliqué que c'était intentionnel : les tziganes laissaient ainsi le soin à leurs hôtes de lui imprimer leur propre marque, sans leur infliger l'empreinte d'une autre personnalité. Le "déménagement" d'une verdine est chose aisée : chez les gens du voyage, tout ou presque est conçu de manière à pouvoir être déplacé et emporté facilement.

En pénétrant chez Sara après une courte nuit, la première chose que je fis fut de déguster un thé brûlant qu'elle me servit dans une tasse de porcelaine. Tout en le préparant, elle jetait de temps à autre dans l'étroite cheminée du samovar des petites graines cristallines, qui dégageaient un fort parfum. Tétais un peu "noué" par la fatigue et l'anxiété en me rendant chez elle. Mais ce fumet eut pour effet quasi immédiat de m'apporter une grande sensation de détente physique et mentale. Je me sentais légèrement euphorique, mais cependant parfaitement éveillé, je dirais même plus lucide que rarement je le fus.

Tout en buvant, je détaillai des yeux son environnement exigu. Un lit à même le sol recouvert d'épais tapis, trois gros coussins en guise de fauteuils, et un meuble bas à tiroirs, sur lequel trônent une balance et des poids, constituent son unique mobilier. Pas de table ni de chaise. Dans le coin gauche, près de la porte, une "marguerite", c'est à dire un petit poêle cylindrique destiné au chauffage l'hiver. Fixées aux murs, deux étagères supportent un vase, deux ou trois statues de bois grossièrement taillées, dont l'une est couverte de "talismans" pendus à son cou, une coupe d'argent dont la forme rappelle vaguement celle d'une coquille Saint-Jacques, des galets de formes diverses, une étoile de mer séchée, des sachets en forme de bourses, et des bocaux en grès fermés par des bouchons de liège.

La "mamma" se plaça alors devant moi, et elle me pria de fermer les yeux. Elle entreprit d'inspirer et d'expirer suivant un rythme ternaire, et me demanda de

faire de même, au même rythme qu'elle. Etant rompu, depuis plus d'un an maintenant, aux exercices respiratoires enseignés par D., je n'eus aucune peine à y parvenir.

Elle posa ses deux pouces sur mes tempes, les faisant tourner légèrement, tandis que ses doigts massaient le cuir chevelu derrière la tête. A chaque fois qu'elle expirait, elle soufflait légèrement sur mes paupières closes.

Sara me demanda ensuite de quitter chemise et pantalon, si bien que je me retrouvai en slip. Comme elle l'avait fait pour le cuir chevelu, elle palpa ma nuque, puis ma gorge, et enfin mon sternum. A aucun moment, elle ne s'était pour l'instant préoccupée de mon genou, cause pourtant de ma visite. Ces diverses "manipulations" durèrent, autant que je puisse en juger, un peu plus d'une heure.

A la fin, Sara semblait épuisée. Elle m'offrit un autre thé, et avala d'un trait, à même le goulot d'une gourde, de longues rasades d'un liquide que je n'ai pu identifier.

Sara prit alors sur l'une des étagères un des sachets de lin, l'ouvrit, et fit rouler dans sa main plusieurs pierres opaques de formes grossières, qu'elle me présenta dans la paume de sa main. Je me souvins alors que Pierre portait en portait une semblable à l'annulaire de sa main gauche, montée sur une bague en argent.

"Ce sont des turquoises, me dit-elle. Tu peux te rhabiller. Tu vas garder ces pierres dans la poche de ton pantalon, et les triturer longuement. Si à un moment l'une d'elles te fait une sensation curieuse, reviens me voir."

Je passai donc une bonne partie de la matinée à malaxer les pierres au fond de ma poche, sans idée préconçue, puisque de toutes manières je ne savais pas quelle "sensation curieuse" j'étais supposé ressentir. Comme je m'ennuyais un peu, je m'étais assis sur les marches de notre verdine, et je tuais le temps en observant l'animation qui régnait dans le camp.

Un peu avant midi, je ressentis tout à coup une sensation de chaleur sur la cuisse. Je le mis tout d'abord sur le compte du frottement répété des turquoises contre la peau, à travers le tissu de la poche, mais ce raisonnement ne résista guère longtemps à l'observation. En effet, la chaleur était intermittente, comme si j'étais à

Je repérai bientôt celle qui, entre toutes les autres, en était cause. En les faisant rouler les unes après les autres entre mes doigts, je m'aperçus qu'une seule d'entre elles irradiait cette chaleur. Je la pris dans ma main et la sortis de ma poche ; elle me parut plus lourde que sa taille ne le laissait supposer.

Ne sachant trop si c'étaient là les signes attendus, je me rendis de nouveau dans la verdine de Sara.

Jeudi 20 juillet 1967

"Tu as trouvé ta pierre, me dit-elle à peine en avais-je franchi le seuil ?
- Je ne sais pas, mais l'une d'elles me brûle.
- Est-ce qu'elle est lourde ?
- Oui.
- Alors, tu as de la chance. Tu as trouvé ta pierre d'équilibre. Rends-moi les autres, et garde celle-là.
- Pourquoi est ce qu'elle me brûle, Sara ?
- Parce qu'elle te rend à un moment la chaleur que tu lui as donnée.
- Et pourquoi est-elle lourde ?

- Elle est lourde comme est lourd l'homme qui vient de manger ; elle s'est nourrie de toi. Vas-voir de ma part Marcel, celui qui fabrique les bijoux. Il te fera une bague pour porter ta pierre."

Je pris congé, et me rendis chez Marcel avec ma turquoise. Il fabriqua une bague à la mesure de mon annulaire gauche, dans laquelle il sertit la pierre. Le fond de la bague est évidé, de telle sorte que la turquoise reste en contact direct avec le doigt.

En voyant le bijou, le soir, au camp, Pierre m'a dit : "Bon, puisqu'une turquoise a bien voulu de toi, on va pouvoir aller plus loin."

Notes de l'Adepte : vous pouvez faire vous-même cette expérience. Il vous faudra manipuler plus ou moins de turquoises avant de trouver la vôtre, mais en persévérant, vous la trouverez fatalement.

Il est à noter que vous devrez utiliser uniquement des turquoises brutes, jamais des turquoises polies (ce qui présente d'ailleurs un avantage, ces dernières pouvant être assez aisément contrefaites par d'habiles faussaires, au contraire des turquoises brutes).

Selon Sara, que j'ai par la suite rencontré trois fois dans ma vie, avant qu'elle aussi ne retourne "dans le ventre de la mère" (la terre), la turquoise accordée à un individu, portée sur soi, assimile et digère tous les processus de destruction, qu'ils soient psychiques ou physiques et rétablit les équilibres rompus.

Au cours de mes voyages, j'ai retrouvé en Amérique du Sud la même utilisation thérapeutique de la turquoise. Chez les Aztèques, le Dieu du feu portait le nom de Xiuhtecuhtli, qui signifie "maître de la turquoise". Une de mes connaissances m'a par ailleurs affirmé qu'il en était de même au Tibet, mais je n'ai jamais pu vérifier cette information.

Jeudi 20 juillet 1967

Je me souviens encore de l'étonnement d'un des mes amis, étudiant en médecine sur le point de passer son doctorat, qui ne jugeait que par les avancées de la science moderne, lorsque je l'emmenai avec moi lors de ma seconde rencontre avec la vieille guérisseuse.

Quand elle lui expliqua que pour prévenir les infections sur les plaies, elle utilisait "la fleur de lait", mon compagnon lui demanda d'un ton condescendant ce que c'était. Mais, au fur et à mesure qu'il écoutait les explications de Sara, sa physionomie changeait, et témoignait d'un intérêt grandissant.

Sara lui dit donc qu'elle prenait du fromage frais, essuyé et séché durant une semaine entière, qu'elle le déposait au fond d'une cage d'osier, et qu'elle enterrait le tout dans un sol argileux, auprès d'une rivière, d'une mare, ou d'un étang. Le trou devait être tapissé d'argile et empli d'eau à ras bord, qui s'écoulait par un orifice que l'on avait percé dans la couche protectrice. Il était clos par une planche de bois, recouverte de paille ou de feuilles mortes et de terre.

Après quelques temps de ce traitement, dix à quinze jours environ, le fromage se recouvre d'une mousse blanche et cotonneuse - qui donne son nom de "fleur de lait" à la médication. Elle recueille alors avec un couteau en os un peu de cette mousse, qu'elle applique directement sur la blessure. "Ca chauffe la plaie au début, précisa-t-elle, mais ça l'empêche de tourner bleue et puante." Après quoi, elle recouvre le tout d'un cataplasme de glaise.

Sara prétendait que cette recette lui provenait de sa mère, qui la tenait elle-même de sa mère, et ainsi de suite, jusqu'à la nuit des temps.

"Si c'est vrai, me dit mon compagnon, la famille de ta guérisseuse utilisait les vertus antibiotiques de la pénicilline avant que Flemming ne les découvre."

L'argile tient un grand rôle dans la pharmacopée des tziganes. Ils l'appellent "la terre du renard" parce que, disent-ils, lorsqu'un renard est pris au piège, il se sectionne la patte avec les dents pour recouvrer sa liberté, puis se dépêche de trouver une terre meuble riche en argile, où il ira tremper le membre sanguinolent pour empêcher l'hémorragie, cautériser la plaie, et prévenir l'infection.

Pour "cueillir l'argile", disait Sara, il faut employer exclusivement une pelle de bois. Selon elle, l'argile perdait toutes ses vertus dès qu'il rentrait en contact avec un quelconque élément métallique. Puis, elle le faisait sécher sur des claies, et après l'avoir pulvérisé au pilon dans un large mortier, elle l'enfermait dans des sachets de toile, de lin ou de coton. Elle la diluait ensuite, selon les besoins, avec de l'eau de rivière ou de l'eau de pluie. Elle y rajoutait parfois un peu de sel marin non raffiné.

Jeudi 20 juillet 1967

En arrachant la terre glaise au "ventre de la mère", il faut lui parler, s'excuser de ce que l'on est en train de faire, expliquer abondamment les raisons d'un tel geste. "Tout pareil avec les plantes, me dit-elle". Et il convient de continuer, chaque jour, à leur tenir un langage "amoureux", pour établir entre la terre ou la plante et son utilisatrice ce que Sara appelait "un contact". Il ne faut pas non plus prendre plus de plantes ou plus d'argile que nécessaire. Cette règle vaut également pour la chasse ou la pêche : le tzigane prélève juste ce dont il a besoin, jamais plus ; les tableaux des tueries que les imbéciles exhibent au soir d'une battue ou d'une sortie en mer lui sont étrangers.

Sara avait plus d'un tour dans son sac, et ma dernière visite à la vieille guérisseuse tzigane était, je l'avoue, des plus intéressées. J'étais à cette époque journaliste "freelance", et la mode des "médecines naturelles" battant son plein, je réussis sans problème à convaincre un rédacteur en chef de me commander un article sur Sara et ses "recettes".

Mais si Sara accepta, par amitié, de me livrer quelques-uns de ses secrets, elle refusa tout net que je les publie dans un journal à grand tirage, et qu'ils soient ainsi livré sa la connaissance de tout un chacun. "Ce sont des choses qu'on ne donne qu'à ceux qui ont su les mériter", me dit-elle.

J'ai respecté son vœu, et si je vous livre aujourd'hui une partie des notes que j'avais prises alors, je ne le fais que parce que je ne pense pas ainsi trahir mon serment.

Toute illettrée qu'elle fut, Sara avait un sens aigu de la "logique du discours". Elle commença donc par un exposé détaillé sur la récolte des plantes.

Celles-ci, me dit-elle, devaient être de préférence cueillies le matin de bonne heure -mais lorsque les premiers rayons du soleil ont cependant séché la rosée - ou le soir avant "la fraîche", par un temps chaud et sec, et dans des lieux peu fréquentés. Les plantes doivent être peu poussiéreuses, car on ne doit jamais les laver si elles sont destinées à être séchées(excepté les racines qui sont toujours lavées à l'eau de pluie ou à l'eau de source). Celles qui poussent à côté des champignons, qui sont flétries, tachées, décolorées, ou mangées par les insectes seront impitoyablement éliminées. On prévoira, lorsqu'on part à la quête des simples, de nombreux sachets en lin ou en coton, car les plantes d'espèces différentes ne doivent pas être mélangées entre elles. On veillera qu'elles ne soient ni comprimées, ni écrasées dans ces sachets.

Les plantes sont alors immédiatement mises à sécher sur des claies, ou suspendues en guirlandes à l'aide d'un fil. Seul le gui qui, disait Sara, ne pouvait être

cueilli que par un homme, au solstice d'hiver, dans la nuit du sixième au septième jour de la lune nouvelle, était séché durant trois mois dans un sac de lin pendu au plafond de la roulotte. Nous verrons tout à l'heure quelle utilisation Sara en faisait.

Par temps chaud, Sara faisait sécher les simples à l'ombre de sa verdine. Par temps humide, dans le four de la "marguerite", dont la température devait se situer entre 20 et 40 degrés.

Les racines, lavées au préalable, soigneusement épongées, coupées en tranches ou en lanières, ou bien simplement fendues, sont séchées au soleil ou au four. Idem pour les tiges, les écorces ou le bois, et les fruits charnus, que l'on doit éventer régulièrement (et que l'on dispense de tout lavage). Avant le séchage des feuilles, on en séparera les parties inutiles (tiges, par exemple) pour ne conserver que ce qui est indispensable à la thérapeutique. Pour conserver leurs couleurs aux fleurs, Sara les recouvrait d'un papier gris après qu'elles eussent été disposées sur les claies. Enfin, les semences, étalées sur une feuille de papier et séchées à l'air libre, doivent être remuées souvent. Durant le séchage, les plantes sont préservées de la corruption de l'humidité et de la fumée, et enfermées ensuite dans des bocaux en grès fermés hermétiquement par des bouchons de liège. Les simples seront préparées en décoction, en infusion en macération ou en digestion (macération dans un liquide tenu chaud sans bouillir dans un bain-marie ou dans un bain de sable chaud), s'ils sont destinés à être ingérés, à être utilisés pour des gargarismes, en fomentation (application sur la partie malade à l'aide de compresses), en lotions, en injections, en lavements. Ils peuvent également être mélangés à divers aliments, à des bains, ou servir de base pour la composition de divers cataplasmes ou fumigations.

Pour les diverses cueillettes, Sara respectait un calendrier très strict. Cependant, ce calendrier peut varier suivant les régions de France, eu égard à leurs diversités climatiques. Je n'ai donc retenu ici que les règles générales.

Les semences ne sont récoltées qu'à complète maturité ; les bois peuvent se cueillir tout l'hiver ; les fruits charnus sont utilisables dès qu'ils sont mûrs, sans attendre cependant leur maturité complète ; les tiges sont récoltées en automne, les bourgeons à la fin de l'hiver ou au début du printemps, les feuilles au summum de leur développement, mais avant la formation des boutons floraux, les sommités fleuries avant la formation des premiers fruits, les fleurs en plein épanouissement, mais avant la fécondation, et les racines, tubercules, bulbes ou rhizomes présentent deux périodes favorables pour la cueillette : en automne et au printemps.

Jeudi 20 juillet 1967

Réduit en poudre, mouillé avec un peu de lait et mélangé à du blé vert pilé au mortier, le gui est un remède efficace contre l'artériosclérose et la coqueluche. Les tziganes l'employaient également pour soigner les enfants atteints de convulsions. Pour les adultes qui désirent une potion plus agréable, il conservera les mêmes propriétés si on mélange deux poignées de feuilles fraîches, cueillies au solstice d'hiver, avec un litre de vin blanc sec. Les bouteilles, fermées hermétiquement avec un bouchon de liège et cachetées avec de la cire de bougie, sont ensuite placées en terre, verticalement, durant vingt-huit jours. Sara en préparait une provision abondante, qu'elle distribuait ensuite à tous les siens. Sa posologie indiquait qu'il fallait en boire deux verres à vin par jour, jusqu'à ce que le mal cesse.

Si la réserve venait à s'épuiser avant que ne revienne l'hiver, et que cependant une grippe tenace ou une toux persistante afflige l'un des siens, la guérisseuse préparait une potion de couleur jaune-rougeâtre, composée de teinture de cannelle diluée dans du sirop et de l'eau de vie.

Pour ses vertus apéritives et diurétiques, Sara préparait une infusion de racines sèches de fenouil, de petit houx (encore appelé fragon ou myrte sauvage ou houx frelon), d'hache, de persil et d'asperge, à raison de vingt grammes de chacune de ces racines séchées par litre d'eau. Pour se préserver des maladies contagieuses, Sara m'indiqua la recette suivante : dans cinq litres de vinaigre, elle mettait à macérer pendant dix jours quatre-vingts grammes de grande absinthe, quatre-vingt grammes de petite-absinthe, quatre-vingts grammes de romarin, autant de sauge, de menthe, de rue et de lavande, dix grammes de roseau aromatique, de cannelle, de muscade, d'ail. Au bout de dix jours, elle faisait passer le mélange en l'exprimant fortement au travers d'un linge, puis elle ajoutait vingt grammes de camphre dissous dans quatre-vingt grammes d'acide ascétique cristallisé. Enfin, elle filtrait. Le liquide ainsi obtenu était alors appliqué sur les mains et le visage, ou bien encore brûlé dans un lieu clos ou donné à inhaler en cas de syncope.

A propos de cette préparation, Sara me raconta une curieuse histoire. Selon ses dires, elle avait été inventée par l'un de ses ancêtres et celui-ci, constatant qu'elle le préservait de la peste, en profita pour détrousser les cadavres en toute impunité partout où sévissait ce fléau.

Finalement arrêté, les juges lui promirent la vie sauve en échange de son secret. Il paraît qu'il le livra, mais qu'il n'en fut pas moins exécuté.

Jeudi 20 juillet 1967

Ce que Sara commenta en ces termes : "il ne faut jamais croire les gadjé, surtout si ce sont des juges".

Pour les "pannes sexuelles" ou l'absence de désir, elle recommandait à ceux qui en étaient victimes, hommes ou femmes, une infusion, à raison de dix grammes par litre d'eau, de semences de cumin, d'anis, de fenouil et de coriandre.

Enfin, à tous ceux qui sont affligés d'une fatigue physique ou intellectuelle persistante, Sara faisait boire du "vin de siffrit". On le prépare comme suit dans un pot-au-feu en terre : pour cinq litres de vin blanc, mélangez le jus de cinq citrons, la pulpe râpée de deux d'entre eux, une gousse de vanille et un peu de graines de cumin. Mettez une toile sur le pot-au-feu, puis recouvrez-le de son couvercle, et attendez cinq jours. Passé ce délai, filtrez avec un tissu lâche, et ajoutez un quart de litre de marc d'alcool. Ne mettez pas ce liquide en bouteilles, mais buvez-le à la louche... et consommez-le avec modération.

Mardi 25 juillet 1967

Mardi, 25 juillet 1967,

Il y eut des jours, il y eut des nuits.
D'autres jours, d'autres nuits.

Pas tant que ça, en fait. J'en suis venu, pour me souvenir du temps qui passe, et connaître à quelle date nous sommes, à biffer les journées qui passent sur mon agenda. Ca, je l'ai déjà écrit ; j'ai perdu toute notion de la durée.

Il y eut des soirs et des haltes ; des matins et des départs. Des contrôles de police. Quelques conversations avec D. - sans importance. Il y eut une fête pour je ne sais trop quelle occasion. Et puis, un petit garçon mordu par un chien errant, que Sara a soigné.

Il y eut Pierre, qui passait me voir chaque jour en me disant : "Tu as une belle bague ; presque aussi belle que la bague de Pierre."
Rien de plus.

D'Albaron, en longeant l'étang de Vaccarès, puis en repassant le Rhône, nous sommes arrivés dans une plaine désolée, la plaine de la Crau. A cause de l'action du mistral, les arbres en sont penchés en permanence dans le sens du vent.

C'est là que nous avions établi le camp, hier, au milieu de l'après-midi. Aux environs de dix-sept heures, Pierre est venu me chercher, portant sur son dos deux sacs de lin roulés ensemble, et retenus par deux ficelles faisant le tour de ses épaules. Accrochées à sa ceinture pendaient deux gourdes en peau. Sur son dos également, un sac de sport.

"On y va, fils, me dit-il.
- On va où?
- On part pour la nuit. Demain matin, on fera la rosée.
- Bon, je vais prévenir D.
- Inutile ; il sait déjà."

Mardi 25 juillet 1967

Nous partîmes tous trois, car Pierre était accompagné de son chien favori, "Ousta",; qui l'accompagnait dans toutes ses pérégrinations à travers bois et plaines. Nous avons bien parcouru - sans mot dire - une dizaine de kilomètres avant de trouver un endroit qui convienne à Pierre, c'est à dire une plaine sauvage, à perte de vue, non loin d'un petit bosquet où serpentait un mince filet d'eau. Chemin faisant, "Ousta" a débusqué, puis occis, un lapin de garenne, qui constitua notre repas du soir.

Pierre, toujours sans mot dire, délimita un espace rectangulaire qui faisait dans sa longueur quatre fois sa foulée, et deux fois dans sa largeur. A chacun des angles de ce rectangle, il préleva avec son couteau une motte de terre, ainsi que sur la moitié des deux longueurs, ce qui fit six mottes au total. Il sortit de sa poche une douzaine de sacs de lin, et mit précautionneusement chaque motte dans un sac. Il cueillit ensuite dans la prairie des orties blanches, de la folle-avoine, du trèfle sauvage, et d'autres plantes encore, toutes avec leurs racines, dont il tapissa le sol délimité par le rectangle.
Puis, il me tendit son couteau, et m'invita à en faire de même.

Pierre choisit ensuite un endroit dans la clairière, près du cours d'eau. Pour délimiter un cercle, il s'y prit d'une drôle de manière : il pissa. Mais, soit qu'il n'eut pas assez d'urine, soit qu'il m'invitât à partager ce geste symbolique, il me demanda de clore le cercle.

Il sortit ensuite une bouteille de son sac, qu'il attacha par une ficelle, et la ficelle à un arbre, de telle sorte que la bouteille soit maintenue au frais dans le filet d'eau.

Il prépara alors le feu, d'une manière que je n'avais jamais vu faire auparavant. Il creusa un trou dans la terre, disposa dans ce trou des feuilles sèches en forme de cône, la pointe en bas. Avec des pierres, il isola ce cône de feuilles du trou. Et il s'absenta environ une demi-heure.

Il revint porteur de paille et d'avoine. L'avoine fut mise dans le cornet, et la paille tout autour, excepté un brin. A plat sur le dessus du cône, il disposa une large feuille sèche percée d'un trou. Il alla ensuite puiser de l'eau au moyen de sa gourde.

Le soleil alors se trouvait juste au dessus de la trouée d'arbres de la clairière, de telle sorte que ses rayons dardaient l'emplacement délimité pour le feu. Pierre déposa quelques gouttes d'eau sur la feuille qui dominait le petit édifice, et la

protégeant du soleil avec sa main, il guida le liquide vers le trou, au-dessus duquel les gouttes se maintenaient en équilibre, accrochées aux rebords.

Pierre enleva sa main. De temps à autre, il humectait la feuille de la même manière.

L'eau faisant loupe, et les rayons de soleil aidant, bientôt, un mince filet de fumée s'éleva. Pierre souffla alors sur la paille, et le feu s'embrassa.

Tétais aussi fasciné qu'un gamin qu'on emmène voir un spectacle de cirque pour la première fois. Pierre me jeta un coup d'œil et me dit : "D'accord, c'est moins rapide qu'avec des allumettes, mais ça ne coûte rien. Et puis, pour ce que nous avons à faire demain, il est bon de redevenir un peu sauvage."

Pierre dépouilla et vida le lapin, qu'il fit cuire sous la braise.

Nous avons dégusté le repas. Pierre s'aperçut que je n'avais pas de couteau, mais il se refusa, contrairement à tout à l'heure, à me prêter le sien.

"Tu n'as pas de couteau, fils, ce n'est pas bien. Un homme doit toujours porter un couteau sur lui. Surtout si c'est un marcheur. Surtout s'il va dans les bois. Tu en seras quitte à manger avec tes doigts, et à ronger les os.

Remarque, c'est aussi bon comme ça."

Un long temps où l'on n'entend que le bruit des mastications. Puis, Pierre reprend :"Pierre t'a regardé marcher, fils. Tu marches bien. Comme quelqu'un qui a vécu à la campagne. Mais aussi, tu marches comme un homme des villes. Et çà, c'est mal. Tu mets tes mains dans tes poches.

Les mains, fils, sont faites pour un tas de choses, lorsqu'on marche. Si tu te casses la figure, elles amortissent ta chute. Mais si tu les as dans tes poches... arrête de noter tout ce que Pierre te dit, petit con.

- Pierre, j'ai un travail à faire. Je ne sais pas trop où ça me mène, mais pour l'instant, je dois le faire. C'est l'ingénieur qui m'a dit de faire ça. Et sans lui, je ne serais pas là. Une partie de ce travail, c'est de noter tout ce qui, de près ou de loin, touche à mes rapports avec l'ingénieur. Alors, je note.

- Pierre ne comprendra jamais l'ingénieur. Comment la parole que des homme s'échangent autour d'un feu peut-elle rester vivante quand elle est rapportée avec des signes sur du papier ? Il manquera toujours le feu. Il manquera les odeurs. Il manquera les bruits.

- Pierre, chez nous, les hommes ne se réunissent plus au coin du feu. Ils lisent.

- Mais comment peut-on trouver sa direction dans des livres ?

Mardi 25 juillet 1967

- Tu laisses bien des signes, partout où tu te trouves, pour indiquer aux tiens qui se sont absentés où sera le campement du soir."

Le vieux me regarda d'un drôle d'air. Il tripota nerveusement le foulard qu'il porte en permanence autour du cou, puis il me dit : "L'ingénieur à raison ; il y a peut-être quelque chose à faire de toi. Peut-être qu'un jour, tu vaudras mieux que mon chien.
Où Pierre en était ?
- A mes mains dans mes poches quand je marche.

- Juste. Tu dois non seulement les enlever de tes poches pour le cas où tu te casserais la gueule, mais tu dois de plus les tenir lourdes au bout de tes bras, et balancer tes bras, comme le font les singes. Et attendre. Peut-être que ça ne viendra jamais. Mais peut-être aussi qu'un jour, tu sentiras au bout de tes doigts le sang qui pulse dans les veines de la terre.
- Pourquoi parles-tu de toi à la troisième personne ?
- Tu dis ?
- Pourquoi, quand tu parles de toi, dis-tu Pierre, et pas je ?

- Pierre n'est pas Pierre. Pierre portait un autre nom quand il est né. C'est celui qui a reconnu les signes chez lui qui l'a appelé Pierre. Pierre depuis a pris la place de l'autre. Mais c'est la bouche de l'autre qui parle. Alors, cette bouche appelle Pierre par le nom de son véritable baptême.
- C'est un peu compliqué.

- C'est simple au contraire. Mais pour comprendre, il faut avoir reçu un autre nom. Si un jour on te donne un autre nom, tu comprendras.

- Pierre, parfois, tu parles comme un professeur, mais tu ne sais ni lire ni écrire, et les gens de ta tribu ne parlent pas comme toi. Où as-tu appris à parler comme ça ?

- Pierre a souvent rencontré des gadjé comme toi, ou comme l'ingénieur, qui savent lire dans les livres les plus difficiles que lisent les gadjé. Ils les a beaucoup écoutés. Il a compris que la plupart parlaient pour ne rien dire, mais aussi il a vu que certains disaient avec des mots pleins de fleurs des choses que souvent ils avaient eux mêmes du mal à comprendre.

Pierre a une bonne mémoire. Il a retenu la fleur des mots. Enlève tes chaussures.
- Pourquoi ?

Mardi 25 juillet 1967

- Parce que c'est l'heure. C'est l'heure où le soleil va disparaître. C'est l'heure où la vieille peur de nos ancêtres qu'il ne revienne pas le lendemain serre le cœur des hommes. Quand on est au milieu de la tribu, on partage la peur, et elle se dissipe. Mais quand on est seul, isolé comme toi et moi ce soir, c'est l'heure où ceux que mes frères appellent les mulés s'abattent sur les hommes. Alors, ils pensent à ce qu'ils ne sont pas, à ce qu'ils ne seront jamais, et leur estomac se tord.

La seule manière de détordre l'estomac, c'est de mettre nos pieds nus sur le ventre de la mère.

- Tu crois aux fantômes, Pierre ?

- Tu fais parler Pierre, hein ? Tu es bien comme l'ingénieur. Tu poses des questions, comme ça, et si ça se trouve, dans dix ans, tu rappelleras à Pierre et la question, et la réponse. Mais dans dix ans, Pierre ne te fera peut-être plus la même réponse à la même question. A moins que Pierre ne soit devenu un fantôme, lui aussi. Alors, tu lui diras : Pierre, tu te contredis. Et Pierre te répondra : imbécile ! l'eau est passée sous le pont où Pierre se tient de tout temps immobile, et elle lui a chanté d'autres chants. C'est ce que Pierre n'aime pas dans l'écriture : une fois que les mots sont gelés sur le papier, c'est comme une source prise dans les glaces. C'est peut-être très beau, mais on ne contemple qu'un spectacle figé. Pierre change d'opinion tout le temps. Il ne dira pas demain ce qu'il a dit hier. Il dira - s'il a un homme devant lui - ce qu'il croit juste au moment où il le dit. Si c'est un gadjé qui ne mérite pas une vraie parole, Pierre dira n'importe quoi. C'est ton Dieu qui le dit, qu'il ne faut pas jeter les pierres précieuses aux porcs.

La pierre précieuse, ce n'est pas ce qui est écrit. C'est la parole juste au moment juste.

- Oui mais, les fantômes, Pierre.

- Tu es comme Ousta, hein ? Tu ne lâches pas le morceau dès que tu l'as dans ta gueule.

Bien sûr que Pierre ne croit pas que les morts sortent des cimetières pour aller tourmenter les siens. Bien sûr qu'il sait que les mulés ne sont rien d'autre que les idées mauvaises qui sont dans la tête de ses frères.

- Pourquoi ne pas le leur dire, alors ?

- Ils ne croiraient pas Pierre. Mais enlève donc tes chaussures, je te dis." Je m'exécutai.

Mardi 25 juillet 1967

"Il ne croiraient pas Pierre, ajouta-t-il malicieusement ; et puis, comment Pierre pourrait-il conserver son autorité, s'il n'était pas le seul qui puisse passer une nuit complète dans un cimetière sans en revenir fou le lendemain ?"
Là-dessus, il éclata d'un rire tonitruant.

"Dis-moi, Pierre, j'ai remarqué assez souvent que je suis anxieux à la nuit tombée. Tu me conseilles d'enlever aussi mes chaussures, à ce moment là ?

- Si c'est pour poser tes pieds nus sur le sol de ta maison, c'est inutile. Ca ne peut même qu'empirer les choses. Les pieds ne déchargent le crabe de l'estomac que s'ils sont en contact avec le ventre de la mère. Autrement, le sol de ta maison risque de te retourner le crabe ; beaucoup plus fort qu'il n'était."

La nuit tomba beaucoup plus tôt que je ne m'y attendais. Il faut dire que là où nous sommes, j'ai déjà remarqué que, le soir, le soleil se couche environ une demi-heure plus tôt qu'en Normandie. Ajoutons à cela l'endroit où nous nous trouvions, et cette brusque obscurité tout d'un coup me désorienta.

Je jetai un coup d'œil à ma montre... et je constatai que je n'avais plus de montre.

Nouveau rire tonitruant de Pierre, qui n'avait rien perdu de la scène. Il fouilla dans sa poche et l'exhiba.

"Pierre a les doigts agiles. Alors, sans que tu t'en aperçoives, il t'a subtilisé cet objet qui ne te servira à rien là où nous sommes. Les montres sont bonnes à donner l'heure quand on est enfermé, et qu'on ne peut pas observer la course du soleil, ou celle de la lune. Mais ici, tu as tout ce qu'il te faut pour savoir quelle heure il est. C'est l'heure de ton horloge à toi. Tu n'as aucun rendez-vous, excepté avec toi-même.
Nous avons fini de manger ; vas chercher la bouteille."

Elle contenait du képhir, un lait fermenté aux figues, très mousseux, que nous bûmes à la régalade.

En la ramenant à sa place dans le cours d'eau, je remarquai par terre des points lumineux qui m'intriguèrent. Je demandai à Pierre ce que c'était.

"Ce sont des vers luisants. Ils ne brillent ainsi que dans l'obscurité. Le jour, on ne les remarque pas. La nuit, ce sont des lueurs sur ton chemin. Ils sont comme certains hommes, qui doivent disparaître aux yeux des autres pour mieux éclairer ceux qui font le voyage de la tombe.

- Qu'est-ce que c'est, le voyage de la tombe ?

Mardi 25 juillet 1967

- C'est le voyage noir qui te fait rentrer en toi-même. Si tu parviens au bout, on te donne un autre nom."

Je remis un peu de bois mort dans le feu, car sa lueur était devenue insuffisante pour que je puisse continuer à prendre des notes. Ousta se tenait à distance respectueuse du feu, assis sur son cul, la langue pendante.
"Regarde-le, me dit Pierre ; tu sais ce qu'il fait ?

- Il se tient à distance respectueuse du feu parce qu'il en a peur.
- Tu as tout à fait raison et tout à fait tort. Ousta n'a pas peur du feu qui brûle ainsi. Son instinct lui dit qu'il n'a rien à en craindre. Mais s'il ne l'approche pas, c'est effectivement parce qu'il le respecte.

Si un jour tu retrouves ton instinct, tu retrouveras par la même occasion le respect... le vrai. Pas celui des gadjé, qui n'est que la crainte du bâton ; le respect des choses sacrées."

Pierre tira de son sac de sport une longue pipe qu'il bourra. Il l'alluma avec un morceau de bois incandescent, tira dessus de longues bouffées, puis il me la tendit.
"Merci, Pierre, mais je ne fume pas.
- Aujourd'hui, tu fumes avec Pierre."

Son ton était comminatoire ; de plus, je me souvins de la tradition du "calumet de la paix" chez les indiens d'Amérique, et qu'un refus de le partager constituait une grave offense, presque une déclaration de guerre. Aussi, je m'exécutai.

Quand j'étais gamin, avec quelques camarades de classe, nous fumions en cachette de nos parents. Avec l'argent chapardé ici ou là, on achetait des "parisiennes" encore appelées "P4", quatre cigarettes d'un très mauvais tabac qui se battaient en duel à l'abri d'un mince paquet de simple papier bleu. Prix du poison seize centimes.

Le tabac de Pierre était encore pire - plus âcre, plus fort - que celui de ces damnées "parisiennes".

Je manquai m'étouffer, ce qui provoqua chez mon compagnon une nouvelle manifestation bruyante de bonne humeur.
"Dis-moi, Pierre, qu'est-ce que tu as mis là-dedans ? Du tabac à chiquer, lui demandai-je entre deux hoquets, les yeux brûlants de larmes ?

Mardi 25 juillet 1967

- Ce n'est pas du tabac, mais de bonnes herbes, que Pierre connaît, qui vont détendre tous tes muscles, et t'aider à passer une bonne nuit, avec des rêves qui chanteront à ton coeur et à ta mémoire.
D'ailleurs, c'est l'heure de dormir."

Pierre jeta quelques cendres sur le feu, pour l'étouffer. Il nettoya avec sa main deux places, puis disposa deux tas formés chacun des six petits sacs contenant la terre précédemment prélevée.

"La tête reposera dessus, dit-il, là où le soleil se lève, et les pieds là où le soleil se couche ; nous allons nous abandonner à nos songes. "

Il déplia les deux sacs de lin, qui nous servirent de duvet, se mit entièrement nu, (ce qui me permit, au passage, de vérifier ma première impression : pas un pouce de graisse, tout en muscles) et se roula dans la couverture improvisée. Yen fis de même.
Il dénoua le foulard qu'il portait autour du cou, et s'en couvrit entièrement la face.

"As-tu pris quelque chose pour protéger ta tête des rayons de la lune et des étoiles ?
- Non, je n'ai rien.

- Quand on part pour dormir dehors, il faut toujours emporter quelque chose pour se couvrir la tête. Les rayons de la nuit sont beaux à voir, mais leur action peut perturber ton sommeil. C'est pour celà que le Rom porte autour du cou un foulard. Il prévoit qu'à tous moments, il peut être obligé de dormir à la belle étoile.

Heureusement que j'y ai pensé. Tiens, dans le sac, j'ai emporté un diklo **(note de l'adepte : le** diklo est le foulard avec lequel les femmes retiennent leurs cheveux). Va le chercher, je te le donne."

"Pierre, qu'allons-nous faire demain ? - Je te l'ai déjà dit, nous allons faire la rosée.
- Mais encore ?
- Tu vas nourrir ton corps de la vie qu'expriment les plantes durant la nuit. La rosée n'est vivante qu'à l'aube, avant que le soleil ne se soit levé et l'ait déjà cuite avec ses rayons.
- Et comment on va faire ?
- Juste avant la levée du jour, tu bondiras sur tes pieds et, nu comme au jour de ta naissance, tu te dirigeras vers le rectangle. Fais bien attention de marcher

lentement, au rythme de ta respiration, et tes bras se balançant le long du corps. Tu regarderas droit devant toi, tu marqueras un temps d'arrêt devant le rectangle, tu maîtriseras ta respiration, et tu te jetteras sur le lit d'herbes, dans l'une des moitiés du rectangle. D'abord sur le ventre. Ensuite, lentement, tu te retourneras, et tu contempleras le ciel. Tu regarderas les dernières lumières de la nuit s'éteindre dans le ciel, parce que le soleil naissant les éclipse.

Lorsque le soleil enfin poindra à l'horizon, tu passeras dans l'autre moitié du rectangle, et tu t'ébroueras comme le ferait un jeune chiot. Ne compte pas le temps qui passe. A un moment, tu sentiras que tout ton corps te pique, ou qu'il chauffe.

Ce sera le moment de sortir de ton bain, et de revenir vers cet endroit, toujours aussi calmement que lorsque tu en es parti, et toujours de la même démarche chaloupée.

- Et puis ?

- Et puis tu verras bien alors ce qui se passera. D'ailleurs, tu ne verras pas, tu sentiras. Mais inutile que je te dise d'avance ce que ce sera. Il faut que ça provienne du plus profond de toi.

Et maintenant, dors. Ne compte pas sur moi pour te réveiller demain matin. Il faut que ce soit ton instinct qui t'indique le bon moment."

J'ai eu un peu de mal à m'endormir. Des idées folles me passaient dans la tête. Pas des idées. Des images. D'une très grande beauté, mais sans lien entre elles. Sauf à un moment. Je m'aperçus que je "visualisais" une partie d'échec.

Sans doute est-ce du à ces foutues plantes que Pierre m'a fait fumer.

Je plongeai cependant dans le sommeil sans m'en apercevoir, et m'éveillai brutalement sans que je puisse en déterminer la cause. Machinalement, je jetai un coup d'oeil à mon poignet, pour me souvenir immédiatement que je n'en retirerai nulle indication, puisque je n'avais plus de montre.

C'est alors que je m'aperçus que la couche de Pierre était vide.

Sans même réfléchir, je bondis donc hors de la mienne ; « nu comme au jour de ma naissance", je quittai l'abri des arbres et je me dirigeai, à pas lents, vers le rectangle.

Je vis une forme allongée par terre, preuve que Pierre prenait déjà "son bain", mais je n'y accordai pas d'attention.

J'en ressortis quand les premiers chants d'oiseaux me furent perceptibles.

Mardi 25 juillet 1967

Quand je regagnai la clairière, Pierre s'y trouvait déjà. Il était occupé à ranimer le feu, et à faire cuire sous la braise le reste du lapin de la veille.
Je m'habillai et m'assis. Je tenterai de décrire tout à l'heure - si tant est que cela soit possible - les sensations que j'avais ressenties, et les émotions auxquelles je fus en proie par la suite.

Sans mot dire, Pierre me tendit de quoi me restaurer, et une gourde pleine d'eau fraîche. Puis, il éteignit totalement le feu, en éparpilla soigneusement les cendres, et recouvrit le trou fait dans la terre avec les mottes qui nous avaient servi d'oreiller.
Il m'apparut alors que tout avait une fonction, et que tout s'enchaînait, trouvait sa place dans une espèce de "logique de sauvage". Les mottes de terre avaient délimité le rectangle et déterminé sa division en deux parties égales, ces mêmes mottes avaient servi de repose-têtes, et maintenant, elles contribuaient à effacer toute trace de notre passage.
Car les animaux sauvages ne laissent pas de trace derrière eux.

Toujours sans dire un mot, Pierre s'en alla. Je le remerciai intérieurement de son silence, et de me laisser ainsi seul. Il allait ce faisant au-devant de mes désirs. Des paroles, une présence, eussent gâché la magie de ces instants.
Sans doute en était-il de même pour lui.

Je restai ainsi, sans voir le temps passer. Lorsque enfin je pris conscience de la chaleur qui régnait, je levai la tête, et vis que le soleil était presque à son zénith. Alors, je me levai, et regagnai le camp.

Je cherche mes mots. D'ailleurs, depuis quelques temps, j'ai le sentiment très net que l'écriture m'est de plus en plus pénible ; l'environnement dans lequel je me trouve ne s'y prête pas. Je n'ai plus de magnétophone auquel me raccrocher, et je dois décrire avec des mots des sentiments, des sensations, fugitives ou non, qui m'emportent parfois, mais que je ne maîtrise pas.

Je cherche mes mots pour dire qu'en "plongeant" dans ce bain de rosée, je fus certes saisi par la fraîcheur de l'eau, mais que ce n'était en rien comparable à ce que l'on ressent, par exemple, lorsqu'on se plonge d'un seul coup dans une eau courante ou dans la mer pour y prendre un bain. C'est proprement indicible ; je ne sais rien qui s'en rapproche de près ou de loin.

Quand on sort de ce "bain", la tête tourne un peu ; la circulation sanguine s'accélère, et l'on a des bouffées de chaleur dans tout le corps. Mais surtout, on prend

conscience de chaque partie de son corps, et en même temps de sa profonde unité. On a naturellement envie de décomposer chaque geste, pour mieux l'apprécier. Le temps se dilate à l'infini ; j'ai vraiment eu le sentiment d'observer un film au ralenti.

Ai-je ensuite regardé pendant cinq minutes, ou pendant des heures, la colonie de fourmis qui s'agitait à mes pieds ? Avec ce corbeau qui m'observait perché sur sa branche, avons-nous véritablement échangé des paroles muettes ? Etait-ce bien réel, ou simplement l'effet d'une hallucination ? Mais qu'importe, après tout. Ce que je sais, c'est qu'il m'est rarement arrivé d'être aussi longtemps totalement attentif à tout ce qui m'environnait.

Le seul fait objectif, finalement, c'est une sensation de chatouillement très forte, qui me prenait au-dessus de la tête, qui descendait le long de mon dos et autour de ma taille, pour s'évanouir dans le rectum. C'était un chatouillement intérieur, et qui me brûlait, à intervalles réguliers. De temps à autre, j'entendis comme un son sec, semblable à celui que fait un morceau de bois que l'on casse, que je localisai à la base de mon cou. Mais je ne l'entendis pas vraiment avec mes oreilles, comme je percevais les bruits alentours ; plus exactement, ce son retentissait à l'intérieur de ma tête.
Oui, les mots me manquent, et je pense que je ne suis pas prêt de les trouver.

Notes de l'Adepte : en vingt-six ans j'ai, sans doute, plus de cent fois "fait la rosée".

A chaque fois, les impressions divergent un peu, mais dans l'ensemble, ce que j'ai écrit lors de cette première expérience reste valable.

Le seul handicap, lorsqu'on la répète, c'est que petit à petit, la force de l'habitude s'installe. On s'attend à ce qui va se produire, et cette attente empêche sans doute de nouvelles impressions de naître et d'être perceptibles par ce que j'appellerai, faute de mots, "un état de conscience décalé".

Car vingt-six années après, je me trouve toujours aussi démuni pour transcrire ce que j'ai maintes fois ressenti. Même la riche panoplie des symboles de toutes sortes ne semble pas avoir en magasin ce que requière cette traduction.

Aussi, le seul conseil que je puisse donner au lecteur de ces lignes, c'est "faites-le vous-même".

La rosée, que Pline appelle *:"la sueur du ciel"* ou bien encore *"la salive des astres",* tient une grande place dans la littérature et les pratiques "occultes", et principalement en alchimie. Dans le Grand Oeuvre, elle réalise l'union harmonieuse des "eaux d'en haut" et des "eaux d'en bas" de la Genèse, et elle se trouve à la base

Mardi 25 juillet 1967

même du projet démiurgique de qui s'adonne à l'hermétisme. C'est la rosée douce évoquée par **Lao-Tseu** au chapitre 32 de *"La Voie et Sa vertu."*

Elle est unanimement considérée comme une bénédiction céleste capable d'apporter une grâce vivifiante. Le verset 2 du chapitre 32 et les versets 13 et 28 du chapitre 33 du *Deutéronome,* le cinquième livre de Moïse, en attestent.

"Que ma doctrine ruisselle comme la pluie,
que ma parole tombe comme la rosée,
comme les ondées sur l'herbe verdoyante,
comme les averses sur le gazon. "
"Il dit sur Joseph
Son pays est béni de Yahvé.
A lui le meilleur de la rosée des cieux. "
"La source de Jacob est mise à part
pour un pays de froment et de vin ;
le ciel même y distille la rosée. "

De même, Isaïe insiste a de nombreuses reprises sur son pouvoir régénérateur (chapitre 26, verset 19 par exemple).

"Tes morts revivront, tes cadavres ressusciteront. Réveillez-vous et chantez, vous qui habitez la poussière, car ta rosée est une rosée lumineuse,
et le pays va enfanter des ombres. "

La régénération par le bain de rosée inclut en elle la purification du corps qui abandonne sa chaleur et ses pulsions carminatives à la couche dans laquelle il s'ébroue, et reçoit en échange la bénédiction fécondante de l'eau-Mère, comme l'appellent les Fon du Dahomey.

"Corynée porte trois fois autour de ses compagnons un rameau d'olivier imprégné d'une onde pure, répand sur eux une légère rosée, les purifie." **Virgile.** *Enéide, VI.*

Mercredi 26 juillet 1967

Mercredi, 26 juillet 1967.

Pierre ne m'a pas laissé beaucoup souffler.

Il est venu me réveiller ce matin aux aurores, m'a entraîné dans une clairière, et nous avons "fait le jardin".

Avant de rédiger ce texte, j'ai relu tout ce que D. m'avait dit sur "les jardins éphémères" **(Note de l'éditeur :** cf. Cahiers de l'Adepte 6 & 7 ; pages 63 à 67). Ce que nous fîmes Pierre et moi est en tous points conforme à cette description ; je n'y reviendrai donc pas.

Si ce n'est pour confirmer que, effectivement, à un certain moment, j'ai perçu tout ce qui m'entourait prendre une coloration violette... et que c'est là mon dernier souvenir.

Je me suis "réveillé" plusieurs heures plus tard, avec l'impression de sortir d'un long sommeil réparateur. Pierre n'était plus là.

De retour au camp, je le vis qui m'attendait, assis sur les marches de sa verdine.

"Tu as bien voyagé, fils ?
- Je ne sais pas, je ne me souviens de rien.
- Alors, c'est que tu as voyagé.

- Pierre, l'ingénieur m'avait dit que tu m'expliquerais en quoi le violet est la couleur magique par excellence.

- Pierre n'est qu'un ignorant. Il ne sait pas expliquer. Pierre va aller chercher les images qui parlent."

Il se leva, disparut dans sa roulotte, et en revint porteur d'un jeu de tarot. "Tu connais ?
- Oui ; j'ai déjà commencé à étudier ces cartes avec l'ingénieur. - Cherche la femme qui transvase l'eau."

Je sortis du paquet le quatorzième arcane, La Tempérance.
"De quelles couleurs sont les vases qu'elle tient dans chaque main ?

Mercredi 26 juillet 1967

- L'un est rouge, l'autre est bleu.

- Comme les tables. Cette femme fait le violet ; elle fait de la vie. Elle est en train d'unir le ventre de la mère (la terre) et le ciel. Comme tu l'as fait tout à l'heure.

- Mais pourquoi faut-il faire le violet ? Pourquoi les tables sont-elles alternativement rouges et bleues, et pas tout simplement violettes ?

- Parce que faire la vie, c'est faire l'amour. Et que pour faire l'amour, il faut être deux au départ, pour ne plus faire qu'un seul ensuite.

- Pierre, l'ingénieur m'a dit que ces tables étaient des reproductions à l'échelle d'édifices qui se trouvent dans la cathédrale de Chartres. Qu'est-ce que Chartres a à voir avec les tziganes ?

- Tous les lieux où passe le serpent de la vie ont quelque chose à voir avec les tziganes. Mais pas seulement avec eux. Avec tous ceux qui savent que le ventre de la mère est vivant, et que dans ce ventre, il y a des veines qui charrient le sang de la vie. Avec tous ceux qui savent encore ausculter ce ventre. A Chartres, passe le serpent de la vie. C'est pour cela qu'il n'y a pas de tombeau dans cette cathédrale. Et qu'il y avait autrefois une vierge noire, c'est à dire le signe qu'en cet endroit, la terre est enceinte.

- Je ne sais pas si je comprends très bien ce que tu es en train de me dire.

- Si tu ne comprends pas maintenant, tu comprendras plus tard. Peut-être dans les livres, puisque tu es de ceux qui cherchent dans les livres. Mais tu ne comprendras vraiment ce que je suis en train de te dire que si, un jour, tu te promènes pieds-nus dans la cathédrale. Tu comprendras alors avec tes pieds."

Notes de l'Adepte : le violet se trouve à l'extrémité basse du spectre des couleurs perceptibles par l’œil humain, le rouge à l'autre extrémité. En deçà du violet, on trouve l'ultraviolet, au-delà du rouge, l'infrarouge.

"Faire le jardin", qui consiste à unir la perception du rouge et celle du bleu pour produire l'illusion d'optique du violet, est une expérience d'alchimie spirituelle, qui ouvre la porte sur d'autres dimensions. Après de nombreux "voyages" dans les jardins éphémères, il est parfois possible de se souvenir des sensations que l'on a alors eues, comme on se souvient d'un rêve.

La Tempérance, la quatorzième carte du tarot, que Pierre m'avait montrée ce jour-là, est traditionnellement attribuée à l'alchimie par les exégètes de ce "mutus liber". L’œuvre réalisée dans le creuset de l'athanor et l'évolution intérieure de l'adepte des sciences hermétiques étant analogiques, le lecteur féru d'alchimie méditera avec profit cet extrait de la plume inspirée d'Eugène **Cànseliet.**

Mercredi 26 juillet 1967

"*A l'une des deux franges imprécises du spectre solaire est situé ce violet dont Rimbaud a voulu qu'il fût, en même temps que l'oméga, l'iris très singulier des yeux de son amante*

O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux.

Par elle, il importe de tracer le grand O, de fermer le cercle véritablement magique, savoir, de réunir le bleu du mercure au rouge du soufre, afin que prenne corps et devienne visible la vibration chimique dont la couleur échappe à la vue ordinaire. Et qu'on sache bien, en ce lieu, malgré toute l'invraisemblance, que les rayons ultra-violets abondent dans les nuits sereines d'une époque de l'année parfaitement définie, et qu'ils se fixent d'autant mieux, au sein du réceptacle idoine - de cette eau des sages qui révèle leur extrême réfrangibilité - que le firmament, calme et limpide, s'offre moins en obstacle au rôle de l'ionosphère. Quant à ce néologisme scientifique, faudrait-il accepter comme une simple coïncidence qu'il ai tété composé de deux vocables, ionou et sphéra, pour une portée sans préméditation, à la fois plus secrète et plus lointaine : sphère de la violette. "

Tout illettré qu'il fut, Pierre n'en était pas moins "un homme de connaissance". En témoigne l'analogie qu'il exprima entre "faire le violet" à partir du bleu et du rouge, et faire l'amour. Il ne faisait en ce sens que dire à sa manière un des aspects des rites tantriques, où l'union charnelle entre deux yogis se fait dans une chambre éclairée d'une lumière violette.

Chartres est bien située sur l'une des "veines de la terre" par laquelle s'écoule "le serpent de la vie", c'est à dire le tellurisme, qui est à la planète considérée comme un organisme vivant ce qu'est la kundalini au corps subtil de l'adepte. Chartres est même, de plus, l'un des chakras du "ventre de la mère".

Les Celtes ne s'y étaient pas trompés qui, bien avant le christianisme, en avaient fait le centre cultuel du druidisme. La statue en bois de la vierge-mère que contenait la cathédrale a été détruite en 1793.

La liaison entre la vierge-mère et le serpent est attestée par le signe astrologique de la vierge qui est composé d'un M et d'un serpent (M correspond à la lettre Mem en hébreu, une des trois lettres mères ; c'est également l'initiale des prénoms Marie, Maria, etc, qui dans de nombreux cultes désignent la vierge qui donne naissance à l'enfant sauveur) et d'un serpent. Or, si le lecteur veut bien, sur une carte, réunir les points suivants, Chartres Evreux, Evreux Bayeux, Bayeux Amiens,

Mercredi 26 juillet 1967

Amiens Reims, il obtiendra un polygone à cinq côtés, dont le graphisme est en tous points semblable à celui de la constellation de la vierge (cf. figs. 1 et 2). Et ces cinq cathédrales, soit dans leur nef centrale, soit cachées dans des cryptes, contiennent un labyrinthe dessiné à même le sol au moyen de carreaux de couleurs différentes.

Il n'y a donc pas de hasard dans l'édification de ces cinq cathédrales, mais bien la concrétisation, à une échelle non perceptible de premier abord à l'œil humain (il faut avoir recours à une carte pour s'en convaincre) d'un projet cosmique.

"Les labyrinthes gravés sur le sol des églises étaient à la fois la signature de confréries initiatiques de constructeurs et les substituts du voyage en Terre Sainte. C'est pourquoi on trouve parfois au centre soit l'architecte lui-même, soit le Temple de Jérusalem : l'élu parvenu au Centre du monde, ou symbole de ce Centre. Le croyant qui ne pouvait accomplir le pèlerinage réel parcourait en imagination le labyrinthe jusqu'à ce qu'il arrive au centre, aux lieux saints : c'était le pèlerin surplace. Il faisait à genoux le trajet, par exemple, des deux cents mètres du labyrinthe de Chartres." **Jean Chevalier et Alain Gheerbrant.** *Dictionnaire des symboles.*

Il faut sans doute élargir cette citation du dictionnaire des symboles, en précisant que le voyage qui mène au centre du labyrinthe n'est pas seulement un substitut du pèlerinage en terre sainte. C'est de manière générale un parcours initiatique où, comme Thésée dans la fable du Minotaure, l'Adepte découvre sa propre image, sa véritable image, son double éternel, le Soi, au terme du périple.

Ce parcours bien entendu est de nature à le perdre, c'est à dire à faire oublier, par les tours et les détours, une fois à droite, une fois à gauche, qu'effectue le pèlerin, le sens de l'orientation géocentrique, l'attachement à l'ego ; il trouvera alors dans l'ivresse que procure cette absence de repères la folie... ou l'orientation véritable qui le mène à l'accomplissement de Soi (cf. fig.3).

Le labyrinthe a été popularisé par la mythologie grecque. mais son origine est égyptienne, comme en atteste son étymologie : labyrinthe dérive en effet du nom de **Labarès,** un prince d'Egypte qui succéda à Sésostris **l'Ancien.** Tous deux appartiennent à la XIIème dynastie, dont **Labarès** est le quatrième roi. Cet édifice célèbre, qui subsistait encore au temps de **Strabon,** a ainsi été décrit par **Hérodote**

"J'ai vu ce monument que j'ai trouvé supérieur à sa réputation ; je crois même qu'en réunissant tous les bâtiments construits, tous les ouvrages exécutés par

Mercredi 26 juillet 1967

les Grecs, on resterait encore au-dessous de cet édifice, et pour le travail et pour la dépense, quoique le temple de Samos et celui d'ephèse soient justement célèbres ; les pyramides mêmes étaient certainement alors des monuments qui surpassaient leur renommée ; chacune d'elles pourrait être comparée à ce que les Grecs ont construit de plus grand, et cependant le labyrinthe l'emporte sur elles. On y voit, dans l'intérieur, douze aulae [palais] *recouvertes d'un toit, et dont les portes sont opposées alternativement les unes aux autres. Six de ces aulae sont exposées au nord, et six au midi ; elles sont contiguës et renfermées dans une enceinte formée par un mur extérieur ; les chambres que renferment les bâtiments du labyrinthe sont toutes doubles, les unes souterraines, les autres élevées sur ces premières ; elles sont au nombre de trois mille, quinze cents à chaque étage. Nous avons parcouru celles qui sont au-dessus du sol, et nous en parlons d'après ce que nous avons vu ; mais pour celles qui sont au-dessous, nous n'en savons que ce que l'on nous en a dit, les gardiens n'ayant voulu, pour rien au monde, consentir à nous les montrer ; elles renferment, disent-ils, les tombeaux des rois qui ont anciennement fait bâtir le labyrinthe, et ceux des crocodiles sacrés ; ainsi, nous ne pouvons rapporter sur ces chambres que ce que nous avons entendu dire. Quant à celles de l'étage supérieur, nous n'avons rien vu de plus grand parmi les ouvrages sortis de la main des hommes*

la variété infinie des communications et des galeries rentrant les unes dans les autres, que l'on traverse pour arriver aux aulae, cause mille surprises à ceux qui parcourent ces lieux, en passant tantôt d'une des aulae dans des chambres qui les environnent, tantôt de ces chambres dans des portiques, ou de ces portiques dans d'autres aulae. Les plafonds sont partout en pierre, comme les murailles, et ces murailles sont chargées d'une foule de figures sculptées en creux ; chacune de ces aulae est ornée d'un péristyle exécuté en pierres blanches parfaitement assemblées ; à l'angle qui termine le labyrinthe, on voit une pyramide de quarante orges de haut, décorée de grandes figures sculptées en relief : on communique à cette pyramide par un chemin pratiqué sous terre. "

S'il y a douze palais, c'est que l'empire égyptien est à cette époque divisé en 12 nomes, ou préfectures, qui géraient les trois ordres de la société, savoir l'administration religieuse, l'administration civile et l'administration militaire (ce qui nous amène, par multiplication de 12 x 3, au nombre 36, dont nous verrons tout à l'heure qu'il est une des clés du labyrinthe de Chartres.)

Mercredi 26 juillet 1967

Le labyrinthe, construit en dehors de la vallée de l'Egypte, dans une province qui constituait le centre géographique des douze nomes, était destiné aux panégyries égyptiennes ; ces assemblées constituent un des devoirs de la royauté, où se réunissent, sous l'autorité du roi ou de l'un de ses fils ayant titre de prince les représentants des nomes.

Le sacré étant alors ce qui structure toute la société, à une époque où Pharaon est aussi le Grand Prêtre Roi, on peut sans risque d'erreur assigner également au labyrinthe une fonction initiatique (qui inspirera par la suite les constructions labyrinthiques des sanctuaires éleusiens).

Aussi, serions-nous portés à croire que la raison pour laquelle les gardes empêchent **Hérodote** et ses compagnons de visiter les chambres souterraines n'est pas le mensonge courtois qu'ils leur opposent, mais bien le fait que ces chambres souterraines constituaient un temple où nul n'entre s'il n'est initié, temple qui aboutit à la pyramide où repose **Labarès.**

L'étude attentive de la mythologie grecque nous sera également d'un grand secours pour tenter de percer les mystères du labyrinthe.

Le roi de Crête, Minos, avait reçu en cadeau de Poséidon un magnifique taureau, aux fins de l'offrir en holocauste au dieu des mers, des océans, des fleuves, des sources et des lacs. Subjugué par la beauté de ce taureau, Minos ne put se résoudre à le sacrifier.

Mal lui en prit, car Poséidon se vengea à sa manière. La femme de Minos, Pasiphae, tomba éperdument amoureuse du bel animal, et de leurs accouplements, il naquit un monstre, mi-homme par le corps, mi-taureau par la tête, le Minotaure.

Pour circonvenir les instincts brutaux du Minotaure, Minos le fit enfermer dans un labyrinthe dont il était impossible de s'enfuir. Il confia la charge de la construction de cet édifice à Dédale. Restait un problème : comment nourrir ce monstre ?

Or, il arriva que Egée, le roi d'Athènes, fut responsable de la mort du fils unique de Minos, Androgée. Alors que ce dernier lui rendait visite, et au mépris de toutes les règles élémentaires de l'hospitalité, il le chargea de tuer un redoutable taureau. Ce fut le contraire qui se produisit : l'animal tua Androgée.

En représailles, Minos prit la ville d'Athènes, et exigea, sous peine de la raser jusqu'au sol, qu'elle lui livre en tribut régulièrement sept jeunes garçons et sept jeunes filles, donnés en pâture au Minotaure.

Mercredi 26 juillet 1967

Ce fut alors qu'entra en scène Thésée, fils d'Egée, le héros athénien par excellence.

Thésée avait passé toute son enfance dans la patrie de sa mère, Trézène, qu'Égée avait quitté avant la naissance de son fils pour rejoindre Athènes. Avant de partir cependant, il avait dissimulé dans un trou son épée et ses chaussures, et les avait recouvertes d'une grosse pierre. "Si c'est un garçon qui te naît, dit-il à sa femme, dès qu'il sera assez fort pour soulever cette pierre, qu'il prenne l'épée et les chaussures et s'en aille vers Athènes, où il se fera reconnaître de moi".

Ainsi fut fait. Bravant mille dangers, Thésée s'en vint par terre de Trézène à Athènes. Chemin faisant, il inaugura une justice semblable à la loi du talion : il faisait subir à tous ceux que son courage avait vaincus ce qu'ils avaient eux-mêmes infligé à leurs victimes. Sciron, qui forçait ses captifs à s'agenouiller devant lui pour lui laver les pieds, avant qu'ils ne soient précipités dans la mer, fut à son tour jeté dans un précipice. Sinis mourut écartelé, attaché entre deux pins courbés jusqu'à terre et brusquement relâchés ensuite, comme il avait coutume de faire périr ses ennemis. Idem pour Procuste, qui périt sur le lit où il infligeait un supplice digne des chinois à ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire (il coupait à la taille du lit de fer ceux qui étaient plus grands, et étiraient ceux qui étaient plus petits).

Bientôt la réputation de héros de Thésée précéda ses pas, si bien qu'arrivé à Athènes, Egée - ignorant qu'il s'agissait de son fils - le convia à un banquet. Non pour l'honorer, mais dans le but de l'empoisonner, car cette réputation lui portait ombrage, et il craignait pour son trône. Cependant, avant de boire la coupe fatale, Thésée se fit reconnaître de son père, et il échappa ainsi au sort funeste qui lui était réservé.

L'année de l'arrivée de Thésée à Athènes correspondait avec celle où la malheureuse ville devait remettre son tribut humain au roi de Crète. Thésée - dans le secret espoir de tuer le minotaure - se porta spontanément volontaire pour faire partie de la cohorte des jeunes gens destinés à être sacrifiés.

Avant d'être menés au labyrinthe, ces malheureuses victimes subissaient une dernière humiliation : ils défilaient enchaînés devant la population de la Crête qui les conspuait.

Ariane, la fille de Minos, s'éprit dès qu'elle le vit du futur roi d'Athènes. Elle s'en fut chez Dédale et lui demanda par quel moyen on pouvait s'enfuir du labyrinthe. Dédale lui tendit une pelote de fil, qu'il suffisait d'attacher à la porte d'entrée, et de dérouler au fur et à mesure de la marche, pour retrouver automatiquement, en

enroulant ce fil, le chemin du retour - si toutefois, bien sûr, Thésée réussissait à sortir vivant de sa confrontation avec le monstre.

Le combat tourna à l'avantage du héros. Après avoir cloué au sol le Minotaure au moyen de son épée, il l'acheva à coups de poings. Ainsi que le dit le texte épique

"Comme un chêne tombe sur la colline
Ecrasant tout sous son poids
Ainsi fit Thésée. Il exprima la vie
De la brute sauvage et maintenant elle est morte.
Seule la tête bouge encore mais les cornes sont inutiles. "

Thésée et ses compagnons s'enfuirent avec Ariane et ici, les versions divergent.

On sait que pour prix de sa victoire, Thésée avait promis d'épouser sa bienfaitrice, sitôt de retour à Athènes. Mais les uns disent que Thésée aurait profité du sommeil d'Ariane pour l'abandonner sur l'île de Naxos où lui et ses compagnons avaient fait relâche (et dans cette version, Dyonisos la consola), d'autres prétendent au contraire que l'ayant laissée là pour qu'elle y reprenne des forces (elle souffrait du mal de mer), il ne put l'y reprendre avant qu'elle n'y succombe, son bateau ayant été entraîné au large par la tempête. Quoiqu'il en soit, elle ne vit jamais Athènes, et les épousailles n'eurent pas lieu.

Avant son départ, Thésée avait convenu avec son père Egée que le vaisseau du retour hisserait une voile blanche s'il réussissait à triompher du Minotaure, noire dans le cas contraire. Quelle qu'en soit la raison, ce fut la voile noire que le bateau arborait. Ce que voyant, Egée se précipita dans la mer qui porte son nom, et son fils lui succéda sur le trône d'Athènes.

Les aventures de Thésée ne s'arrêtent pas là, au point qu'un proverbe athénien disait : "Rien sans Thésée". Mais leur récit nous éloignerait loin de notre propos, centré sur le labyrinthe crétois qui enfermait le Minotaure.

On se doute que le roi Minos était furieux de la mort de l'animal légendaire, de la fuite de Thésée, de ses compagnons et de sa fille. Il comprit bien vite que cette trahison et cette fuite n'avaient été possibles qu'avec le concours de Dédale. Aussi, condamna-t-il l'architecte du labyrinthe à y être enfermé en compagnie de son fils Icare.
Jamais à court d'une idée, Dédale dit à son fils

Mercredi 26 juillet 1967

"La fuite peut-être entravée par la terre et par l'eau. Mais l'air et le ciel sont libres". Et sur ce, il construisit deux paires d'ailes fixées aux épaules par de la cire. Il prit bien soin, avant qu'ils ne prennent tous deux leur envol, de recommander à son fils de ne pas trop s'approcher du soleil, pour que la chaleur de ses rayons ne puisse faire fondre cette cire.

Hélas ! Icare fut grisé de voler tel un oiseau, et il oublia ce sage conseil. Il s'abîma dans la mer tandis que son père gagnait sans encombre la Sicile,

Que ce soit le taureau donné par Poséidon, celui qui tue le fils unique de Minos, ou même le Minotaure, terrible gardien du labyrinthe, il est beaucoup question, dans tout ce qui a trait à la construction de Dédale, de ce symbole qui évoque la force créatrice (sa semence abondante fertilise la terre), la puissance et la fougue irrésistible. Comme toutes les images mythiques le taureau est ambivalent. Cette force vivante doit être immolé sur l'autel de la connaissance de soi et de la fusion avec le Soi.

C'est pourquoi Moïse interdit le culte du dieu El, pratiqué par les patriarches hébraïques immigrés en Palestine (culte qui ressurgit de manière idolâtre lors de l'épisode du Veau d'Or, et qui remonte en fait au troisième millénaire avant notre ère). Cette interdiction, même accompagnée du terrible châtiment que l'on sait pour ceux qui la bravaient, n'empêcha pas cependant que l'on continue d'adorer le dieu El jusque sous le règne de David.

Consacré en Grèce à Dionysos (fertilité) et à Poséidon (fureur) cette *"bête altière à la fougue indomptable"* **(Hésiode -** *Théogonie)* est l'image d'Ouranos, l'ancien dieu du Ciel à la fécondité anarchique. Mais cette fécondité est dangereuse. *"Comme l'a bien remarqué P. Mazon dans son commentaire de le théogonie d'Hésiode, la mutilation d'Ouranos met fin à une odieuse et stérile fécondité, introduisant dans le monde, par l'apparition dAphrodite (née de l'écume ensanglantée du membre générateur ouranien) l'ordre, la fixité des espèces et rendant ainsi impossible toute procréation désordonnée et nocive"* **(Mircea Eliade,** *Traité d'Histoire des Religions).*

Il y a en fait trois temps dans la cosmogonie propre à la mythologie grecque le temps d'Ouranos est celui de la **cosmogénie,** de l'effervescence chaotique et indifférenciée ; le temps de Cronos (Saturne) est celui de la **schizogénie,** autrement dit un temps d'arrêt, qui bloque momentanément cette évolution pour introduire une

-régulation : c'est la découverte de l'identité dans le cours de cette triplicité x dialectique. Puis Zeus, à son tour, supplante son père et vient avec les olympiens le règne de **l'autogénie,** qui permet à une évolution régulée de reprendre son cours normal. Et comme l'histoire mythologique des dieux débouche sur celle des hommes ce temps de l'autogénie est celui où l'humanité prend pleinement conscience d'elle-même.

Ces trois phases essentielles de l'évolution créatrice : abondance destructrice - arrêt régulateur, mais mortifère - conscience du Soi, est à l'image de nombre de structures trinitaires : la dialectique hégélienne, par exemple. **Mais aussi et surtout, elles décrivent les trois phases auxquelles tout initiable se trouve confronté, avant de réaliser la fusion ultime :** soumission aux débordements des passions, lesquelles finissent par ne provoquer qu'insatisfaction (soif inextinguible qu'aucune satisfaction des désirs ne saurait assouvir) ; retraite et réflexion, recherche d'une réponse à la question : "qui suis-je réellement ?" (l'arcane IX du tarot, l'hermite, est une carte saturnienne) ; mise en oeuvre d'une alchimie spirituelle "destinée à tuer le vieil homme" pour renaître transfiguré tel le phénix de ses cendres.

Dans le labyrinthe de ses passions qu'il doit vaincre une à une, l'adepte doit d'abord commencer par "tuer le taureau" ou, comme Civa, le chevaucher afin de transmuer l'énergie - et notamment l'énergie sexuelle - en vue de son utilisation yoguique et spiritualisée. Dans l'alphabet hébraïque, le taureau est la première lettre, l'aleph, le premier sentier à monter (évolution) ou à descendre (involution) le long de l'arbre de vie.

"L'acte essentiel de la vie de Mithra (le culte de Mithra, dieu sauveur, né d'un rocher un 25 décembre, jour où l'on sanctifie la renaissance du soleil, est l'origine iranienne) *avait été le sacrifice du taureau primitif, le premier être vivant crée par Ahura Mazda ; après l'avoir dompté et emmené dans son antre, Mithra sur l'ordre du soleil, l'égorgea ; de son sang, de sa moelle et de ses gènes naquirent les végétaux et les animaux, malgré les efforts du serpent et du scorpion, agents dAhriman. L'ascension de Mithra et l'immolation du taureau ornent une foule de monuments mithriaques, les deux scènes symbolisant... l'accès au séjour de la lumière éternelle garanti aux âmes des justes par l'intercession toute puissante de Mithra.* **"J. Beaujeu, J. Defradas, H. Le Bonniec.** *Les grecs et les romains.*

"Le sacrifice du taureau représente le désir d'une vie de l'esprit qui permettrait à l'homme de triompher de ses passions animales primitives et qui, après une cérémonie d'initiation, lui donnerait la paix". **Jung.** *L'homme et ses symboles.*

Mercredi 26 juillet 1967

Pour pouvoir conquérir la Toison d'Or, symbole de la perfection spirituelle, Jason doit auparavant imposer le joug à deux taureaux indomptables aux sabots d'airain, soufflant le feu par les naseaux, forgés par Poséidon ; autrement dit, Jason doit maîtriser ses instincts et les sublimer.

Les amateurs de corridas - s'il en est parmi les lecteurs - seront peut-être étonnés de comprendre alors que le goût des afficionados pour ce spectacle typiquement méditerranéen correspond à un désir de "tuer le père", ou bien encore à un exorcisme de la puissance des instincts qui couve en eux ; mais pour ce sacrifice propitiatoire, ils délèguent le matador et se dispensent ce faisant de la nécessaire victoire personnelle sur soi-même.

En refusant de sacrifier le don royal de Poséidon, Minos, le roi de Crête, montre à quel point il est attaché à ses passions illusoires. Il aura pour prix de son aveuglement la mort de son fils, tué lui aussi par un animal cornu, l'infidélité conjugale et pour finir la naissance d'un monstre, le minotaure, qu'il cachera dans l'inconscient du labyrinthe. Pour l'endormir, il lui consentira régulièrement le sacrifice de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles, autant de mensonges au regard des sept étapes initiatiques, autant de fautes qui s'accumulent dans une spirale infernale. Pour contenir ce monstre dans les barrières de l'oubli, il trouve en Dédale, ingénieux technicien, un allié de poids. Dédale, c'est *"l'intellect perverti, la pensée affectivement aveuglée qui perdant sa qualité lucide devient imagination exaltée, et s'emprisonne dans sa propre construction, le subconscient".* **Paul Diel.** *Le symbolisme dans la mythologie grecque.*

Le subconscient est un traître. C'est Dédale qui révèle à Ariane le moyen de sortir du labyrinthe. Les mensonges que l'on se fait à soi-même ne trouveront jamais de gardien suffisamment sûr, c'est la leçon qu'il nous faut en tirer. Et lorsque pris au piège de sa propre construction tortueuse, il tente de s'élever sur les ailes de l'ambition, il s'en suit, non pour lui, mais pour sa descendance, qui se laisse enivrer, la destruction.

Le mythe d'Icare est plein d'enseignements pour notre époque moderne. Si l'intelligence pratique, l'habilité d'exécution portée à son plus haut point sont mises au service du refus de la vérité et de l'ambition, l'habile ingénieur se transforme en technocrate et sa progéniture court à sa perte. Au début de ce siècle, le

rêve d'Icare s'est réalisé. Et c'est dans une machine volante que des hommes ont transporté la mort qui brûla d'autres hommes en déchaînant sur les malheureuses villes d'Hiroshima et de Nagazaki le feu nucléaire.

Egée ne vaut guère mieux que Minos. Il est comme ces afficionados dont nous parlions tout à l'heure, et qui espèrent s'en tirer à bon compte avec leurs passions en envoyant le torero se coltiner avec elles. Egée est prêt à faire périr un héros - qui se trouve être son fils - de peur que celui-ci ne s'empare de son trône. Cet homme - qui ne croit qu'aux apparences - ne met pas en doute un seul instant le témoignage de ses sens trompeurs. N'ayant aucune foi dans la réussite de la mission salvatrice de son fils, il se laissera abuser par la voile noire et se suicidera. Ainsi, la mort de tous ceux qui n'ont pas su -ou pas voulu - transcender l'individualité n'est-elle rien d'autre qu'un immense gâchis des possibilités qui nous étaient données à notre naissance. Thésée, le héros transfiguré par sa victoire sur le Minotaure, ne pouvait faire autrement, même involontairement, que de tuer e père aveuglé par les voiles de Maya.

Sa seule force (sous-entendu de caractère) ne saurait cependant permettre à Thésée de vaincre le Minotaure. La volonté seule est impuissante à juguler le flot tempétueux du désir ; sans le secours et la grâce de l'aide spirituelle qui lui permettent de retrouver son chemin dans le dédale des passions, la victoire remportée sur ses passions l'aurait laissé prisonnier d'un subconscient qui n'a plus de raison d'être. Dans cette histoire édifiante, ce sera le fil d'Ariane qui en tiendra lieu. **Le combat spirituel contre le refoulement ne peut être victorieux que si on le mène avec des armes de lumière.** Une légende ne dit-elle pas que c'est grâce non pas à une pelote de ficelle, mais à sa couronne lumineuse dont elle éclaira les angles du labyrinthe, que la fille de Minos permit à Thésée de revenir du centre de cet enfer ? Cette couronne lumineuse, c'est l'aura qui nimbe la tête des réalisés.

Mais il était écrit que Thésée ne ceindrait pas à son tour sa tête de cette marque de la grâce divine. De retour vers son pays où l'attend la charge temporelle du trône, volontairement ou non, il abandonne Ariane sur les rives de l'île où ses compagnons et lui-même avaient accosté. Il paiera durement cet abandon à la fin de sa vie, en causant injustement la mort de son fils Hippolyte.

Mercredi 26 juillet 1967

La sœur d'Ariane, Phèdre, que Thésée avait épousée, était tombée passionnément amoureuse d'Hippolyte. Phèdre est le double mensonger d'Ariane la lumineuse. Hippolyte résistant à toutes ses avances, Phèdre finit par se donner la mort, non sans avoir auparavant, pour se venger, laissé entendre à son mari qu'Hippolyte l'avait déshonorée. Banni par son père malgré ses dénégations, Hippolyte mourut victime d'un accident sur le chemin de l'exil. Mais Artemis, celle qui préside à la naissance et au développement des êtres (le culte d'Artémis Selene dérive de celui de la grande Mère asiatique et égéenne), dévoile au roi d'Athènes la félonie de son épouse décédée. Celle qui, selon **Homère,** aimait la cité des justes, signe ainsi le glas de l'épopée glorieuse du vainqueur du Minotaure, qui périt finalement sous les coups de son ami, le roi Lycomède, à la cour duquel il s'était réfugié.

Comme Oedipe, qu'il accueillit sur la fin de sa vie, Thésée est un héros saturnien de la seconde génération. Enfant abandonné par son père, il causa la mort de ce dernier après avoir vaincu la bête (le Sphynx dans l'épopée oedipienne est l'équivalent du Minotaure). Mais sa victoire sur les forces uraniennes est incomplète puisqu'il renonce à cheminer toute sa vie en compagnie de la grâce divine (Ariane). *"La tête de la bête bouge encore",* dit le poème, même si les cornes (les passions) sont vaincues. Pour en finir définitivement avec cette dernière, il faudra également intégrer l'ascèse d'Hippolyte, voué dès sa plus tendre enfance au culte d'Artémis. Phèdre ne parvient pas à subvertir cette chasteté sans faille, parce qu'au contraire de son père,, héros aventureux, Hippolyte est tout entier préoccupé de la Cité des Justes.

Le centre du labyrinthe de Chartres figure une rose. En Occident, la rose est l'équivalent du lotus oriental, et plus généralement de la roue, que cette roue soit la rota de la connaissance (par inversion le taro) ou la prière véritable (rota = orat) qui conduit à l'ouverture des chakras (les lotus). On voit alors à quel point, et sous tous les cieux, la Connaissance parle la même langue à qui sait la lire.

On s'en convaincra encore plus à la lecture du texte qui suit, extrait de l'article "rose" du même *Dictionnaire des symboles.*

L'aspect le plus général de ce symbolisme floral est celui de la manifestation, issue des eaux primordiales, au-dessus desquelles elle s'élève et s'épanouit. Cet aspect n'est d'ailleurs pas très étranger à 17nde, où la rose cosmique

Mercredi 26 juillet 1967

triparasundari sert de référence à la beauté de la Mère divine. Elle désigne une perfection achevée, un accomplissement sans défaut. Comme on le verra, elle symbolise la coupe de la vie, l'âme, le cœur, l'amour. On peut la contempler comme un mandala et la considérer comme un centre mystique.

La rose est, dans l'iconographie chrétienne, soit la coupe qui recueille le sang du Christ, soit la transfiguration des gouttes de ce sang, soit le symbole des plaies du Christ. Un symbole rosicrucien figure cinq roses, une au centre et une sur chacun des bras de la Croix Ces images évoquent, soit le Graal, soit la rosée céleste de la Rédemption. Et puisque nous citons les Rose-Croix, remarquons que leur emblème place la rose au centre de la Croix, c'est à dire à l'emplacement du cœur du Christ., du Sacré-cœur. Ce symbole est le même que la Rosa candida de la Divine Comédie ; laquelle ne peut manquer d'évoquer la Rose mystique des litanies chrétiennes, symbole de la Vierge ; le même peut-être aussi que celui du Roman de la Rose. Angelus Silesius fait de la rose l'image de l'âme, celle aussi du Christ, dont l'âme reçoit l'empreinte. La rose d'or, autrefois bénie par le pape le quatrième dimanche de carême, était un symbole de puissance et d'instructions spirituelles (Deva) mais aussi sans doute un symbole de résurrection et d'immortalité.

La rosace gothique et la rose des vents marquent le passage du symbolisme de la rose à celui de la roue.

Il faut enfin noter le cas particulier, en mystique musulmane, d'un Saadi de Chiraz, pour qui le Jardin des Roses est celui de la contemplation :.J'irai cueillir les roses du jardin, mais le parfum du rosier m'a enivré. Langage que la mystique chrétienne ne refuserait en aucune manière, en commentaire du Cantique des Cantiques sur la Rose de Saron.

La rose, par son rapport avec le sang, paraît souvent être le symbole d'une renaissance mystique

Sur le champ de bataille où sont tombés de nombreux héros poussent des rosiers et des églantines... Des roses et des anémones sont sorties du sang d'Adonis tandis que ce jeune dieu agonisait...

Il faut, dit Mircea Eliade, que la vie humaine se consume complètement pour épuiser toutes les possibilités de création ou de manifestation ; vient-elle à être interrompue brusquement, par une mort violente, elle tente de se prolonger sous une autre forme :plante, fleur, fruit.

Les cicatrices sont comparées à des roses par Abd Ul Kadir Gilani, qui attribue à ces roses un sens mystique.

Mercredi 26 juillet 1967

Selon F.Portal, la rose et la couleur constitueraient un symbole de régénération du fait de la parenté sémantique du latin rosa avec ros, la pluie, la rosée. La rose et sa couleur, dit-il, étaient les symboles du premier degré de régénération et d'initiation aux mystères... L'âne d Apulée recouvre la forme humaine en mangeant une couronne de roses vermeilles que lui présente le grand-prêtre d'Isis Le rosier, ajoute cet auteur, est l'image du régénéré, comme la rosée est le symbole de la régénération. Et la rose, dans les textes sacrés, accompagne bien souvent le vert, ce qui confirme cette interprétation. Ainsi dans l'Ecclésiaste (24,14) : J'ai grandi... comme les plants de roses de Jéricho, dans un olivier magnifique dans la plaine. L'olivier était consacré à Athéna - la déesse aux yeux pers - qui naquit à Rhodes, file des roses ; ce qui suggère les mystères de l'initiation. Et les rosiers étaient consacrés à Aphrodite en même temps qu'à Athéna La rose était chez les Grecs une fleur blanche, mais lorsque Adonis, protégé d'Aphrodite, fut blessée à mort, la Déesse courut vers lui, se piqua à une épine et le sang consacra les roses qui lui étaient consacrées.

C'est ce symbolisme de régénération qui fait que, depuis l'Antiquité, on dépose des roses sur les tombes : les anciens.. nommaient cette cérémonie rosalia ; tous les ans, au mois de mai, ils offraient aux mânes des défunts des mets de roses; et Hécate, déesse des enfers, était parfois représentée la tête ceinte d'une guirlande de roses à cinq feuilles On sait que le nombre cinq, succédant au quatre, nombre d'accomplissement, marque le départ d'un nouveau cycle.

Au septième siècle, selon Bède, le tombeau de Jésus-Christ était peint d'une couleur mélangée de blanc et de rouge. L'on retrouve ces deux éléments composants la couleur rose, le rouge et le blanc, avec leur valeur symbolique traditionnelle, sur tous les plans, du profane au sacré, dans la différence accordée aux offrandes de roses blanches et de roses rouges, ainsi que dans la différence entre les notions de passion et de pureté et celles d'amour transcendant et de sagesse divine. Aux armes des religieuses, dit le Palais de l'honneur, l'on met une couronne composée de branches de rosier blanc avec ses feuilles, ses roses et ses épines, qui dénote la chasteté qu'elles ont conservée parmi les épines et les mortifications de la vie.

La rose est devenue un symbole de l'amour et plus encore du don de l'amour, de l'amour pur... La rose comme fleur d'amour remplace le lotus égyptien et le narcisse grec : ce ne sont pas les roses frivoles de Catulle... mais les roses celtiques, vivaces et fières, non dépourvues d'épines et lourdes d'un doux symbolisme : celle du roman de la Rose, dont Guillaume de Lorris et Jean de Meung font le mystérieux

Mercredi 26 juillet 1967

tabernacle du Jardin d'Amour de la Chevalerie, rosa mystica des litanies de la Vierge, roses d'or que les papes donneront aux princesses méritantes, enfin l'immense fleur symbolique que Béatrice montre à son amant fidèle parvenu au dernier cercle du Paradis, rose et rosace à la fois.

L'amour paradisiaque sera comparé par Dante au centre de la rose : au centre d'or de la rose éternelle, qui se dilate et va de degré en degré, et qui exhale un parfum de louange au soleil toujours printanier,
Béatrice m'attira...

Blanche ou rouge, la rose est une des fleurs préférées des alchimistes dont les traités s'intitulent souvent rosiers des philosophes. La rose blanche comme le lys fut liée à la pierre au blanc, but du petit oeuvre, tandis que la rose rouge fut associée à la pierre au rouge, but du grand oeuvre. La plupart de ces roses ont sept pétales dont chacun évoque un métal ou une opération de l'œuvre. Une rose bleue serait le symbole de l'impossible. "

Il m'a été donné une fois de suivre le conseil de Pierre, et de me promener pieds nus sur le sol de la cathédrale. J'ai dû pour cela utiliser quelques complicités, car en temps ordinaires, les rangées de chaises interdisent le parcours du labyrinthe. Ce trajet qui mène de l'entrée du labyrinthe jusqu'à la rose centrale produit - à peu de choses près - les mêmes sensations que l'expérience décrite précédemment sous l'intitulé : "faire la rosée".

Au centre du parcours initiatique que constitue la remontée du labyrinthe, il convient d'écarter ses jambes de telle sorte que chacun des deux pieds s'appuie sur les deux pétales opposés de la rose, le pèlerin se tenant, bras en croix, à la verticale du centre de cette même rose (cf. fig. 4), semblable en tous points à la représentation de svadhishthana chakra, ou chakra sacré, qui est la source de la vitalité porteuse de vie (cf. fig. 5). Ainsi, le magnétisme de l'homme et le magnétisme de la terre - autrement dit les courants telluriques - entrent en résonance.

Cette attitude est conforme à ce que disent les plus anciens manuscrits de l'ordre authentique de la Rose + Croix, où la rose, parfait symbole du secret initiatique - porte en son centre une croix. On retrouve ce symbole dans la célèbre planche **d'Henri Kunrath :** *Amphitéatrum Sapientae aeternae***,** où l'initié se tient les bras en croix au centre d'une rose de feu (cf. fig. 6). On ne sait pourquoi le symbole

qui préside au 18ème degré d'une obédience du rite écossais maçonnique présente une inversion de la rose crucifère, savoir la croix rosafére, c'est à dire une croix qui porte en son centre une rose (cf. figs. 7 et 8).

Regardez la reproduction du labyrinthe de Chartres et laissez-vous aller, sans idée préconçue. Que voyez-vous ?

A cette question que j'ai maintes fois posée, certains m'ont répondu : des intestins ; d'autres : un cerveau en coupe.

Ce n'est pas faux. Le labyrinthe, ne l'oublions pas, est une des portes de communication avec "le ventre de la mère", potentiellement enceinte de l'homme réalisé, le pélerin revenu à son point de départ, à la rose qui fleurit au centre de ce ventre.

C'est également le cerveau et ses deux lobes, l'un dirigeant la rationalité, l'autre l'instinct, qui fusionne au centre de ses méandres dans l'extase de l'unité recouvrée.

Mais avez-vous remarqué que ce labyrinthe est une roue dentée ? Je ne reviendrai pas sur le symbolisme de la roue (l'unité, mais aussi le mouvement) maintes fois développé dans les *Cahiers de l'Adepte* parus et à paraître. Mais les dents qui la bordent font de cette roue **une pièce d'un engrenage.** Le labyrinthe est une figuration du destin individuel de l'homme, lié à d'autres roues qui l'entraînent et le meuvent dans le cycle des réincarnations.

Dénombrons maintenant les sentiers de ce parcours vers le Soi. Nous en compterons 35. Ajoutons-y la rose elle-même, qui se trouve au centre, et nous obtiendrons le nombre 36 (cf. fig. 9).

Nous allons nous pencher quelques instants sur la signification de ces deux nombres.

Par réduction tantrique, 36 = 3 + 6 = 9.

Par réduction tantrique, le mot Adam, qui a pour valeur 45, (Aleph = 1 + Daleth = 4 + Mem = 40 ; total 45) aboutit également à : 5 + 4 = 9.

Neuf est le chiffre de l'homme en quête de lui même, et l'Hermite, neuvième arcane majeur du taro, le proclame de manière imagée.

Les 35 sentiers renverront le lecteur féru de kabbale aux 35 propriétés de la Clémence et aux 35 propriétés de la Rigueur, qui s'équilibrent de part et d'autre de l'arbre des Séphiroth.

Mercredi 26 juillet 1967

Mais il y a plus : 35, par réduction tantrique, donne 5 + 3 = 8.

Or, l'addition théosophique du 8 (la balance, l'équilibre) donne : 0 + 1 + 2 + 3 +4+5+6+7+8=36.

A chaque sentier parcouru, l'adepte réalise en lui la fusion des contraires de l'un des principes de la Rigueur et de l'un des principes de la Clémence. Cette fusion totalement réalisée le projette au centre de la rose, vers la rencontre avec le Soi intemporel.

Il y a deux manières de parcourir le chemin de la vie.

La première, la plus courante, se fait selon les "six âges" de l'homme. Cette manière est subie. Elle est sous l'emprise de la loi naturelle.

"Le premier âge de l'homme est l'enfance ; il nourrit son corps et oublie ses ans à mesure qu'il vieillit.

Après l'enfance, le deuxième âge vient et l'homme fait usage de sa mémoire. Puis le troisième âge vient, et la nature donne à l'homme la faculté de produire des enfants et d'être père.

Le quatrième âge, il le destine aux affaires, il agit selon ses désirs, tantôt bien, tantôt méchamment et le plus souvent selon ses passions.

Dans le cinquième âge, l'homme après le travail et la fatigue s'approche des années grises et ressent le besoin du repos.

Dans le sixième âge, il tombe dans la faiblesse et les maladies, un enfant des maladies et de la mort. " **D'Eckartshausen.**

Mais on peut également cheminer sur le sentier de la vie de manière volontaire, selon le principe de la réintégration édénique, c'est à dire selon les sept années de l'homme-esprit.

"L'homme-esprit se nourrit dans son premier âge de bons exemples, de l'incitation de la vertu, de la société, des livres, de l'histoire.

Dans le deuxième âge, il voit la caducité du temporel, il aspire à des choses supérieures, il cherche, il examine, il est dirigé par la grâce et s'approche des lois éternelles.

Dans le troisième âge, l'homme soumet son âme à l'esprit et fait l'alliance avec la vertu et la sagesse.

Dans le quatrième, il vit selon les règles de cette saine alliance et réconforte son esprit avec des formes divines.

Dans le cinquième, il jouit de la paix et du repos intérieur et vit sous les lois invariables du royaume de Dieu et de la sagesse.

Mercredi 26 juillet 1967

Dans le sixième, il se renouvelle complètement ; il commence la vie de l'esprit et reçoit la forme pure de cette image, d'après laquelle il a été créé.

Dans le septième, il est en possession du royaume divin, et son cœur devient le temple de la divinité, et ainsi que la mort est la fin de la vie de l'homme-animal, la vie éternelle devient la fin de l'homme-esprit." **D'Eckartshausen.**

A propos des tables de Chartres (cf. fig. 10), il est un "dit" mystérieux des compagnons que nous allons tenter d'éclaircir à la lumière de ce que nous venons d'écrire:

"Le Graal repose sur Trois Tables d'égale surface, une ronde, une carrée, une rectangulaire et leur Nombre est 21.

Une quatrième Table les recouvre et son nombre est 6. Le Graal est 17 et il est 1. "

Si le nombre de chacune des trois tables est 21, leur nombre total est 63, soit 6 + 3 =9. La contemplation des tables associée à la production par illusion d'optique de la couleur violette nous ramène au chiffre de l'homme.

La quatrième table qui les recouvre est bien évidemment le labyrinthe aux trente-six stations. La valeur mystique d'un cercle est la valeur du côté du carré qui lui correspond (1). Un carré de 36 aura pour côté 6, la valeur mystique du labyrinthe aux trente-six sentiers est six.

Le Graal est 17, soit 7 + 1 = 8, qui renvoie aux 35 premiers sentiers. Si on y rajoute la rose centrale, considérée comme une unité, il sera un, mais aussi 17 + 1 = 18 qui nous donne, par réduction tantrique, 8 + 1 = 9.

Le Graal, c'est également l'homme debout (1) sur les six pétales et le cercle (7) de la rose du Soi (7 + 1 = 8).

(1). La quadrature du cercle est une opération impossible en géométrie classique, π étant un nombre transcendant. C'est donc une opération qui ne prend tout son sens que dans une géométrie imaginaire, comme l'est par exemple la géométrie de Lobatchevsky. **La valeur mystique d'un nombre est sa valeur exacte dans un ordre transcendant.**

Le mathématicien **Hoëné Wronski,** au siècle dernier, proposa dans le tome 1 de son ouvrage *"Messianisme ou réforme absolue du Savoir Humain"* consacré à la *Réforme des Mathématiques* un système architectonique de l'algorithmie d'après la Loi de Création. Nous reproduisons ici une de ses notes.

Mercredi 26 juillet 1967

'Accomplissement des logarithmes = Ordres supérieurs des logarithmes. Nota. - Ce sont là les logarithmes des quantités idéales (faussement dites imaginaires) comme l'est, par exemple, le logarithme par lequel Jean Bernouilli est parvenu à déterminer, d'une manière finie, le célèbre rapport ð de la circonférence au rayon du cercle ; rapport qui, au reste, peut en définitive être déterminé ainsi par les seuls algorithmes primitifs, comme nous l'avons fait dans l'expression finie que voici

expression qui donne conséquemment la solution finale du fameux problème de la quadrature du cercle. "

Mercredi 26 juillet 1967

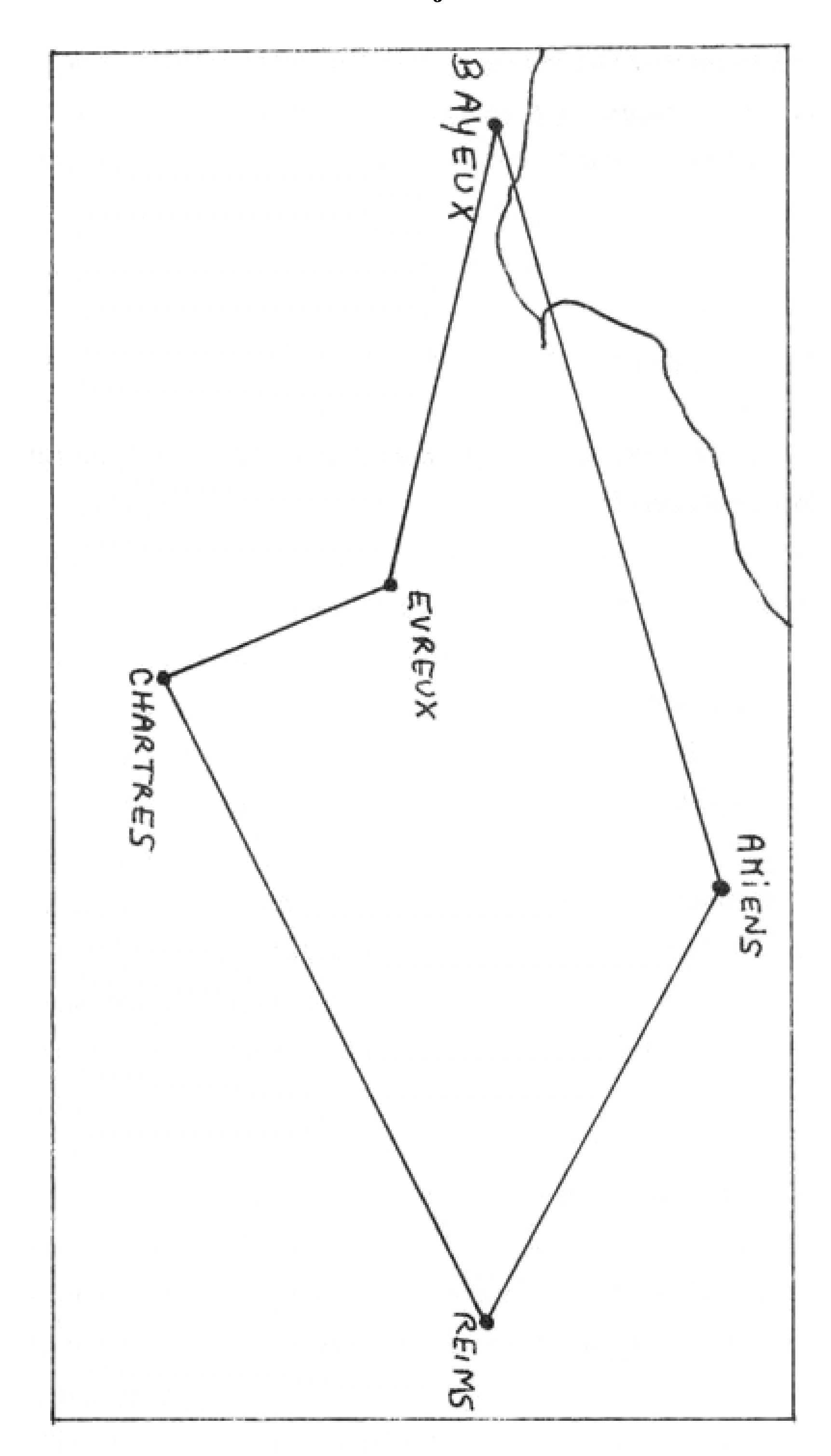


Fig. 1 : La liaison des villes.

Mercredi 26 juillet 1967

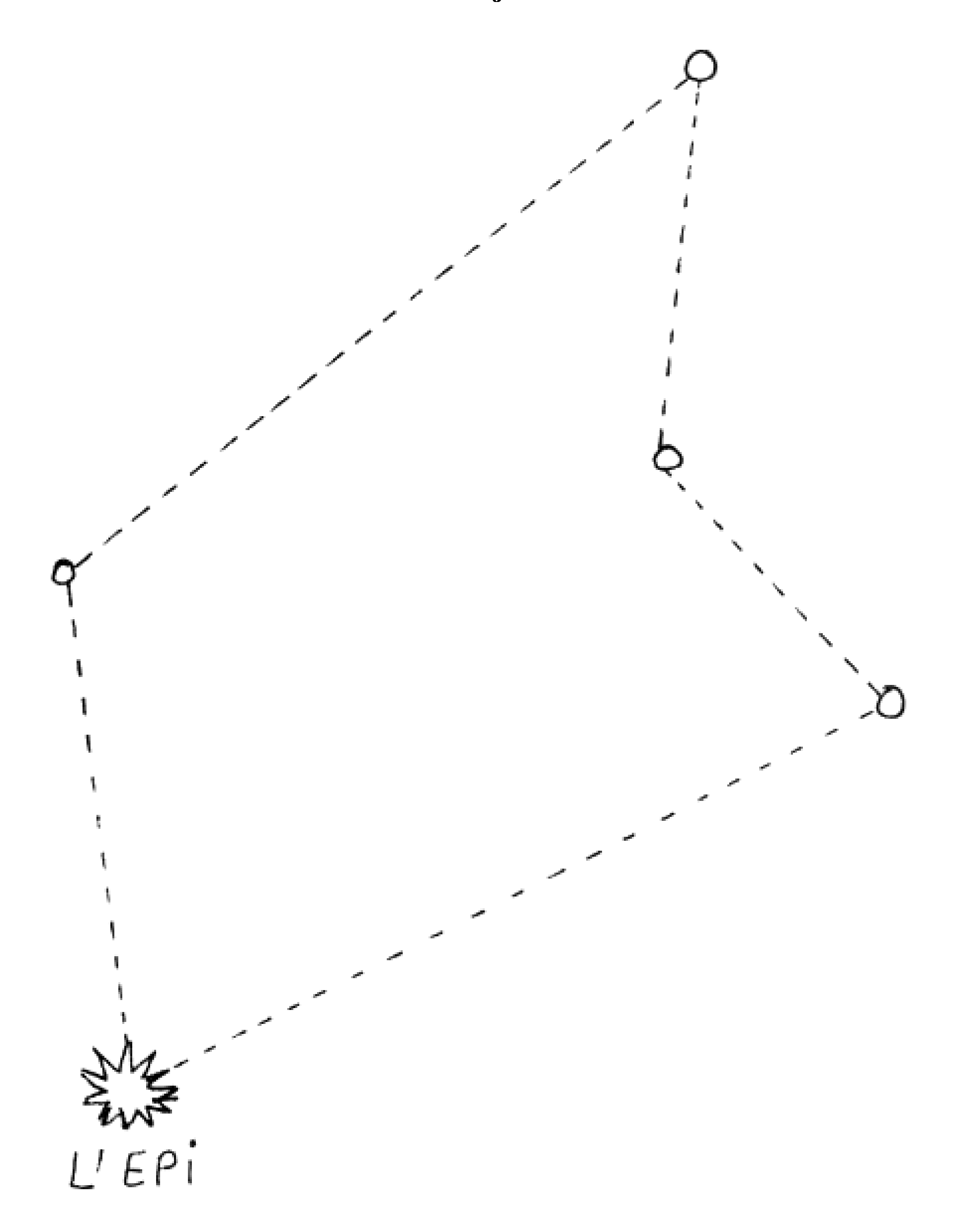


Fig 2 : La constellation de la Vierge.

Mercredi 26 juillet 1967



Fig 3 : Le labyrinthe de Chartres.

Mercredi 26 juillet 1967

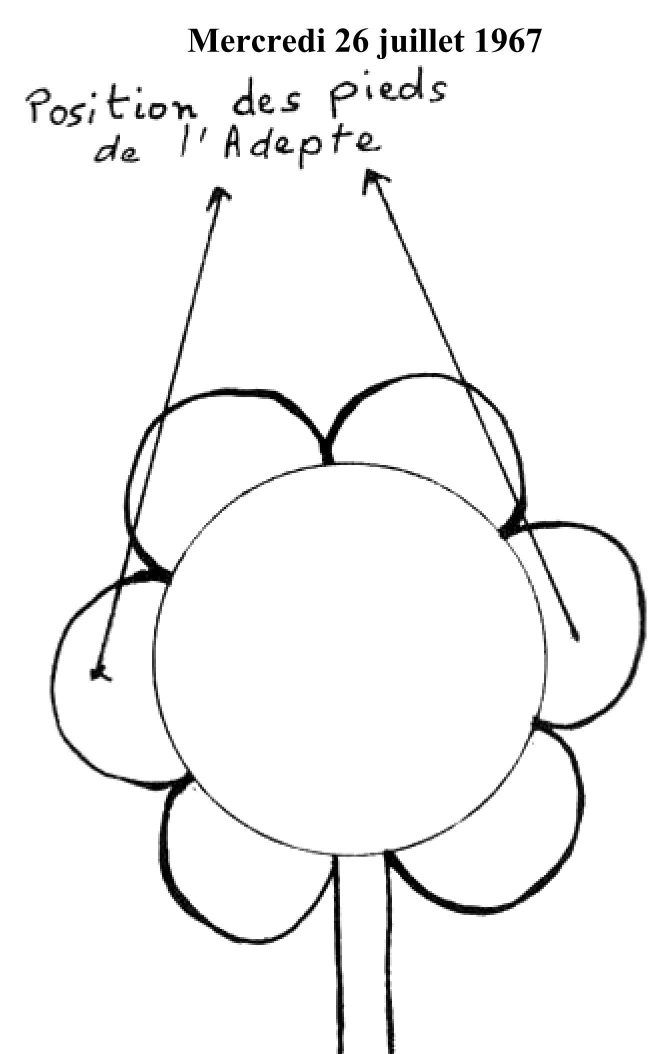


Fig 4 : position de l'Adepte au centre du labyrinthe.

Mercredi 26 juillet 1967

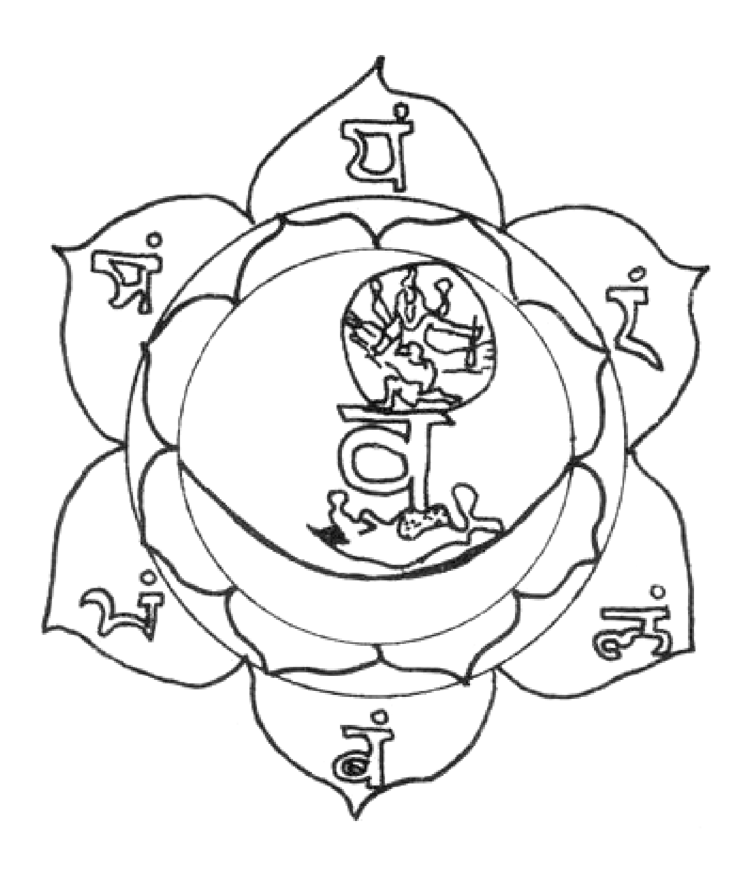


Fig. 5 : svadhishthana chakra.

Mercredi 26 juillet 1967



Fig.6 : Amphitéatrum Sapientae aeternae.

Mercredi 26 juillet 1967

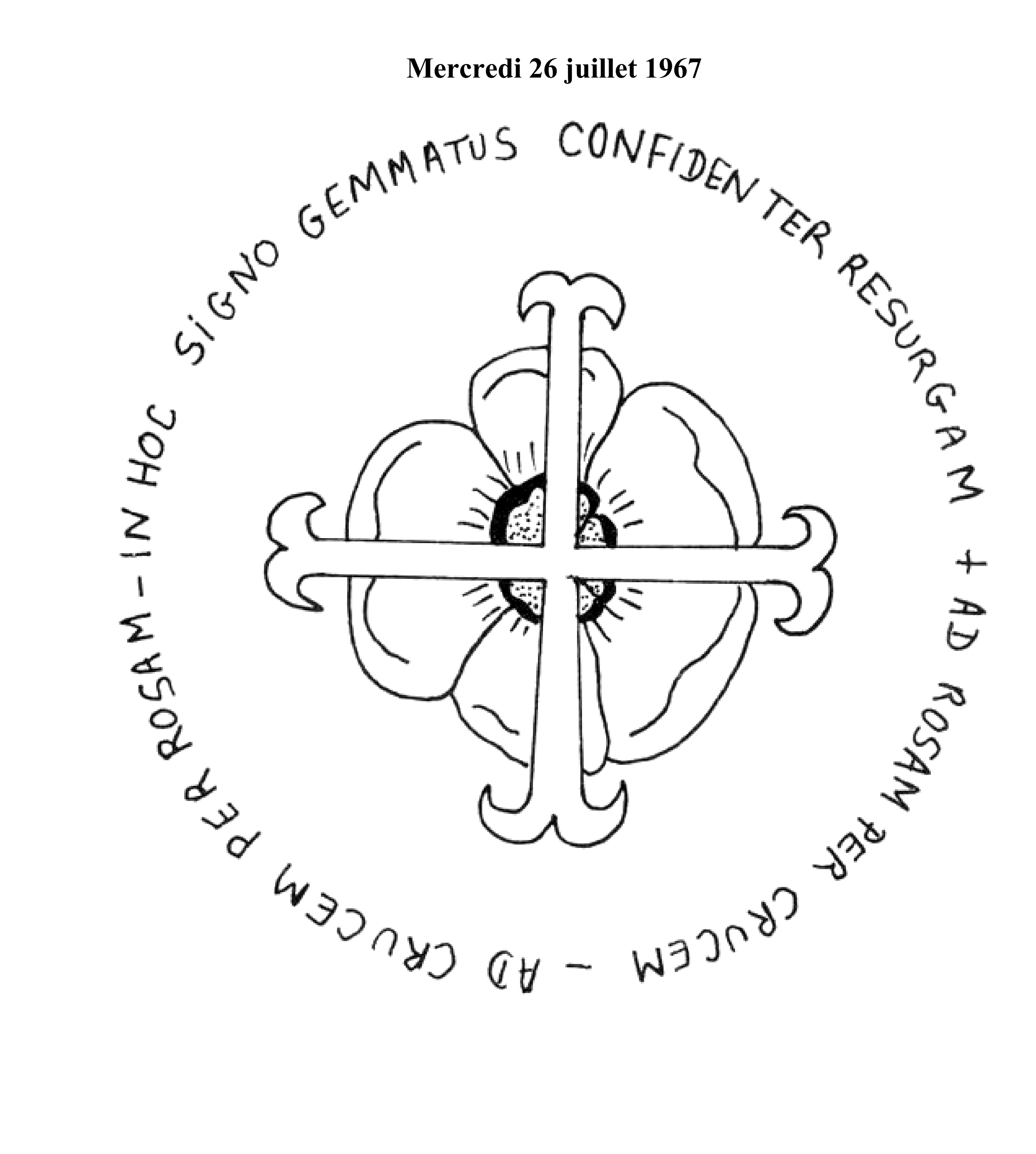


Fig 7 la rose crucifère.

Mercredi 26 juillet 1967

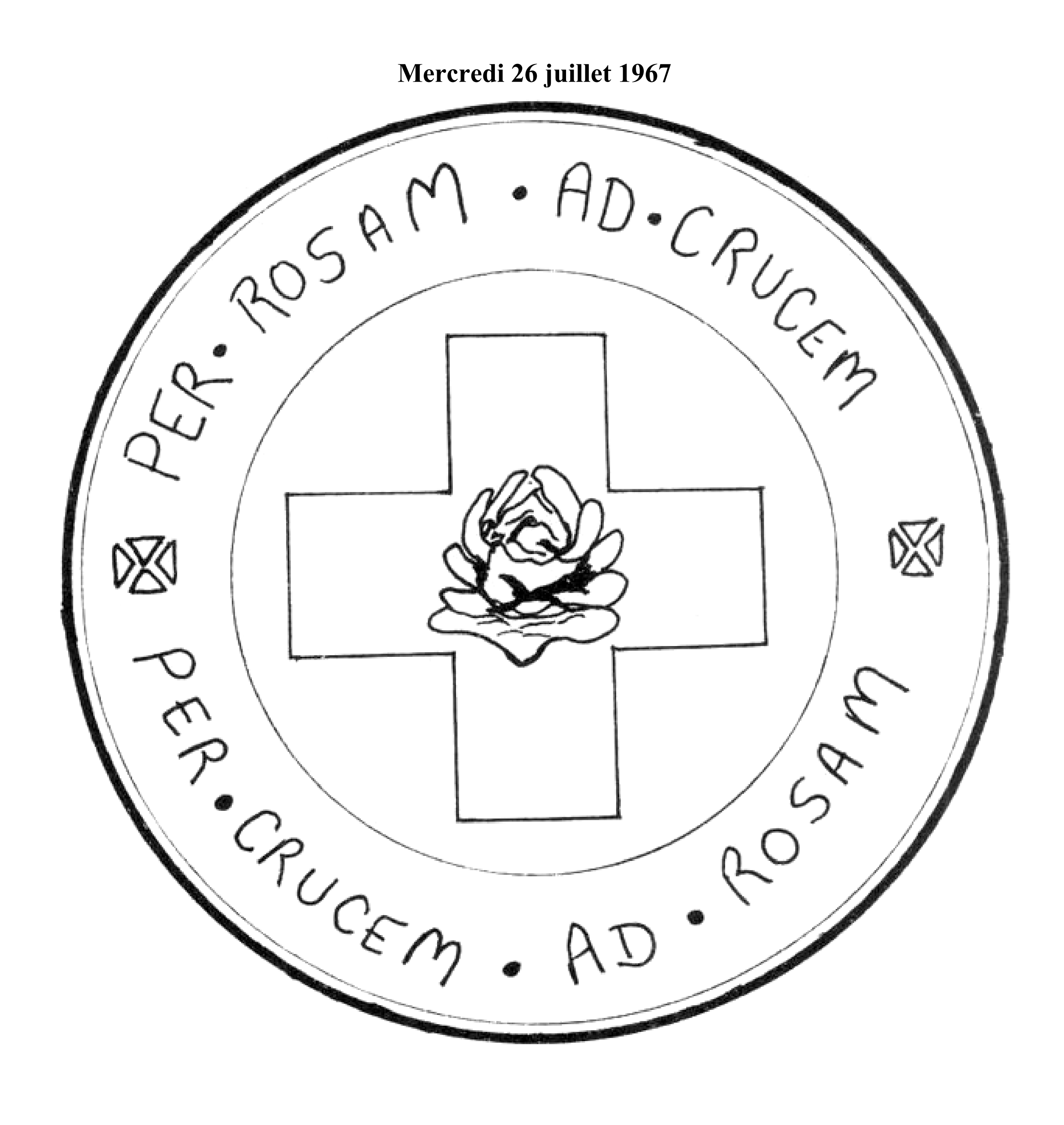


Fig 8 : La croix rosafère.

Mercredi 26 juillet 1967

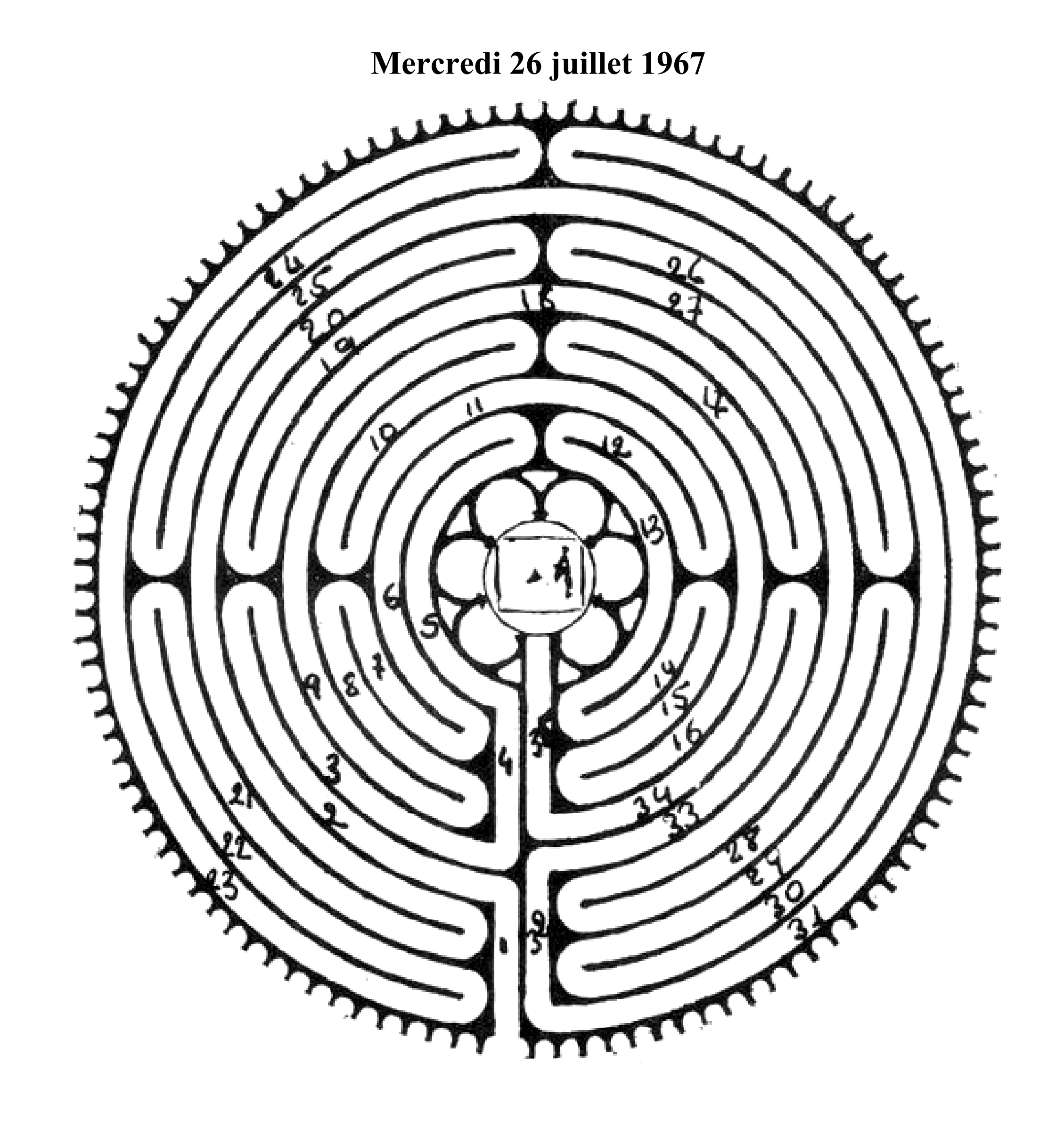


Fig 9 : 35 sentiers et la rose.

Mercredi 26 juillet 1967

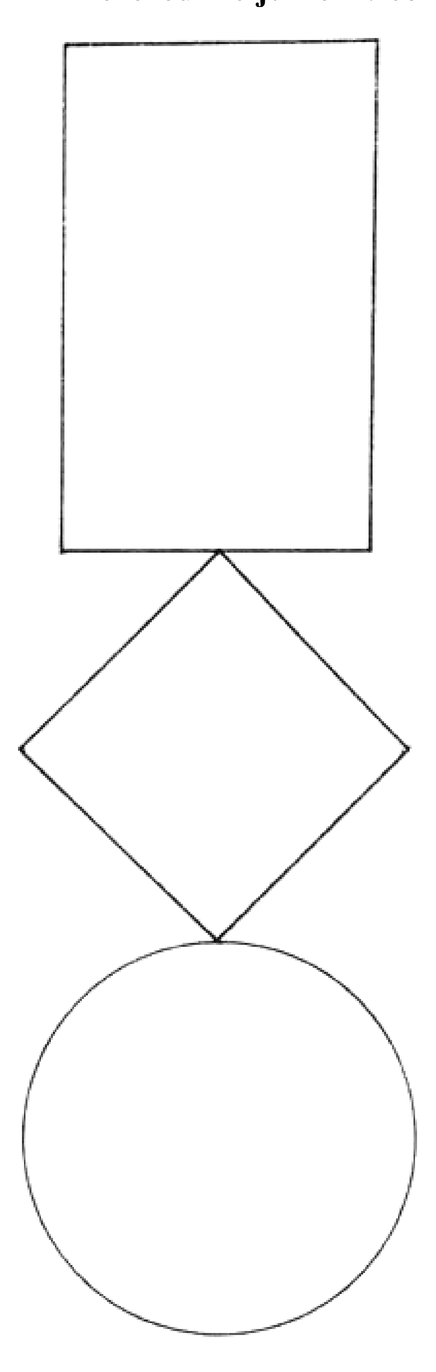


Fig. 10 : Les trois Tables de Chartres.

Jeudi 27 juillet 1967

Jeudi 27 juillet 1967.

Pierre m'avait "emprunté" hier soir sept cheveux, qu'il avait dénombrés en les comptant sur ses doigts.

"Tu vas me jeter un sort, lui ai-je demandé en riant ?"

C'est une chose que j'ai déjà remarquée : Pierre n'est pas du tout sensible à ce que je voudrais être une manifestation d'humour. Aussi, est-ce avec beaucoup de sérieux qu'il m'a répondu

"Non. J'aimerais seulement qu'une vieille de chez nous puisse te lire. Mais pour que ça lui soit plus facile, il faut qu'on puisse atténuer les effets de ton étrange maladie.
- Je suis malade ?

- Tu enfermes continuellement une foule de gens là-dedans (de l'index, il désigna mon crâne) qui n'arrêtent pas de se parler et même de s'engueuler. Si tu te présentes comme ça devant la vieille, elle ne va pas pouvoir te lire, c'est sûr. Et elle risque de s'en tirer avec un mal de tête comme si elle avait bu toute la nuit.

- Pierre, j'ai bien peur de ne pas très bien comprendre ce que tu es entrain de me dire.

- C'est normal, puisque tu es malade et que tous ceux qui te parasitent t'empêchent de voir et d'entendre des choses si simples que même un ignorant comme Pierre peut voir et entendre."

Il me laissa sur ces paroles sibyllines.

Mais le soir, alors que nous dînions autour du feu de camp, il poussa du coude l'ingénieur D. et, suffisamment fort pour que je puisse l'entendre, il se mit à singer un aréopage de sourds qui hurlent, s'invectivent, et ne se comprennent pas. Puis subitement, il se tourna vers moi, roula de gros yeux effrayés, et finit par se masquer entièrement le visage avec les deux mains.

L'ingénieur D. éclata de rire et je me laissai gagner par cette hilarité, bien que je sois conscient qu'elle s'adressait à mon encontre.

Jeudi 27 juillet 1967

Ce matin, j'ai compris le sens de cette pantomime, lorsque Pierre revint, porteur d'un masque de terre à peine séchée. Cet objet préhistorique, qui me fit songer à un masque africain, était hideux. Il portait des attributs pileux : une barbe et une moustache, dont je suis dépourvu. Le côté gauche de la face était incurvé et bombé, le droit plat et délimité par une ligne droite. Aussi, fus-je passablement vexé lorsque, l'ayant fixé devant ma face grâce à un élastique qui entourait l'arrière de mon crâne, j'entendis Pierre, qui s'était reculé pour mieux juger de l'effet produit, s'exclamer : "c'est ressemblant".
"C'est comme ça que je suis à l'intérieur de ma tête ? - C'est comme ça que Pierre te voit souvent.

- Tu ne crois pas que c'est plutôt en me voyant ainsi affublé que celle qui doit me lire va avoir peur pour de bon ?

Pour qu'elle puisse te lire, il faut que les tempêtes qui s'affolent sous ton crâne s'apaisent. C'est à ça que sert l'homme de repos (et en disant ces mots, il désigna le masque).

- Je suppose que la dame qui va me lire, c'est une voyante, une tireuse de cartes, ou quelque chose comme ça ?

- Imbécile ! Laisse ces foutaises aux gadjé. Ce n'est pas avec l'intelligence qu'on peut lire quelqu'un, et c'est l'intelligence qui est à l'origine des cartes. Celle qui va te lire n'a pas besoin d'instruments : l'instrument, c'est elle.

Le reste, ce que font les femmes qui lisent dans les lignes de la main pour soutirer quelques sous aux crédules, c'est le Xochano baro (la grande farce). Viens, suis-moi".

Ne voulant pas affronter ainsi déguisé la foule des gamins qui s'égayaient ça et là dans le camp, j'eus un geste pour ôter le masque. Mais Pierre se récria, prétendant que je n'avais pas besoin de faire des manières puisque de toutes façons, c'était à cela que je ressemblais tous les jours.

Toute honte bue, je traversai donc d'un pas rapide le diamètre du cercle délimité par les verdines, sans que personne cependant ne porte d'attention à mon accoutrement.

Suzanne (c'est le prénom de "la vieille") était occupée à quelque tâche de ravaudage. Dès qu'elle nous vit arriver, elle rangea avec soin toutes ses affaires de couture, et nous pria de nous asseoir, Pierre et moi, derrière une table basse qui trônait au milieu de sa verdine. Si ma tenue bizarre ne sembla pas l'étonner le moins

du monde, elle jeta par contre un regard inquiet à Pierre lorsque je sortis de la poche de mon pantalon mon carnet et mon crayon, et que je les disposai tous deux sur un coin de la table. Pour toute réponse, Pierre lui dit

"Il est comme ça, on ne le changera pas. Il écrit tout ce qu'on lui raconte.
Pierre t'avait prévenue qu'il était un peu fou. Ca te dérange ?
- Non, dit-elle en riant, mais c'est une bizarre idée, tout de même.
- Tu l'as dit Suzanne. C'est une idée de gadjo".

Elle disposa à côté d'elle une vasque haute d'environ 1 mètre, qui contenait je ne sais quoi. Mais quand elle y jeta une allumette, des flammes s'en élevèrent, qui brûlèrent pendant tout le temps que dura cette étrange consultation.

Elle mit également sur la table une chose hallucinante, d'où je voyais s'échapper dans le plus grand désordre des pattes et des têtes de poulets ainsi que d'autres choses encore que je ne pus identifier. Ce bloc compact et. instable qui au bruit qu'il fit lorsqu'elle la posa sur la table, semblait dur comme de la pierre, ressemblait à une sculpture moderne et n'aurait pas dépareillé dans une exposition.

Enfin, elle posa à côté de cette représentation dantesque un simple verre rempli d'eau.

Avant de s'asseoir à son tour, Suzanne détacha le foulard qui lui nouait les cheveux, et ceux-ci tombèrent en cascade sur ses épaules et jusqu'au milieu du dos.

Dans cette tenue, elle ressemblait vraiment à l'image que l'imagination populaire se fait des sorcières.

Pour ne pas interrompre le fil du discours qu'elle me tint d'une voix monocorde, basse et essoufflée, je vais m'employer à décrire maintenant quelle fut son attitude durant tout ce temps.

A intervalles réguliers, Suzanne s'interrompait. Elle se tournait alors vers la vasque enflammée, la tête au-dessus des flammes qui lui léchaient dangereusement le visage, et inhalait profondément la fumée ; puis ses yeux roulant dans leurs orbites sautaient alternativement du bloc solidifié au verre d'eau. Après quoi, reprenant une immobilité quasi parfaite qui troublait à peine le mouvement imperceptible de ses lèvres, elle reprenait le cours de son récit.

Il me semble - mais j'ai peut-être tort - qu'elle cherchait son inspiration durant toute cette pantomime, qu'elle la retenait un instant, puis qu'elle la débondait dans un

Jeudi 27 juillet 1967

flot de paroles sans interruption jusqu'à ce que, l'inspiration tarie, elle la cherche de nouveau dans les flammes et la fumée, le bloc composite et le verre rempli d'eau.

"Tu es né dans une famille que tu as choisie, mais déjà, cette famille n'est plus tienne. La vie qui t'attend est une vie d'errance de familles en familles. Certaines t'appelleront ; tu forceras la porte d'entrée des autres. Certaines te chasseront, d'autres tu les quitteras de ton plein gré. Ce n'est qu'au soir de ta vie que tu trouveras le repos, parce que tu auras enfin compris que ce que tu cherches est en toi.

Durant toute cette errance, tu seras un homme de plume et de parole. On louera ton intelligence, mais c'est elle qui a massacré ton instinct, c'est à cause d'elle que tu ne sauras pas reconnaître le chemin qui mène à ta vraie maison. Tu te croiras un homme, mais tu ne seras rien d'autre qu'un enfant capricieux, insatisfait, cherchant sans cesse à comprendre le pourquoi sans te préoccuper du comment. Il y a deux hommes en toi : le premier cherche inlassablement la cause des phénomènes, et le second se désespère quand, l'ayant trouvée, il s'aperçoit qu'il a gaspillé tant de temps à courir après ce qu'il savait déjà.

Ce n'est que lorsque ces deux hommes seront réunis que tu connaîtras la paix. As-tu déjà vu une balle rebondir sur un sol dur ?
Si tu la laissais faire, elle rebondirait à chaque fois de moins en moins haut,
jusqu'à s'immobiliser sur le soi.

Mais toi, tu la relances sans cesse, parce que tu crains l'ennui. C'est quand tu auras compris qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que de recommencer chaque fois le même geste que ton orgueil et ta désespérance s'éteindront, et que tu trouveras la paix.
Comment veux-tu vivre debout, si tu ne te supportes pas couché ?
Tu marches pour l'instant sur une route en compagnie d'un père qui t'a choisi. Bientôt, ce père te laissera seul, et tu en ressentiras un grand désarroi. Pourtant ce père aura raison de t'abandonner ainsi, et toi aussi, un jour, tu en feras de même avec d'autres enfants que tu auras choisis.

As-tu déjà vu une balle s'aider d'une béquille pour reposer doucement sur le sol ?

Ta manière de vivre ne sera longtemps rien d'autre qu'une manière de survivre, jusqu'à ce que tu ressentes que la mort - la tienne qui t'angoissera, celle d'êtres chers qui te fera souffrir - n'est rien d'autre qu'une illusion. Mais auparavant tu

Jeudi 27 juillet 1967

la considéreras comme un tireur ivre qui cherche à t'atteindre et qui se trompe sans cesse de cible.

C'est ton orgueil qui te fait croire que tu es le centre du monde, et que la terre n'a d'yeux que pour toi, qu'elle cherche à tout prix à te faire revenir dans son ventre. En vérité, tu es pourri d'orgueil.

Et quand tu constateras que ceux qui t'auront aimés seront aimés à leur tour, ceux qui t'auront haï haïs à leur tour, ton orgueil ne fera que grandir.

Pourtant sache-le, c'est là une loi que ne te doit rien : ceux qui aiment sont aimés, ceux qui n'aiment pas sont haïs.

Lorsque les temps seront proches que tu trouves enfin le repos de ton âme, que tu réunisses tes deux parties qui se disputent, deux hommes viendront à toi. Ils ne seront ni de ta famille, ni de ton sang, ni de ta race.

Le premier venu de l'Est sera en proie au doute et à la violence.

Le second venu de l'Ouest sera un savant honoré dans son pays. Ensemble, vous franchirez les barrières de l'illusion.

Le premier aura la peau jaune et le second la peau noire. Ces étrangers deviendront tes frères.

Ensemble, vous ferez et vous enseignerez des choses que vous n'aurez jamais apprises, qu'une voix dans votre tête vous soufflera.

Tu changeras souvent de maison jusqu'à ce qu'un fils te naisse. A ce momentlà, tu t'établiras dans l'opulence. Mais ta richesse sera un piège de plus : tu t'essouffleras à la préserver. Tu fréquenteras des hommes de pouvoir qui n'ont pas de pouvoirs, mais qui t'utiliseront. Tu n'en seras pas dupe, mais tu n'oseras rien leur refuser, par peur de leur déplaire et par peur de perdre tes biens.

Un jour viendra où tu sauras dire non, où tu leur répondras que tu n'es rien d'autre qu'une balle immobile sur le sol.

Ce jour précédera de peu le temps de la réunion, et lui-même marquera le début de ton retour vers le ventre de la mère.

Ce que tu as entrepris dans cette vie ne sera pas achevé dans cette vie. Tu es né balle bondissante sur le sol.

Tu reviendras balle immobile.

Tu as déjà rencontré autrefois l'homme qui te sert aujourd'hui de père.

Tu le rencontreras de nouveau, et il sera ton fils.

Tes mauvaises actions seront immédiatement rétribuées par de grandes souffrances, mais tes bonnes actions attendront longtemps avant de recevoir leur prix

en retour.

Quand tu franchiras les portes de l'illusion, tu n'attendras plus rien, ni des bonnes, ni des mauvaises.

Tu seras comme une balle immobile sur le sol.

Tu reviendras me voir ce soir pour que je te donne un dessin. Ce dessin te ressemblera. C'est ton dessin.

C'est une flèche qui cherche à atteindre sa cible.

Regarde-le souvent, surtout lorsque tu fais le violet, assis au milieu du jardin. Quand tu verras la flèche et la cible ne faire plus qu'un, tu seras comme une balle immobile sur le sol.

Et puis, je te donnerai également un autre dessin, qui sera composé de plusieurs signes.

Chacun de ces signes décrira une étape de ta vie. Tu devras les comprendre par toi-même.

Tu peux enlever ton masque."

J'ôtai donc l'objet disgracieux de ma tête, dont Pierre s'empara aussitôt. Suzanne renoua ses cheveux avec son foulard, puis, sans un mot, elle retourna à son ouvrage de couture.

Pierre se leva et je fis de même.

L'entretien était terminé.

Sur les marches de la verdine de Suzanne, il me demanda "Tu as compris ce qu'elle t'a dit ?

- Pas grand chose.
- C'est bien ce que Pierre dit, tu es encore idiot."

Puis sur cette ultime parole vexatoire, il plongea le masque dans un bidon contenant de l'eau de pluie et l'effrita longuement avec ses doigts, jusqu'à ce qu'il retombe en poussière sur le sol desséché.

Notes de l'Adepte : on comprend que les femmes tziganes utilisent le plus souvent à l'intention des gadjé le Xochano baro, la grande farce. Elles ne font que répondre à la demande du public. Quel consultant d'une "voyante", soucieux de connaître dans le détail son avenir, serait satisfait d'une semblable prophétie, le plus souvent assez dure à entendre, encore plus à admettre, qui va à l'essentiel sans se préoccuper du détail ?

Jeudi 27 juillet 1967

L'homme de la rue veut tout le contraire : il désire entendre des paroles lénifiantes qui le confirment dans ses fantasmes, ses suspicions infondées et ses erreurs ; il se soucie comme d'une guigne de la flèche de son destin, et reste collé, comme une mouche à la glu, aux péripéties de l'existence sans comprendre que ce faisant, il aliène plus encore son libre-arbitre et s'interdit ainsi de prendre en main son avenir qu'il ne fait plus que subir.

Je ne suis pas naturellement clairvoyant, mais comme tout le monde, il m'est arrivé quelquefois dans ma vie d'être saisi, sans l'avoir voulu, de l'intuition de la personnalité réelle d'une personne en face de laquelle je me trouvais (curieusement, il s'agissait toujours de femmes ce qui tendrait à prouver que pour franchir les barrières de la chair et des apparences, il est nécessaire que soit mise en branle une énergie qui fonctionne selon la loi de la polarité des sexes).

A chaque fois que j'en fus victime - j'emploie à dessein ce mot, car cette sensation est rarement agréable - j'ai regretté que mon vis-à-vis ne porte pas de masque.

Cet objet difforme est fabriqué au préalable par un "connaissant". Aucun masque n'est semblable à un autre ; le masque est le reflet des troubles de l'âme, ce qui explique son aspect hideux ; il est personnalisé au moyen d'éléments corporels, et détruit dès qu'il a rempli la fonction pour laquelle il avait été élaboré, car il serait dangereux de laisser traîner un tel double.

Je sais que la fabrication de ce masque suit un rituel précis qu'il ne m'a jamais été donné de connaître. Les kakous que j'ai pu rencontrer ont juste daigner me préciser qu'il était fait de sept boules de terre glaise dédiées aux sept planètes. S'ils l'appellent indifféremment "homme de repos" ou "homme de sagesse", c'est parce qu'en extériorisant et en matérialisant le débat schizophrénique que se livrent à l'intérieur de nous-même nos différents antagonismes, ils le neutralisent et atténuent ainsi le choc émotionnel intense que constitue la rencontre sans fard avec l'inconscient d'un autre - ce que Pierre appelait "lire l'autre".

Cette rencontre se fait sans le concours des supports traditionnels que l'on connaît dans nos sociétés (cartes d'origines diverses, lignes de la main, marc de café, etc.) puisque, comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer, elle est le plus souvent inopinée. Mais si elle est commandée à une heure et à une date précises, et non pas simplement subie, le ou la médium a alors recours à divers objets

symboliques, qui lui permettent, en agissant sur ses sens et sur son psychisme, de rentrer dans l'état de transe souhaité.

Le plus étonnant des trois objets que Suzanne utilisait à cette fin est sans conteste le bloc solidifié que j'ai comparé dans ma narration à une statue d'art moderne. J'ai appris par la suite que ces blocs étaient confectionnés durant l'hiver par les kakous eux-mêmes, qui abandonnent aux nuits de gel un amas hétéroclite d'abats de coquelets. La nature fait le reste, et donne à ce magma la forme qu'il lui plait dans une union hasardeuse - tout au moins en égard à la limite de nos sens.

Curieusement, lors d'un voyage que j'ai effectué dix ans plus tard au Brésil et en Haïti, j'ai rencontré semblable pratique dans les candomblés de la Macumba et dans les temples vaudous. A ceci près que les éléments constituants étaient d'une autre teneur, et que je n'ai nulle envie d'en parler.

Le verre plein d'eau - pour être moins spectaculaire et surtout moins onéreux que la boule de cristal - n'en remplit pas moins tout aussi bien, si ce n'est mieux la même fonction.

Quand au feu et à la fumée qui s'en élève, ils ont été de tous temps de puissants inspirateurs des prophètes. Une légende - qui est peut-être l'expression de la plus exacte vérité - narre que Jacques de Molay, grand Maître du Temple, et son compagnon de bûcher Geoffroy de Charney, l'expérimentèrent à leurs dépends. Selon certains chroniqueurs, insensibles aux flammes, ils auraient parlé d'une voix forte jusqu'à leur dernier souffle, prophétisant à juste titre que les deux principaux responsables de ce qu'ils enduraient injustement - savoir le roi de France Philippe le Bel et le pape Clément V - comparaîtraient dans l'année devant le tribunal de Dieu.

Si ce dit populaire est véridique, peut-être les flammes et la fumée du bûcher n'y sont-elles pas étrangères.

En ce qui concerne la prophétie, je puis constater, vingt-cinq années après qu'elle s'est jusqu'à ce jour révélée en tous points exacte. Ce qui d'ailleurs ne laisse pas de me poser des questions : je me demande parfois si, inconsciemment, je ne me suis pas conformé, toute ma vie durant, à ce que m'avait dit la vieille Suzanne (Pierre serait encore vivant, il me dirait : "tu es un homme hanté par le doute").

L'avenir me le dira : l'homme à la peau jaune venu de l'Est et l'homme à la peau noire venu de l'Ouest ne se sont pas encore présentés devant moi. Et leur venue - que j'attends - ne peut en aucun cas dépendre de ma volonté.

Jeudi 27 juillet 1967

Le premier dessin que me remit le soir même Suzanne - la flèche et la cible (cf. fig. 11) - symbolise parfaitement l'ensemble du discours qu'elle m'avait tenu la flèche seule symbolise la pensée, mais la pensée sans but, qui se nourrit d'elle-même. Selon G. **de Champeaux et Dom Sterckx** (in *"Introduction au monde des symboles") "elle est un affranchissement imaginaire de la distance et de la pesanteur, une anticipation mentale de la conquête d'un bien hors d'atteinte".*

Cependant, si cette même flèche est soumise aux desseins divins (ceux qui sont appelés à les exécuter sont appelés dans *l'Ancien Testament "les fils du carquois"),* elle réalise alors un affranchissement réel (et non plus imaginaire) des conditions terrestres, cet affranchissement étant représenté par la cible circulaire, symbole de l'unité.

Les maîtres zen enseignent l'art du tir à l'arc. Ce n'est pas un simple exercice sportif que le kyudo, mais un art de trouver en soi la paix, l'équilibre et la liberté. L'archer atteint l'illumination lorsqu'il réalise en lui-même la fusion entre la flèche bandée sur la corde de son arc et la cible à atteindre. Alors, il peut sans problème se passer des organes des sens, et atteindre la cible, même les yeux bandés, puisque son "oeil intérieur" s'est ouvert.

Le second document est une feuille de papier couverte de hiéroglyphes qui constituent des moyens de communication entre tziganes. Je ne l'ai ni reproduit ni commenté, étant donné qu'il se révèle être totalement personnel et sans intérêt aucun pour le lecteur.

Jeudi 27 juillet 1967

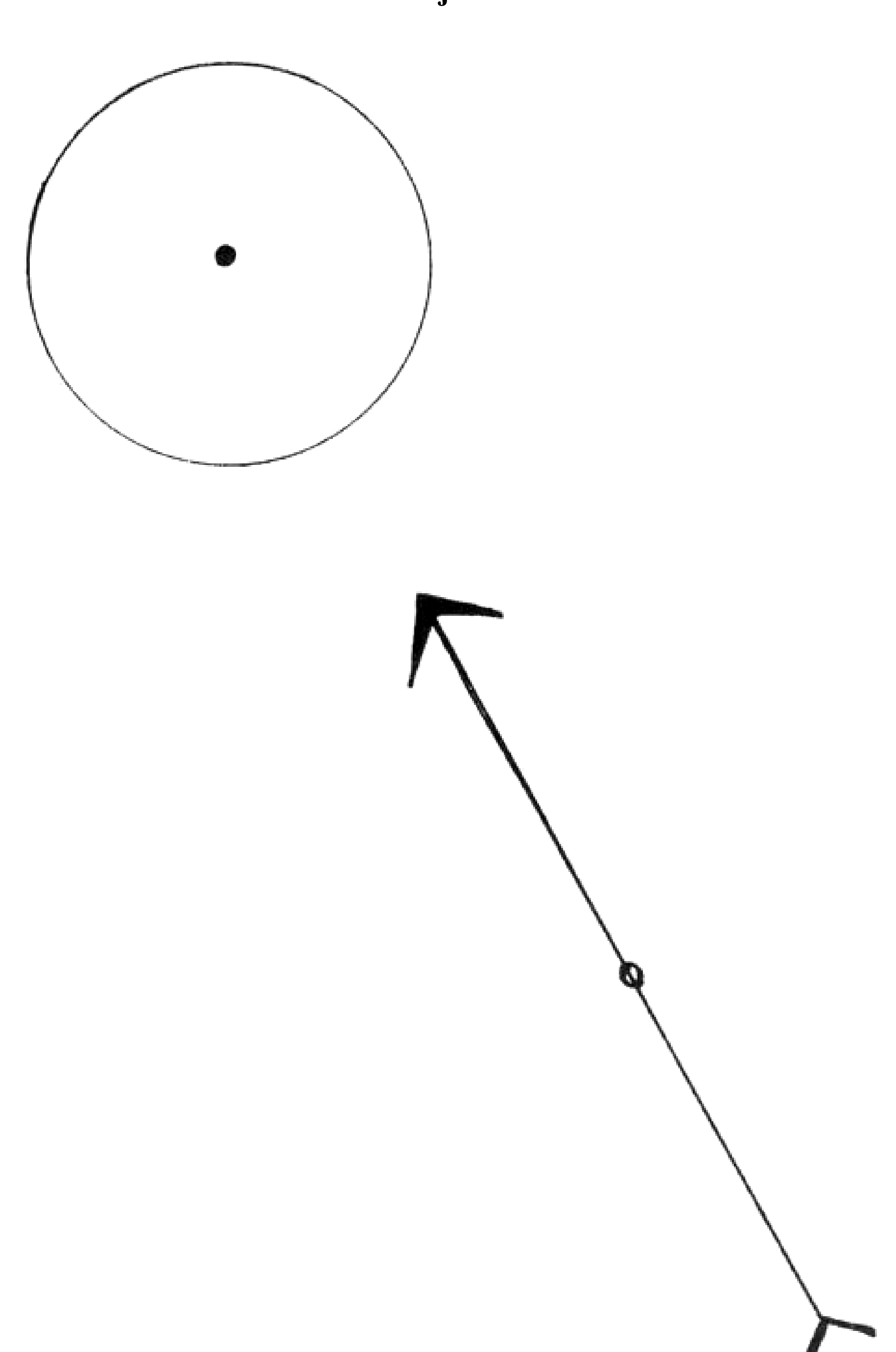


Fig. 11 : la flèche et la cible.

Vendredi 28 juillet 1967

Vendredi, 28 juillet 1967.

L'ingénieur D. m'a très peu adressé la parole depuis le jour où nous sommes arrivés dans le camp des tziganes. Hier soir, il m'a prévenu que nous partirions dimanche depuis la gare de Nîmes pour regagner la Normandie. Puis ce matin, alors que nous sortions de la verdine qui nous est réservée, il héla brusquement Pierre qui passait par là (peut-être étaient-ils de connivence ?). Le vieux tzigane se dirigea vers nous et D. lui dit : "il veut te parler".

Sur ces mots, il prit la poudre d'escampette et je me retrouvai seul, désemparé. Un silence gênant s'en suivit.

Il est bien vrai que dans mon for intérieur, je souhaitais demander quelques explications à Pierre, qui s'était contenté de "me prendre en mains" sans jamais m'en donner. Mais c'était un désir vague, non formulé, dont je venais en fait seulement de prendre conscience en même temps que D. me l'avait révélé. Je n'avais pas eu le temps de préparer mes questions, de les mettre en forme.

Et Pierre qui, après m'avoir dit : "Pierre est à ta disposition" se tenait là, debout devant moi, silencieux, dans une attitude paisible d'attente ! ! !

Alors je me lançai dans un discours haché dont je me souviens qu'il était le plus souvent incohérent. Je dis à Pierre qu'au cours de ma "préparation" avec l'ingénieur, je pouvais lui poser autant de questions que je voulais sur ce que nous avions fait ou ce que nous allions faire, et que j'aimerais qu'il en soit de même avec lui. J'aimerais par exemple comprendre pourquoi j'avais totalement perdu conscience des heures qui avaient suivi mon expérience de "faire le violet" ; pourquoi il avait éprouvé le besoin de "me faire lire" par la vieille Suzanne ; quelle était sa formation, à lui, Pierre, quelle voie il avait suivie, où il croyait que cela le mènerait, etc. J'eus même la maladresse d'ajouter qu'il pourrait en échange me questionner sur tout ce que j'avais fait jusqu'alors avec l'ingénieur D. et ce que j'en avais retiré, l'assurant que je lui répondrai le plus honnêtement que je le pourrais.

Vendredi 28 juillet 1967

En même temps que je m'entendais, atterré, débiter ce flot d'inepties - tout plutôt que le silence - je voyais Pierre qui souriait et dodelinait doucement de la tête, ce qui ne fit qu'ajouter à mon malaise.

Et quand, à bout de souffle, j'eus épuisé ce que j'avais à dire, le silence revint. "Bien, au revoir" me dit Pierre.

Il tourna les talons, s'en alla et me planta, paralysé et furieux, sous le soleil. Je rentrai dans la verdine en claquant la porte, donnai quelques coups de pieds dans les valises qui se trouvaient à terre, et je m'effondrai sur ma couche, secoué de sanglots qui me libérèrent progressivement de la tension insupportable que je venais de subir.

S'en suivit alors un grand calme intérieur, et cet état que je connais bien : le sentiment d'indifférence à toutes choses. Je crois bien que je me suis un peu endormi. A mon réveil, j'étais de nouveau plein de fougue, animé de la ferme décision de passer outre la rebuffade, et d'obtenir enfin de Pierre ce que j'attendais de lui.

Je sortis donc de la verdine et me mis en quête. Je le trouvai accroupi en train de dessiner avec un bâton des dessins dans la poussière du sol. Quand il me vit, il se leva et les effaça du pied.

J'eus l'impression en fait qu'il m'attendait.

"Pierre, lui dis-je, j'ai la ferme intention de ne pas en rester là. Tout à l'heure, quand l'ingénieur t'a dit que je voulais discuter avec toi, je n'en savais rien. Mais maintenant, j'en suis persuadé. Alors, je te le demande une fois de plus.

- Tu as fait un progrès depuis tout à l'heure, tu as abandonné ta colère et ta gêne. Mais Pierre n'a pas refusé de te parler.

- Non ? tu m'as planté là en me disant au revoir ! Qu'est-ce que c'est si ce n'est pas un refus ?

- Si Pierre t'a dit au revoir, c'est qu'il s'attendait à ce que tu reviennes. Si non, il t'aurait dit adieu, ou au diable.

Pierre veut bien te parler, mais il ne comprend pas de quoi tu veux qu'il te parle. Pierre te parlera quand tu seras capable de lui dire clairement la raison et le but de l'entretien que tu réclames.

- Mais je veux parler de tout ça... comprendre la raison de tout ça.

- Tout ça quoi ? Comprendre comment ? Pourquoi veux-tu savoir ?

- Le fait même que je veuille savoir n'est-il pas une raison suffisante pour que tu me répondes ?

- Non ! Tant que tu n'auras pas cherché en toi les raisons de ta volonté de

comprendre, Pierre ne pourra pas répondre à des questions que tu ne saurais pas lui poser.

- Et toi, Pierre, tu n'as jamais cherché à comprendre ce que tu fais ?

- Ce n'est pas pareil. Pierre est un tzigane illettré ; toi, tu es un gadjo qui écrit tout le temps.

- Et si, malgré ces différences, nos raisons de comprendre étaient identiques ?
- Pierre le croit, Pierre le sait.
- Comment le sais-tu ?
- Pierre vient de le lire en toi.
- Alors, tu vas accepter de me répondre ?
- Non.
- Pourquoi non ? Je ne comprends plus rien.

- Parce que Pierre a lu en toi, mais toi, tu n'as pas encore lu en toi. La balle qui s'agite sans cesse ne peut lire en elle. Laisse-toi reposer sur le sol, retourne-toi comme un gant, et reviens me voir.

- Au revoir, Pierre.
- Au revoir, Gadjo."

Cette fois-ci, c'est moi qui le quittai. Sans colère. Tallai suivre son conseil. J'allai "me retourner comme un gant".

Je retournai donc à la verdine et je commençai tout d'abord par enchaîner une série de respirations / décontractions / concentrations, telles que l'ingénieur me les avait apprises.

Puis, je pris du papier et un crayon, et j'entrepris de rédiger ce que je comptais lire à Pierre.

Après tout, n'avait-il pas dit que j'étais un gadjo qui maîtrise l'écriture ? Eh bien, c'était peut-être l'écriture qui allait me permettre de forcer la barrière de son mutisme et de ses refus répétés.

Ce fut long, car je dus m'y reprendre à plusieurs fois avant que le texte ne me satisfasse. Je reproduis ici la version définitive à laquelle je suis finalement abouti.

"Pierre, tu m'as demandé de sonder en moi-même les raisons de ma volonté de comprendre. Je l'ai fait et je crois que j'y suis parvenu.

L'ingénieur, lorsqu'il a commencé à m'enseigner, m'a demandé de noter sur des cahiers toute la teneur de nos entretiens, et de tout ce qui pourrait m'arriver en sa

compagnie. Il est possible que ces cahiers soient un jour publiés - l'ingénieur me l'a laissé entendre - et destinés à être lus par le public.

Or, si je dois être un jour la courroie de transmission de ce que j'ai récolté, j'ai un besoin profond en moi de comprendre ce que je transmets. Pour tout dire, je ne peux donner que ce que j'ai par moi-même compris. La compréhension, c'est mon garde-fou ; c'est ce qui m'empêche de devenir un illuminé. Je ne nie pas que je vis et que **j'éprouve des phénomènes assez extraordinaires,** que ne vit ni n'éprouve le commun des mortels. Mais je ne veux pas me tromper - ni tromper les autres - sur leur nature véritable, et c'est grâce à la compréhension et à la raison que je suis certain de ne pas me tromper.

Tout d'abord, avec l'ingénieur, j'ai abordé cet enseignement de l'extérieur. Plus d'un an après l'avoir commencé, il me semble que je le vis chaque jour un peu plus. C'est à dire que chaque jour, mon regard se fait un peu plus intérieur, et que ce regard, je le porte à la fois avec mes cinq sens et mon intelligence.

Je sais bien que je suis constamment dans l'erreur par mes actes et par mes pensées ; je sais bien que je ne me connaîtrai vraiment moi-même que lorsque je ressentirai profondément que je ne sais rien. Je sais bien que l'initiation n'est rien d'autre qu'une initiation à la Vérité. Mais cette vérité-là, pour qu'elle soit 'complète, il faut qu'elle impressionne mes cinq sens et qu'elle s'imprime dans mon cerveau. C'est pourquoi j'ai aussi besoin de comprendre.

La vérité baigne le monde, mais elle est tellement évidente et à la portée de la main qu'on ne la voit pas. C'est pourquoi il y a du mensonge partout. Il y a peut-être du mensonge dans ce que je suis en train de te dire. Je ne sais pas. J'essaye d'être sincère, mais je n'arrive pas à me lire clairement quand je me sonde.

Puisque tu m'as lu tout à l'heure, peut-être peux-tu me dire si je suis sincère en te disant cela ?

J'ai certes eu tort de m'énerver tout à l'heure. Je dois apprendre à sourire quand on m'en met plein la figure, si la critique est constructive. Je dois apprendre à rire tous les matins, quoiqu'il m'attende.

Mais j'ai appris quelque chose avec l'ingénieur. Il n'y a pas si longtemps, j'ai vécu en sa compagnie un moment inoubliable **(note de l'éditeur :** cf. la première initiation de l'Adepte, *Cahiers n° 4 et 5).* Comme il me connaît, il n'a pas dédaigné auparavant ouvrir ma compréhension intellectuelle à ce que j'allais vivre, et il a complété cela avec un travail des plus simples et des plus humbles : faire et défaire un tricot.

Vendredi 28 juillet 1967

Etre initié, c'est apprendre à se préparer à être initié. L'initiation n'est la propriété d'aucun instructeur. Elle se fait à l'intérieur, au moment qu'elle a choisi".

Ce qu'ayant rédigé, je m'en fus chercher Pierre. Cette fois-ci, il était assis sur les marches de sa verdine, son éternel chapeau sur le crâne, apparemment insensible à la chaleur caniculaire.

"Tu as de la suite dans les idées, fils. C'est bien. Qu'as-tu à dire à Pierre cette fois-ci ?
- J'ai plutôt quelque chose à te lire."

Il éclata de rire en me voyant tirer mon papier de ma poche, puis durant toute la lecture, il se tint coi, en me regardant fixement.

"C'est mieux, fils, beaucoup mieux, me dit-il à la fin de la lecture. Et Pierre'n'a jamais mis en doute ta sincérité, il peut te l'assurer.
- Alors, tu vas accepter de me répondre ?
- Non.
- Pourquoi non ?
- Eh bien, vois-tu, ta tête est paisible, mais ton corps ne l'est pas. Regarde-toi, tu ne tiens pas en place."

Effectivement, je pris conscience que durant toute cette lecture, j'avais nerveusement marché de long en large - peut-être pour éviter le regard de Pierre - et qu'alors que je m'étais enfin immobilisé, j'étais cependant en train de battre frénétiquement la mesure avec mon pied gauche. Cette constatation me désespéra, et Pierre s'en aperçut, puisqu'il me dit

"C'est normal que tu ne tiennes pas en place, puisque tu n'as pas trouvé ta place.
- Que veux-tu dire par là ?
- Rien de plus que ce que Pierre t'a dit. Avant de palabrer au conseil des anciens, un homme doit trouver la place qui lui convient, d'où il pourra parler avec une voix ferme et sincère, sans être troublé le moins du monde. Tu es sincère, mais est-ce que c'est important, puisque tu fais tout à l'envers ? Tu parles tout de suite, tu jettes les mots, tu veux donner une impression avec ta bouche, mais cette impression, tout ton corps la dément.
- Que faut-il que je fasse ?
- Eh bien, commence par trouver ta place. Après...
- Après tu accepteras de me répondre ?

Vendredi 28 juillet 1967

- Après on verra."

De nouveau, il regardait la ligne d'horizon, comme absorbé par ses pensées. Je me retirai à l'écart et m'assis sur un tronc d'arbre. De quelle place voulait-il parler ? Je le lui demandai.

Ma question sembla l'exaspérer, comme un adulte peut l'être lorsqu'un enfant, pour la énième fois, lui pose la même question et parait incapable d'en comprendre la réponse. U daigna cependant me répondre.

"Regarde Pierre. Là où il est assis, il peut rester ainsi des heures, sans bouger, sans fatiguer, à regarder passer les nuages ou à simplement écouter le chant des oiseaux. Là où il est assis est une des places de Pierre."

Là-dessus, il se leva. Je pris ce geste pour une invite à prendre sa place, et j'allai m'asseoir à mon tour sur les marches de la verdine, m'efforçant d'adopter la position que je lui avais vu prendre.

Nouvelle hilarité !

"La place de Pierre n'est bonne que pour Pierre. C'est comme les chaussures. Celles qui vont à quelqu'un ne vont pas à un autre. Essaye autre chose. La place de Pierre n'est pas ta place, ça se voit tout de suite. Tu ressembles à un singe qui essaie de se faire passer pour un homme."

Toujours aussi aimable

Ca ne m'avançait pas plus. Pierre s'était adossé à un arbre, à environ cinquante mètres de moi. A plusieurs reprises, je lui réclamai des instructions précises, mais il ne me répondit rien. Puis de guerre lasse

"Tu dois bien comprendre que ce n'est pas en te forçant à être calme que tu trouves ta place de calme, puisque tu fais un effort. Fais tout le contraire. Marche, saute, danse s'il le faut. Ce n'est pas toi qui trouvera ta place, c'est ta place qui te trouvera."

Je suivis son conseil, mais je n'arrivai pas trouver cette fichue place. Après quelques tours et détours autour de la verdine, je revins vers lui. "Je n'y arrive pas.

- Pierre est fâché. Tu n'écoutes pas ce qu'il te dit. Tu cherches la place au lieu de te mettre dans de bonnes dispositions pour que la place te trouve. Alors, c'est que ton désir de comprendre n'est pas réel. Car si Pierre te parle maintenant, ce sera comme pour la place, ça ne servira à rien. Tu chercheras à comprendre - ce qui est le plus sûr moyen de ne pas y parvenir - et tu empêcheras que la compréhension te vienne.

Vendredi 28 juillet 1967

Pourtant, dans un rayon de dix pas autour de la verdine de Pierre, il y a forcément une place pour toi, qui t'attend. Explore chaque recoin jusqu'à ce qu'elle te trouve."

Je lui objectai alors que si je devais passer au crible tous les points de l'espace ainsi délimité, ça pourrait me prendre des jours et des jours. Je lui rappelai qu'il y avait urgence, car je repartais dimanche. Ce à quoi, il me répondit : "Il y a un temps pour chaque chose et rien n'est donné pour rien."

Là-dessus, il s'en alla et disparut de ma vue.

Je me dis que cette épreuve stupide était sans doute une fin de non recevoir, le mépris clairement affiché d'un tzigane envers un gadjo ; mais d'un autre côté, il me semblait que les paroles de Pierre évoquaient un écho en moi. C'est ce qui me fit continuer.

Mais plus question cette fois-ci de partir à l'aventure, d'arpenter le territoire au petit bonheur la chance. J'allais procéder avec méthode. Avec ma méthode.

Je retournai tout d'abord dans notre verdine et enfilai le pantalon le plus crasseux que je pus trouver. Puis, je revins délimiter avec la pointe de ma chaussure un cercle d'un rayon de dix pas autour de la verdine de Pierre. Et, partant de la circonférence pour me rapprocher à chaque tour complet un peu plus de la verdine (je déposais un caillou à chacun des points de départs du nouveau cercle), j'allais sur le cul de station en station, trop absorbé par ma tâche pour m'attarder sur le fait que tous ceux qui passaient dans les parages - y compris les gamins - évitaient soigneusement de traverser mon cercle, de me parler, et même de me prêter la moindre attention.

Mais arrivé aux abords de la verdine, je dus m'avouer mon échec ; je n'avais rien ressenti, je ne ressentais rien. Excepté le fait que mes fesses me brûlaient. Mais ça, c'était une sensation normale, une conséquence de leur frottement sur le sol desséché et poussiéreux.

Je m'assis sur les marches de la roulotte pour réfléchir à tout cela. Pierre apparut, mais il se tint à l'écart de mon cercle.

"Tu n'as toujours pas trouvé ta place, me demanda-t - il ?

- Non, mais comment le sais-tu ?

- Pierre t'a observé. Tu ne peux pas trouver ta place puisque tu ne te sers pas de ton regard.

- Mais tu m'as recommandé de ressentir ?

- Et alors, est-ce qu'on ne peut pas ressentir avec le regard ?

Vendredi 28 juillet 1967

- Et comment fait-on pour sentir avec ses yeux ?
- Ca, c'est à toi de le découvrir." Et il disparut de nouveau.

Ca ressemblait de plus en plus à une devinette. Si j'avais bien compris, il me fallait ressentir avec mon regard, et sans la volonté de voir quelque chose, jusqu'à ce qu'un indice me frappe ; cet indice me désignerait ma place.

Il me fallait tout reprendre au début. Mais mes reptations m'avaient fatigué, et ce n'était pas le bon moyen, pensai-je, pour embrasser du regard l'espace délimité par mon cercle, au centre duquel se trouvait la verdine.

Je le traçai de nouveau pour le matérialiser, et l'idée me vint ce faisant qu'en montant sur le toit de la roulotte, il me suffirait de pivoter sur moi-même pour regarder à moindre frais la surface qu'il enfermait.

Mais même perché ainsi comme un indien du haut de son promotoire, je ne voyais rien d'autre que la réverbération du soleil sur le sol, et les ombres de la verdine et des arbres environnants.

Je me laissai glisser à terre, sortis du cercle, et m'allongeai à plat ventre par deux fois, à chacune des extrémités d'un diamètre. A vrai dire, je ne savais plus très bien ce que j'étais en train de faire, le soleil et la fatigue m'ayant plongé dans un état second. Je poursuivais par habitude une tâche dont le but m'apparaissait de moins en moins clairement.

Mais en plissant les yeux pour me protéger des rayons du soleil, j'aperçus comme un scintillement, dans l'ombre, sous la verdine. Je clignai des yeux, les frottai plusieurs fois : le scintillement était toujours là.

Après tout, qu'est-ce que je risquai d'essayer ? Je me défis de ma chemise, me glissai sous la roulotte, et me servant de ma chemise comme d'un oreiller, je m'allongeai à même le sol.

Je ruminai des pensées rien moins qu'agréables. Pierre se payait ma tête, et sans doute l'ingénieur aussi. Qu'est-ce que je fichai là, allongé sur le dos au milieu d'un camp de pouilleux, alors que je pourrais être tranquillement au bord de la mer, en train de siroter une boisson fraîche, et peut-être flirter avec une fille charmante ? Je sentais ma fureur s'enfler et, malgré mes efforts, je ne pouvais rien faire pour la contenir. J'avais presque envie de crier de rage.

Bientôt, j'éprouvai un malaise indéfinissable. Je n'avais rien mangé depuis le matin. Mon estomac criait famine, et mes intestins grouillaient. Brusquement, je fus

pris d'un irrépressible envie de vomir.

Je sortis aussi rapidement que possible de l'endroit où je me trouvais, me précipitai. hors du camp, et j'allai rendre le peu que j'avais absorbé le matin dans un champ avoisinant le camp. J'étais inondé de sueur froide, et agité de spasmes qui m'arrachaient les larmes des yeux.

Quand ce fut fini, je m'aperçus que Pierre se tenait non loin de moi, à l'extrême limite gauche de mon champ de vision. J'allais presque écrire : "se tenait évidemment non loin de moi". Je ne pourrais dire s'il était déjà là à mon arrivée, mais ça importe peu.
"Je n'ai rien mangé, lui dis-je ; et j'ai du attraper un début d'insolation.

- Pierre ne croit pas que ce soit du à la faim ou au soleil. Pierre pense que tu as trouvé une place.
- Si c'est l'effet que ça fait de trouver sa place, merci bien !

- Pierre ne dit pas que tu as trouvé ta place. Il dit que tu as trouvé une place. Car il y a toujours deux places. Une bonne et une mauvaise. Malheureusement pour toi, tu as commencé par trouver la mauvaise.
- Ce qui veut dire qu'il faut encore que je cherche la bonne ?
- Eh oui.
- Pierre, j'en ai marre, je suis malade ; j'arrête.
- Pierre te le disait bien que tu n'avais pas vraiment envie de comprendre.
C'est dommage, tout de même. Tu as trouvé une place - la mauvaise, d'accord - mais une place tout de même. Ca prouve que tu pourrais comprendre, si tu le voulais.
- Pierre, il n'y a pas moyen de comprendre sans trouver sa place ?
- Rien sans rien.

Et voilà. Parti de nouveau, me laissant seul avec cette nécessité de chercher un endroit qui tantôt, me rendait malade, tantôt devait me rendre dans les dispositions nécessaires pour "comprendre".

Bien. Inutile de s'arracher les cheveux. rayais tout de même avancé. Si j'en croyais Pierre : 1) les places existaient, et elles étaient au nombre de deux ; 2) j'avais été capable d'en trouver une, et je l'avais trouvée grâce à une altération de la perception visuelle.
Conclusion : je pouvais trouver l'autre.
Ne serait-ce que pour lui prouver qu'il n'en était pas quitte avec moi.

Je décidai de procéder autrement pour trouver ma place. Me percher au sommet d'une verdine, me traîner l'arrière-train par terre ou me rouler dans la

poussière, ce n'était tout simplement pas mon style, ma manière de vivre. Pas plus que de porter un pantalon qui méritait cent fois la lessive. Je récupérai ma chemise sale sous la roulotte, et j'allais une fois de plus me changer.

Dans ma valise, ma mère avait glissé "un costume des grandes occasions", une chemise à poignets mousquetaires, une paire de boutons de manchettes, et une cravate. "Au cas où". Je ne sais trop ce qu'elle imaginait, mais "au cas où" est une des phrases-clés de la prévoyance de ma mère. Ca m'irait très bien. Je ne désirai rien d'autre, pour l'instant, que de m'interdire toutes ces simagrées qui m'avaient fait me frotter le derrière au sol comme une chatte en chaleur.

"Et merde pour ceux qui rigolent" dis-je à haute voix.

Je m'habillai donc en premier de la classe, col de chemise boutonnée et cravate serrée, mais je remarquai qu'il y avait un "hic".

Dans sa grande prévoyance, ma mère avait tout de même oublié les chaussures qui allaient avec cet accoutrement.

Tant pis ! J'enlevai mes chaussettes, et je décidai que j'irai pieds nus. A la guerre comme à la guerre

J'agrémentai la pochette de ma veste d'une feuille de papier blanc qui faisait illusion. Je chaussai mes lunettes de soleil et glissai mon carnet et un stylo plume qui ne me quittait jamais, dans les poches intérieures. Je fis craquer mes doigts et je sortis triomphant. On m'eut applaudi que je n'en aurais pas été étonné plus que ça.

Mais rien ne se produisit. Personne ne me remarquait. A croire que j'étais transparent !
Ou ridicule !

Ca ne fait rien. Je jetai avec ravissement un coup d'œil à la chevalière qui ornait maintenant mon doigt.

Au passage, je piquai une fleur qu'un gamin portait à sa bouche et l'accrochai fièrement à ma boutonnière.

D'un pas ferme et assuré, je me dirigeai vers la verdine de Pierre. Je n'en avais jamais franchi la porte - une espèce de tabou - mais j'avais décidé que j'allai briser cet interdit, et tant pis si je faisais mal. Ainsi accoutré, je ne pouvais lorgner mon champ d'observation qu'à travers ses fenêtres, confortablement assis.

Je grimpai les marches et en ouvris la porte. Il n'y avait personne, mais ça, je m'y attendais un peu. Pierre viendrait plus tard, j'en avais une intuition presque aussi forte qu'une certitude.

Mais, chose que je n'avais pas remarquée de l'extérieur, les volets en étaient

clos. Cette verdine ressemblait par son aménagement à toutes les verdines, mais j'en trouvai l'ombre et la quiétude apaisantes.

Je renonçai donc dans l'immédiat à mon projet d'observation. Je m'assis autour de la table centrale sur un siège en rotin qui me tendait les bras. En sortant mon carnet de ma poche - dieu seul sait pour quelle raison, car je suis certain que je n'avais pas l'intention d'écrire le moindre mot - une carte postale que j'y avais glissée tomba sur le plancher.

Je la ramassai. Je ne me souvenais plus à qui je la destinais, mais quelle importance ! Je trouverais toujours un destinataire pour recevoir un "Bonnes nouvelles du sud de la France, il fait beau, etc..."

Je commençai donc à tracer quelques mots d'usage au dos de la carte, mais je m' aperçus bien vite que mon attention était détournée par une mouche. Il y avait une mouche qui marchait sur la table, et sur les bords de la table. Sa déambulation me fascinait. Finalement, me dis-je, j'aimerais bien être une mouche. Libre comme l'air. Navoir rien d'autre à faire que ce que les impératifs biologiques vous dictent.

J'avançai la main imperceptiblement, peut-être dans l'intention de la toucher (certainement pas de lui faire du mal), mais elle s'évanouit comme un mirage.
La porte s'ouvrit. Pierre s'immobilisa un instant. Il éclata de rire.

"Non seulement tu as trouvé ta place, mais en plus, tu as mis ton costume du dimanche, celui des grandes occasions".
Et là-dessus, il m'embrassa.
Je crois bien que je me suis évanoui.

"C'est bien que tu aies trouvé ta place, me dit-il. Pourtant, tu reconnaîtras que ce n'était pas bien difficile à trouver, dans les limites que Pierre avait déterminées. La place d'un homme qui écrit peut-elle être ailleurs qu'autour d'une table ?

- A quoi peut-on attribuer les illusions d'optique et même l'hallucination ? Tu sais que j'ai vu une mouche sur cette table, alors qu'il n'y avait rien ?

- Il n'y avait pas rien. Même si la mouche n'était pas réelle - au sens où on l'entend d'habitude, tu l'as tout de même vue. Et donc, ça a existé. C'est ainsi que cela se passe, lorsque l'on cesse de regarder à la surface des choses.

- Mais toute cette histoire de place qu'il faut trouver, ce n'est pas seulement pour se sentir bien, n'est-ce pas ?

- C'est aussi pour se sentir bien. Mais ce n'est pas seulement pour ça.

Vendredi 28 juillet 1967

Maintenant que tu sais que ta place est derrière cette table, ça t'apparaît comme évident. Pourtant, tu as cherché longtemps avant de trouver ce qui te crevait les yeux. Tu as même été jusqu'à trouver d'abord la mauvaise place, celle qui t'a rendu malade.

Le but que l'on cherche à atteindre lorsque l'on suit un enseignement ressemble à cette place. Tout le temps où on cherche à l'atteindre, il apparaît comme lointain, mais c'est une erreur. Et c'est quand on renonce à l'atteindre que cette erreur se détruit d'elle-même. Alors on s'aperçoit qu'en fait, on le savait depuis toujours, que le but n'avait jamais cessé d'être présent, et même très proche, et que seule l'agitation désordonnée, le divorce entre le corps et l'esprit, nous avait empêché de nous en rendre compte.

Comme quelqu'un qui chercherait partout ses lunettes, croyant les avoir perdues, alors qu'elles sont sur son nez.

Tous les humains sont normalement nés pour accomplir ce que leur destin leur réserve. Mais le destin est écrit dans leur nature, pas dans leur culture. Alors, ils s'agitent, et ils cherchent à devenir ce qu'ils ne sont pas. Mais il est impossible de devenir ce que l'on n'est pas. En fait, la seule chose qu'on a à faire, c'est de devenir conscient, avec le corps et avec l'esprit, de ce qu'on est, et s'y conformer. La vieille te l'a dit l'autre jour. C'est une intervention extérieure qui fait que la balle rebondit sur le sol. Le destin de la balle, c'est d'être immobile sur ce sol.

Les refus successifs de Pierre t'ont fait passer par différents états : la colère, le découragement, l'obstination. Tout cela, parce que Pierre refusait de servir ton but, qui était de comprendre à la manière dont d'habitude tu crois comprendre. Lorsque la fatigue t'a fait renoncer à ce but, tu as accompli naturellement une des étapes de ton destin : voir un scintillement qui t'indique la mauvaise place, voir une mouche qui t'indique la bonne.

Tu n'es pas ta naissance passée, ni ton temps présent, ni ta vieillesse et ta mort qui t'attendent. Tu n'es pas ta peur, ni ta colère, ni ton dépit, ni ton découragement, ni ton entêtement. Tu n'es pas ce que tu entends avec tes oreilles, ce que tu palpes avec tes doigts, ce que tu vois avec tes yeux, ce que tu sens avec ton nez, ce que tu goûtes avec ta langue. Tu n'es pas ce que tu penses avec ta tête. Car tout cela est lié au corps que tu possèdes maintenant, à ton éducation, à tes habitudes. Et tout cela finira avec le corps, quand il reviendra dans le ventre de la mère.

Tu es la lumière qui était avant ce corps et qui continuera après ce corps. Si tu veux un jour entrer dans cette lumière, il te faudra ouvrir ton esprit , tes yeux, ta langue, tes mains, tes narines et tes oreilles à sa chaleur.

Vendredi 28 juillet 1967

Qu'attends-tu exactement de la vie ?
- Quand ? D'habitude ou maintenant ?
- Maintenant... (et comme je marquai un temps d'arrêt). Dis-le sans réfléchir. - Sourire chaque matin.

- C'est une bonne réponse. Mais si tu avais réfléchi, tu n'aurais peut-être dit comprendre, ou trouver Dieu, ou quelque chose comme ça. - Ca n'aurait pas été une bonne réponse ?
- Non. Ca n'aurait pas été une bonne réponse. - Tu ne crois pas en Dieu, Pierre ?
- Pierre veut bien croire en Dieu, et même aux religions.
- Pourtant la religion catholique n'a pas été très tendre avec ton peuple.

- C'est ce que Pierre pensait quand il était jeune, et même il crachait quelquefois sur les parvis de ce qu'il considérait comme des maisons du mensonge. Et puis, il y a longtemps de cela, Pierre en a parlé avec l'ingénieur, qui est instruit. L'ingénieur lui a dit qu'il ressemblait à un Juif qu'un écrivain avait décrit autrefois **(note de l'adepte :** il s'agit du Juif dans le *Decumeron* de **Boccace).** Ce juif alla visiter Rome. Là, il ne vit que mensonges, violences, intérêts personnels, intrigues, et richesses.
Au retour de son voyage, il se convertit au christianisme. Pourquoi ?

- Je ne sais pas. L'ingénieur ne m'a jamais raconté cette histoire, et je n'ai pas lu le livre dont tu me parles.

- Parce que le juif avait pensé que pour qu'une religion puisse survivre alors que ses représentants les plus hauts placés baignaient ainsi dans la pourriture, il fallait que cette religion eut en elle-même une vérité bien plus importante que tous ces défauts qui viennent du corps et des pensées.
Pierre parle trop vite ? Tu n'arrives pas à écrire
- Non, ça va.
- Tu notes vraiment tout ?
- Oui.
- Pourquoi ?

- Parce que je ne sais pas, au moment où je note, ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Et puis, parce que ce qui n'est pas important pour moi est peut-être important pour quelqu'un d'autre.

L'ingénieur s'est converti au christianisme ? Je ne le savais pas.
- Non, non. Ce n'est pas ce qu'il voulait faire comprendre à Pierre. Avec cette

histoire, il voulait juste faire comprendre à Pierre qu'il avait tort de cracher sur les parvis.
- Pourquoi répondre : chercher Dieu n'est pas une bonne réponse ?

- Parce que chercher Dieu, c'est une réponse qui montre que l'on ment, ou qu'on ne sait pas. Dieu est un mot commode. Mais mettre un mot sur ce qu'on cherche, c'est comme croire qu'on est ce corps et cette tête qui a un nom. C'est encore une erreur.
- Si on ne doit rien chercher, que faut-il faire ?
- Attendre.
- Attendre quoi ?
- Que ça vienne.
- Alors, pas besoin de se préoccuper de rien.

- Même quand tu crois que tu ne fais rien, tu fais quelque chose. Attendre, c'est autre chose. Attendre, c'est ne pas faire. Pour ne pas faire, il faut faire jusqu'à ce qu'on n'ait plus envie de rien.
- Pourquoi répondre : sourire chaque matin est une bonne réponse ? - Parce que ça montre que tu veux le bonheur.
- Le bonheur est le but ?
- Le bonheur est une conséquence, quand le but nous a rejoint. - Mais tout le monde veut le bonheur.

- Oui.
- Qu'est-ce qui empêche de le trouver ?

- La peur de la mort, et le désir de profiter le plus possible de la vie avant de retourner dans le ventre de la mère.
- Mais tout le monde a peur de la mort et désire profiter de la vie.
- Non. Ceux qui savent qu'ils ne sont pas leur corps n'ont pas peur de la mort.
- Je ne comprends pas très bien.
- Que fais-tu dans la journée ?
- Je m'occupe.
- Que fais-tu la nuit ?
- Je dors ?
- Et quand tu dors ?
- Je rêve.
- Et quand tu ne rêves pas ?
- Rien, je dors, c'est tout.

Vendredi 28 juillet 1967

- Quand sais-tu avec certitude que ce qui t'a agité la nuit était un rêve?
- Quand je me réveille.

- Et quand tu penses, que tu bouges, que tu t'agites dans la journée, est-ce que c'est peut-être un rêve, là aussi ?
- C'est une réflexion que je me suis déjà faite.
- Peux-tu avoir une réponse certaine à cette réflexion ? - Non.

Parce qu'il faudrait... je cherche mes mots, il faudrait que je me réveille alors que je suis déjà éveillé. C'est impossible.

- Pierre ne dirait pas que c'est impossible. Mais nous verrons cela plus tard. Qu'est-ce qui fait que le rêve et tes pensées quand tu es réveillé sont différents.

- Eh bien, je ne sais" pas, moi. Le fait que le rêve est souvent absurde, illogique, et qu'il saute du coq à l'âne.

- Tes pensées ne sont jamais absurdes ?
- Ca leur arrive.
- Elles ne sont jamais illogiques ?
- Ca leur arrive aussi.
- Elles ne sautent jamais du coq à l'âne ?
- Plus souvent qu'à leur tour.
- Alors ce n'est pas une bonne différence. Trouve une autre différence.
- Le rêve vient de l'inconscient ou du subconscient. - Pierre ne sent pas ce que ces mots veulent dire.

- Eh bien, ça veut dire que dans les jours qui ont précédé, j'ai remarqué certaines choses, mais que je n'y ai pas pris attention. Et ça ressort dans mes rêves.
- Jamais dans tes pensées, quand tu es réveillé ?
- Quelquefois, oui.

- Alors, ça n'est pas une bonne différence. Trouve une autre différence.

- Mais dans les rêves, je fais des tas de choses que je ne pourrais pas faire quand je suis réveillé.
- Par exemple ?
- Je rêve que je vole rien qu'en agitant mes bras.

- Quand tu es réveillé, tu ne peux pas penser que tu voles rien qu'en le voulant.

- Si, je peux y penser.

Vendredi 28 juillet 1967

- Alors ce n'est pas une bonne différence.

- Bon, je vais essayer d'en trouver une autre. Quand je rêve, je peux être à un endroit et une seconde après, me trouver dans un autre. C'est tout au moins comme cela que je m'en souviens. Alors que dans la réalité, il me faudrait du temps pour aller d'un endroit à un autre.

- Quand tu es réveillé, et que tu penses que tu dois aller quelque part, tu ne peux pas immédiatement t'imaginer que tu y es parvenu ?

- Si.

- Alors ce n'est pas encore une bonne différence entre le rêve et la pensée.

- A quoi veux-tu en venir, Pierre ?

- A rien ; j'attends que tu me trouves une bonne différence entre le rêve et la pensée.

- Je n'en trouve pas.

- Alors, c'est qu'il n'y en a pas. Le rêveur ne sait pas qu'il rêve. Il croit à son rêve. Et quand tu es réveillé, tu continues de rêver, mais tu ne le sais pas.

Tout l'enseignement que tu recevras consistera à te convaincre de ça. Si tu parviens au bout, tu te réveilleras vraiment. Mais dans le rêve ou quand tu es réveillé, tu continues de penser. Différemment, mais tu penses. C'est ça qui est important. Tu penses et tu crois comprendre et connaître.

Quand tu te souviens de ton rêve, tu te rends compte que ce que tu avais cru comprendre et connaître était, de ton nouveau point de vue, faux. Pourquoi n'en serait-il pas de même de tes pensées quand tu es éveillé, du point de vue d'un autre qui dort en toi, puisque le rêve et la pensée sont une même chose.

- Mais s'il dort, il ne peut pas penser quelque chose. S'il dort sans rêver, je veux dire.

- C'est vrai.

- Alors ?

- Alors quoi ? Celui-là est comme lorsque tu es dans le sommeil sans rêve et sans pensée. Est-ce que ça t'empêche d'exister quand tu es comme ça ?

- Non.

- Alors, celui-là existe lui aussi. Mais il y a mieux. Tu n'entres dans le sommeil profond que lorsque tu cesses de penser et de rêver. Ce sera pareil pour rentrer dans celui-là. Toi qui sais tant de choses, peux-tu me dire ce qu'est le sommeil profond ?

- Je ne peux pas puisque je ne sais pas ce que c'est.

- C'est une chose que tu vis tous les jours, mais tu ne peux pas dire ce que

c'est ?
- C'est ça oui.
- C'est comme nommer dieu, alors. Ce serait une erreur de dire ce que c'est.
- Sans doute."

Pierre tout d'un coup tendit la main vers moi, et déposa dans sa paume ouverte un caillou qu'il sortit de sa poche.

"Qu'est-ce que tu vois ?
- Un caillou.

- Bien. (Il et disparaître le caillou dans sa poche). Qu'est-ce que tu vois maintenant ?

- Rien.
- Comment, tu es aveugle ? Tu ne vois pas la main de Pierre ?
- Oui, mais...

- Pas de mais. Reconnais que tu viens de te faire piéger. Pierre a attiré ton attention sur le caillou, et quand il le fait disparaître, tu dis que tu ne vois rien. Mais lorsque les objets sur lesquels tu portes d'habitude ton attention ne sont plus là, est-ce que le monde cesse d'exister, est-ce que tu cesses d'exister. Quand tu es dans le sommeil sans rêve, est-ce que le monde cesse d'exister, est-ce que tu cesses d'exister ?

- Non.
- Qu'est qui change ?
- Je ne perçois plus rien, et je ne fais plus rien.

- Donc, quelque chose peut continuer à exister lorsque tu cesses de penser et d'agir ?

- Oui.

- Mais si tu ne penses pas, si tu n'agis pas durant le sommeil sans rêve, est-ce que tu es totalement inconscient ?

- Je ne sais pas.
- Si tu étais inconscient, est-ce que tu te souviendras que tu as dormi ?
- On ne peut pas se souvenir s'il n'y a plus du tout de conscience.
- Donc dans le sommeil sans rêve, tu ne penses pas, tu n'agis pas, mais quelque chose reste qui est conscient ?
- Oui.
- Est-ce que tu aimes dormir lorsque tu es fatigué ?
- Oui.

Vendredi 28 juillet 1967

- Si on t'empêche de dormir, qu'est-ce qui va t'arriver ?
- Je vais tomber malade.
- Le sommeil sans rêve est donc une chose que tu désires, et qui est nécessaire
-Oui.
- Pourtant tu ne penses plus, et tu ne fais plus rien ?
- Oui.

- Tu peux donc désirer un état où tu ne penses plus, où tu ne fais plus rien, où tu es une balle immobile sur le sol, et cet état est nécessaire. C'est un état où tu perds ta personnalité.

Comprends-tu pourquoi Pierre t'a dit que tu avais bien voyagé, l'autre jour, quand tu as fait le jardin ?

- Parce que je ne me souviens de rien, parce que j'ai cessé de penser et d'agir durant tout ce temps.

- C'est exact. Tu es rentré dans un état qui est semblable au sommeil profond. Mais tu y es entré sans que la fatigue en soit cause. Simplement, le jardin et les tables t'y ont aidé.

Quand tu pourras rentrer dans cet état sans avoir besoin ni du jardin, ni des tables, tu seras proche du but.

En attendant, il était important que tu en fasses déjà l'expérience. Ca t'aidera à te rappeler, tout au long de la vie, que le but existe, un état où on ne pense plus et où on ne fait plus rien. Ton destin, c'est d'apprendre à te passer progressivement des moyens extérieurs d'y parvenir.

- Pierre est-ce que tu essayes de me dire que la pensée à l'état de veille ou à l'état de rêve est toujours liée aux sensations du corps ?
- Pierre ne saurait pas le dire comme ça, mais c'est bien ce qu'il essaie de te dire.

- Mais les pensées abstraites échappent aux perceptions sensorielles.
- Qu'est-ce que c'est une pensée abstraite ? Pierre ne comprend pas.
- Eh bien, par exemple, quand tu dis : le lapin est un rongeur, sans penser à un lapin en particulier.

- Est-ce que tu pourrais dire cette chose générale si tu ne connaissais pas par tes sens des lapins en particulier ?
- Je ne crois pas.
- Alors, les généralités sont encore liées aux sensations. Les généralités, c'est

comme dieu, c'est une manière commode de nommer ce qu'on ne connaît pas.
- Mais enfin, le lapin est un rongeur, c'est une vérité.

- Qu'est-ce que tu en sais ? Tu connais tous les lapins ? Tu es sûr qu'il n'y a pas quelque part un lapin qui se cache dans son trou, qui ne sort que la nuit pour attaquer des proies vivantes, et qui annonce une nouvelle race de lapins ?
- Non, mais...

- Tu vois bien. Tu n'es sûr de rien, tu reconnais que ça peut exister, mais dès que tu généralises des pensées qui proviennent de tes sens, tu es prêt à jurer que c'est vrai. C'est ça le tort des pensées. Elles n'admettent pas que puisse exister quelque chose qu'elles ne peuvent pas penser.

(Note de l'adepte : ce qui précède me remet en mémoire un évènement qui s'est récemment produit.
Jusqu'ici, il était admis qu'aucune vie ne pouvait exister sans oxygène et sans soleil.

Or, en juin 1986, dans le sud de la Roumanie, à Movile, il fut découvert une grotte souterraine située à vingt-cinq mètres au-dessous du sol. Contrairement aux autres grottes, dont la température ne dépasse jamais 10 à 15 degrés, il fait 20 degrés dans celle-ci. Elle n'a eu aucun contact avec le monde extérieur depuis au moins cinq millions d'années. Dans ce vase clos privé d'oxygène et de toute lumière solaire, le sens commun aurait parié que la vie était impossible.

Le sens commun se serait trompé, car on voit quantité de bêtes étranges sur les parois de cette grotte. L'énergie solaire est remplacée par une gélatine marron qui flotte à la surface d'une eau sulfureuse ; des bactéries anaérobies y pullulent, et donnent naissance à des champignons, qui servent de nourriture à des vers, lesquels sont mangés par des araignées. Cet écosystème ne pouvait être déduit des observations scientifiques qui précédaient la découverte de la grotte.)

- Admettons. Mais le caillou que tu m'as montré tout à l'heure, il était bien réel, je l'ai vu. Et ma vision ne m'a pas trompé.

- Qu'est-ce que tu en sais ? C'était peut-être un mirage. Ou bien, peut-être Pierre t'a hypnotisé, et tu as cru voir un caillou.
- Mais si c'est un mirage, il était quelque chose : un mirage.
- Là, Pierre est d'accord. C'est pourquoi Pierre a dit tout à l'heure que la mouche sur la table était aussi réelle qu'une mouche vivante. C'était quelque chose.
Tu as cru la voir avec tes yeux habituels, et pourtant ce n'est pas avec tes yeux habituels que tu l'as vue.

Vendredi 28 juillet 1967

C'est avec les yeux de ton sommeil profond et sans rêve.

D'ailleurs, les aveugles pensent-ils les objets qui les entourent comme toi tu les penses ?
- Bien sûr que non.

- Tu vois bien. Supprime un sens, la vue par exemple, et ta pensée du monde change. Pareil si tu ajoutes un sens. Finalement, tu ne sais jamais et tu ne comprends jamais que ce que tes sens te permettent de savoir et de comprendre. Que se passerait-il si tu étais sourd, aveugle, sans odorat, sans nerf pour savoir ce que tu touches, sans que ta langue te renseigne sur le goût ?

- Je serais dans le noir le plus total.
- Est-ce que tu cesserais d'exister pour autant ?
- Non.
- Est-ce que ton cerveau continuerait de fonctionner ?
- Sans doute.
- Est-ce qu'il penserait ?
- Non.
- Qu'est ce qu'il ferait ?
- Je ne sais pas. Il ferait comme dans le sommeil sans rêve. Il goûterait le repos.

- C'est une bonne réponse. Et c'est une bonne paix. Mais cette personne, sans vue, sans odorat, sans regard, sans sensation de toucher, est-ce qu'elle s'apercevrait que le monde change autour de lui ? Qu'il y a le jour et la nuit ? Qu'il fait chaud en été et froid en hiver ? Qu'un morceau d'un objet est plus petit que l'objet lui-même ? Que les enfants grandissent ?
- Non, il ne s'en apercevrait pas.
- Comment serait la réalité pour lui ?
- Immuable.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Que la réalité pour lui resterait sans changement.

- Exactement. Comme dans le sommeil sans rêve. Les changements ne le touchent pas.

La vraie réalité, c'est ce qui ne change pas. Et elle est en toi. Elle a pris possession de toi quand tu as fait le jardin. Tu as continué à vivre, comme dans le sommeil sans rêve. Mais ce que tu as vécu était tellement différent de ce que tu as l'habitude d'éprouver qu'il n'a pas pu être perçu par tes sens, et alors tu n'as pas pu

t'en souvenir.

Tu ne pourrais t'en souvenir que si tu avais éduqué ta mémoire à se souvenir d'autre chose que ce que tes sens perçoivent.
Sais-tu ce que je veux dire ?
- Pas complètement.

- C'est normal. C'est comme la musique. Il faut l'écouter une première fois jusqu'au bout, pour mieux la sentir ensuite. Tu sentiras mieux ce que je veux dire quand tu reliras tout ce que je t'ai dit. Et je n'ai pas fini. Et tu sentiras ce que je veux dire. Pas avec ton intelligence. Avec ton intuition.
L'intelligence est ce qui tue l'intuition.

- Mais celui qui suit une voie, un enseignement, jusqu'au bout ? Il peut réveiller son intuition ? Entrer dans cet état sans le secours du jardin, ou d'autre chose ? Il peut arriver au but ?

- Ca, je n'en sais rien. Je peux donner à boire à mon chien. Je ne peux pas l'obliger à boire.
L'homme qui n'aurait plus de sens, est-ce qu'il saurait qu'il a un corps ?
- Non.

- Le corps n'est donc pas non plus lié à l'état que nous cherchons. C'est ce que Pierre voulait dire quand il disait que tu n'es ni ta naissance, ni ta vie, ni ta vieillesse, ni ta mort. Tout ça, ça regarde le corps. Ce que nous cherchons est indépendant du corps.

Et c'est de ce corps que nous tirons l'idée qu'il y a nous et puis les autres. Les autres, c'est ce qui n'est pas notre corps. Il y a des autres vivants, humains, animaux, plantes, et des autres qui semblent ne pas vivre : les pierres, les rochers.

Mais si nous sommes dans une situation où nous ne percevons plus notre corps, il n'y a plus de différence entre nous et les autres. Il y a, et c'est tout.
- C'est ce que l'ingénieur appelle l'unité ?

- Ca c'est un mot. Et l'ingénieur aime bien les mots. Pierre lui n'aime pas les mots. Il y a, c'est tout.

- Mais enfin, Pierre, cette histoire que les sens et la perception nous induisent dans l'erreur, nous font croire à une réalité qui n'est pas la vraie, chez moi, ça ne passe pas tout à fait. Tiens, par exemple, cette table : de quelle couleur est cette table
9
- Elle est verte.
- Bien. Moi aussi, je la vois verte. Notre accord sur ce point, qui a trait à nos

perceptions, est bien une réalité. Et si nous avons un accord sur la sensation du vert, c'est bien que la sensation peut produire de la vérité.
- Mais c'est toi qui dit que nous sommes d'accord. Pierre n'en est pas du tout sûr.
- Mais nous avons tout deux dit que c'était vert.
- Et alors ? Ca ne prouve qu'une seule chose. Que nous étions d'accord sur un mot.

Tiens, toi qui sait lire, tu as bien entendu déjà pensé que deux personnes qui lisent le même texte - ou qui écoutent la même musique - ne ressentent pas la même chose. Et celui qui porterait des lunettes teintées tout sa vie ? Lui aussi dirait que la table est verte, et pourtant il ne verrait pas le même vert que toi.
- J'avoue que mon objection ne tient pas debout.

- Mais pourquoi est-ce comme ça ? Parce que nous avons besoin de l'erreur de nos sens pour agir dans la vie quotidienne. C'est une erreur utile comme est une erreur utile le fait que nous avons deux yeux: que nous voyons deux images, mais que notre cerveau ne nous en restitue qu'une seule qui confond les deux. C'es l'ingénieur qui a expliqué ça à Pierre. Mais nous sommes tellement pris par l'action - que nous confondons avec la vérité - que nous avons oublié que c'était une erreur.

C'est pourquoi si on veut par instants se détacher de cette erreur utile, il faut commencer par être comme une balle qui repose immobile sur le sol.

- Mais Pierre, il existe d'autres preuves d'une existence de ce que tu considères comme une illusion de nos sens, et qui ne leur doit rien.
- Lesquelles ?
- Eh bien, le sismographe, par exemple.
- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est un appareil qu'enregistre les mouvements de la terre, les tremblements de terre, et tout ça.
- Qui a inventé cet appareil ?
- Je ne sais pas.
- Je ne te demande pas son nom. C'est un lapin, un chien ?
- Non, bien sûr, c'est un homme.

- S'il invente un appareil pour enregistrer quelque chose, c'est qu'il sait que ce quelque chose existe. Comment le sait-il ?
- A partir de son expérience.
- Et d'où lui vient cette expérience ? De ses sens. Alors, l'appareil n'est rien

Vendredi 28 juillet 1967

d'autre que le prolongement de ses sens.

- Est-ce que ça veut dire que les mouvements de la terre et les tremblements de terre, ça n'existe pas ?

- Pierre n'a pas dit ça. Pierre a dit que l'appareil n'était pas plus fiable que nos sens pour en rendre compte avec vérité.

Quand tu vas au cinéma, tu regardes des images. Ces images viennent d'un appareil qui les projette sur un écran. Tu as l'impression en regardant cet écran qu'il y a un homme, derrière lui un autre homme, derrière eux une maison et derrière encore un montagne. Alors que l'écran est plat, et qu'il n'y a pas de profondeur.
Tout ça est sur une même surface. Il n'y a pas de derrière.

Toute l'expérience habituelle que nous avons de la vie provient de nos sens. Tout ce que nous déduisons de cette expérience, nous l'appelons le plus souvent la réalité, la vérité. Et pourtant, nous venons de voir à quel point nos sens sont trompeurs.
- Qu'est-ce que nous déduisons de cette expérience ?

- La notion d'espace. Quand tu fais le jardin, tu délimites un espace avec des piquets. Pourtant quand tu plonges dans le violet, cet espace disparaît. Le changement. Quand tu plonges dans le violet, plus rien ne change. La mémoire, qui n'est qu'une forme de pensée. Quand tu plonges dans le violet, tu plonges dans un monde sans pensée, et tu n'as donc plus de mémoire. Le temps. Pour qu'il y ait du temps, il faut qu'il y ait une pensée du temps. Quand tu plonges dans le violet qui est un monde sans pensée, tu n'as plus la sensation du temps. Il a fallu que tu regardes ta montre, ou la position du soleil, pour pouvoir dire combien de temps tu avais passé dans le jardin. Sans eux, tu en aurais été incapable.

L'expérience du jardin - ou plutôt l'absence d'expérience - comme le sommeil sans rêve, sont comparables à l'éternité. L'éternité d'un balle totalement immobile sur le sol. Dans le jardin, il n'y a plus d'hier, plus d'aujourd'hui, plus de demain. Il y a, mais on ne peut pas dire ce qu'il y a. Il n'y a pas de pensée. Rien ne se passe. Il n'y a même plus toi.

Et pour en revenir à ce que tu disais tout à l'heure, c'est le souvenir du plaisir, qui fait que l'on a le désir de retrouver ce plaisir. Et ce sont les désirs qui ne sont pas satisfaits qui nous rendent malheureux. Alors le bonheur, si on veut le trouver, n'est pas lié au désir.

Une balle immobile sur le sol, l'homme dans le sommeil sans rêve, celui qui fait le jardin n'ont plus de désir.

Vendredi 28 juillet 1967

Mais ils nagent dans le bonheur et dans la paix. Sachant qu'ils ne sont pas leurs corps ou leur apparence, ils n'ont plus peur de la mort, puisque c'est quelque chose qu'ils ne sont pas qui meurt.

Pierre a des problèmes pour dire tout ça avec des mots. Mais il espère que tu ressentiras derrière les mots.

- Mais pourtant Pierre - tu vas dire que j'insiste - mais je connais cette table, ce papier, mon stylo ?
- Sont-ils vivants ?
- Non.
- Est-ce que tu es d'accord avec Pierre s'il te dit que connaître vraiment, c'est devenir identique ?
- Connaître totalement, oui.
- Comment connais-tu ces choses non vivantes qui sont faites de matière ?
- Par la pensée.
- Donc si la pensée connaît réellement la matière, c'est que c'est de la matière elle-même ?
- Tu m'embrouilles.
- Pas du tout. Pierre vient de te dire que ce que tu connais, c'est ta pensée de la table, ta pensée du stylo et ta pensée du papier. Ni la table, ni ton stylo, ni le papier. Simplement la pensée que tu as d'eux.
- Mais Pierre tu parlais du désir tout à l'heure, et de l'abandon de tout désir ? Pourtant, vouloir réaliser cet abandon, c'est encore un désir.
- C'est un peu compliqué pour Pierre tout ce que tu dis là. Il peut juste te répondre que tant que tu n'es pas dans le bain, tu es hors du bain. Et c'est vrai. Que tu ailles vers le bain ou que tu lui tournes le dos, ça revient au même. Tu restes hors du bain. C'est un peu compliqué pour Pierre. Pierre dirait que le dernier désir, c'est de n'avoir plus de désir. Juste avant d'être sans désir. Et c'est là qu'on trouve la paix. Et le vrai bonheur. C'est une contradiction, mais ce n'en est une que selon le point de vue que l'on adopte. D'un côté, c'est vrai, celui qui a trouvé le bonheur et la paix n'a plus peur de la mort, mais d'un autre côté, pour y arriver, il doit avoir un but, donc un désir d'y arriver, et tant qu'on a ce désir, on a peur de mourir avant d'y être arrivé.
- Comment peut-on désirer cet état si on ne le connaît pas ?
- Mais si on le connaît ; tous les jours ; dans le sommeil sans rêve.

Ne plus avoir peur de la mort, ça ne veut pas dire qu'on se laisse mourir. Ca vaut dire qu'on choisit de disparaître pour un temps indéterminé, sans colère, sans

désir, sans sentiment. Comme dans le sommeil sans rêve ou comme lorsque tu as fait le jardin.

Le fait que tu aies réussi à "faire le jardin" montre bien que tu es capable, déjà, d'entrer dans cet état. Le problème, avec toi, c'est quand tu en sors. Tu refuses ton destin. Tu dis que tu veux tout comprendre, mais c'est un prétexte. Ce que tu appelles d'habitude vouloir comprendre est une forme déguisée de ton refus. C'est pourquoi il y a tant de gens qui parlent dans ta tête. Il y en au moins trois : un qui dit oui, c'est celui qui fait le jardin ; un qui dit peut-être, c'est l'intelligent qui veut comprendre ; et un qui dit non, celui qui se laisse emporter par la colère.

La vieille Suzanne t'a dit que l'ingénieur te laissera bientôt seul, qu'il t'abandonnera. Qu'est-ce que ça te fait lorsque tu y penses ?

- Ca me fait de la peine.

- Comment peux-tu avoir de la peine parce que son corps, qui n'est pas lui, ne sera plus présent, alors que lui sera toujours là puisqu'il est toi ? D'ailleurs, vous avez la même forme et la même couleur.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Quand Pierre vous regarde avec ses yeux de l'intérieur, il voit votre lumière, à lui et à toi. Votre lumière a la couleur du miel. Et votre forme est celle d'un jardin aux bouts arrondis.

- Mais peut-être que tous les humains sont comme ça ?

- Non, rien. La plupart des humains sont des oeufs jaunes, plus ou moins jaunes."

J'ajoute ce qui suit à mes notes initiales, car je n'ai pas eu le temps de le transcrire sur le moment. Pierre, à cet endroit, marqua un long silence. J'étais dans l'attente de ce qui allait suivre. Et alors, je ressentis un chatouillement un peu brûlant qui, parti du haut de mon crâne, descendit rapidement le long de ma colonne vertébrale pour s'évanouir dans le sexe.

Je ne sais pas pourquoi, mais je me sentis de nouveau faible, malade, empli de sueur glacée, comme lorsque je me tenais sous la verdine. Mon estomac faisait de nouveau des siennes. Je lâchai mon stylo et posai ma tête sur la table.
Pierre se tenait toujours immobile et silencieux.

Je le voyais à travers mes yeux mi-clos. je fus pris pour lui, subitement, d'une admiration sans borne. Plus que d'admiration ; presque de l'amour pur.
Et puis, il y eut un claquement sec. C'est une chose curieuse à décrire. Le

claquement eut lieu dans le ventre, et aussitôt mon estomac cessa de me tourmenter. Mais en même temps, j'entendis très nettement ce claquement. Pas avec mes oreilles. Avec quoi, je ne saurais le dire. Je crois bien qu'il retentit très nettement dans ma tête. Ce claquement fut suivi de bourdonnements d'oreilles intenses.

Et alors, je me souvins distinctement d'un événement en apparence anodin. C'était une histoire, à la piscine, avec d'autres gamins de mon âge. Je me faisais toujours remarquer. Tétais le dernier' à ne pas savoir nager. Je ne voulais pas me laisser aller dans l'eau. Et à chaque effort, j'étais tellement crispé que je buvais la tasse.
La vision s'estompa. Je me redressai. J'étais de nouveau en parfaite forme.

En d'autres temps, la réflexion de Pierre qui suit m'aurait sans doute beaucoup étonné. En d'autres temps. Avant que je connaisse l'ingénieur ou au tout début. Mais ce genre d'étonnement m'a passé.

Elle prouve, en tous cas, qu'il n'avait rien perdu de la scène, et surtout qu'il était parfaitement conscient de ce que j'avais ressenti.
"Ca va, me dit-il, tu as fini de te rendre malade avec tes refus idiots ? Tu as fini de te faire remarquer ? Tu as fini de te noyer ?
- J'ai fini, oui. Mais je crois que ça recommencera tout à l'heure. Et puis demain."

A partir de ce moment-là, j'ai véritablement oublié mon carnet et mon crayon. Et bien entendu, je ne me souviens pas des raisons de cet oubli. Il y a bien quelques notes qui subsistent après ce dialogue, mais elles sont totalement illisibles, et elle ne semblent pas être écrites de ma main. Je ne vais donc pas m'efforcer de rétablir un entretien dont je ne rapporterais pas les termes exacts. Je vais juste dire ce que j'en ai retenu au moment où j'écris ces lignes.

Je pense avoir tout d'abord tenté de résumer ce que venait de me dire Pierre, pour contrôler si j'avais bien compris. A savoir que tout ce qui nous entoure, le monde, et nous-même, ne sommes que des produits de la pensée ; que ces produits sont des "erreurs utiles" qui permettent de mener à bien l'existence quotidienne, mais qu'ils étaient, puisque les sens sont faillibles et puisque la pensée peut battre la campagne, sujets à caution.

Par contre, si d'une manière ou d'une autre, nous arrivons à stopper le flux des pensées, nous entrons dans un état comparable au sommeil sans rêve, un état sans conscience de quelque chose, quoique la conscience pure subsiste. Cet état est la paix

et le bonheur que recherchent - sans le savoir pour la plupart - les humains.

C'est à ce moment-là - du moins je le crois - que Pierre m'expliqua le rôle des feuilles mortes lissées à la main qui constituaient le tapis du jardin **(note de l'éditeur** *cf. Cahiers de l Adepte 6 et 7).* Selon lui, une personne qui serait capable de fixer son attention durant des heures sur un tel tapis de feuilles mortes verrait à un moment cette attention disparaître, et rentrerait dans l'état précité. La combinaison des feuilles et du violet ne faisait généralement qu'accélérer les choses. Pierre eut un mot pour définir cet état : le moment où la terre s'arrête de tourner et le soleil d'évoluer dans le ciel. Il voulait sans doute signifier par là que lorsque nos pensées se taisent, notre représentation du monde s'efface et que d'une certaine manière, nous nous retrouvons hors le temps et l'espace.

J'ai alors demandé à Pierre si le but que poursuit l'ingénieur et le but qu'il poursuivait - lui Pierre - étaient le même. Il me dit que oui. Je lui fis remarquer qu'ils employaient des chemins différents. Il me répondit que des personnes qui sont nées dans des endroits différents, à des époques différentes, qui parlent des langues différentes, sont comme les gens qui habiteraient aux quatre coins de la terre et qui voudraient se rendre en un même lieu. Pour y parvenir, il emprunteraient forcément des chemins différents.

J'objectai alors - objection idiote, si on se place du point de vue de Pierre, je m'en rends compte maintenant - que le but pouvait marquer de son empreinte le chemin. Il me répondit que le but n'étant ni une pensée, ni un sensation, ne pouvait laisser une quelconque empreinte. Tous les chemins du coeur de son peuple, ajouta-t-il, mènent aux Saintes-Maries, mais ce sont les hommes qui jalonnent les routes de poteaux indicateurs, ni les Saintes, ni le coeur de son peuple.

Je n'avais pas pour autant perdu l'habitude de ferrailler avec les mots. Alors, je m'étonnai que puisque je venais d'un endroit, l'ingénieur ait cru bon de me transporter dans un autre, qui n'était pas du tout le mien, ce camp. Après m'avoir invité à poser la question à D., Pierre hasarda que peut-être, ce dernier avait pensé que la rosée était nécessaire pour calmer le feu qui ronflait dans ma tête.

Je demandai alors à Pierre quelle avait été sa voie, à lui, et s'il pouvait m'en parler. Il douta que ce me fut de quelque utilité, mais il y consentit.

Pierre insista d'abord sur le fait que toute voie - quelle qu'elle soit - menait au même but, et que ce but, imagé par la balle immobile sur le sol, était en fait un état sans désir de bonheur et de paix. La voie n'était rien d'autre, selon lui, qu'une forme de décapage des habitudes nées des nécessités de l'existence et dérivées de

Vendredi 28 juillet 1967

l'éducation, habitudes qui, en tant qu'erreurs utiles, ne sont pas reconnues comme telles et s'imposent à nous comme des vérités.

Toute voie nécessite un guide - lui-même en avait eu un - qui était lui-même un jour parvenu au but. Le rôle de ce guide était de contrôler la progression de l'Adepte, toujours prompt, quelque soit son avancement, à retomber dans ses erreurs passées.

A priori, tout le monde pouvait devenir un adepte. Cependant, le guide lui-même choisissait celui qu'il allait enseigner. Ce choix pouvait paraître arbitraire, mais en fait il n'en était rien, même s'il était impossible d'en déterminer avec précision les critères qui le gouvernaient. Il présupposait une entente possible entre l'Adepte et son guide, entente que le guide percevait avant de commencer son enseignement, et qu'il mettait régulièrement à l'épreuve. D'autre part, lorsque le guide ne se sentait pas qualifié pour aborder telle ou telle partie de l'enseignement - qui n'était pas figé, mais dépendait de la personnalité de l'adepte - il pouvait avoir recours à d'autres guides, même s'il restait en quelque sorte le maître d'oeuvre de l'apprentissage.

Cependant, Pierre insista sur le fait que si en théorie tout le monde pouvait devenir un adepte, il fallait en fait posséder déjà - avant même que ne commence l'enseignement - la faculté du doute vis à vis de l'évidence trompeuse des sens pour être choisi.

La voie suivie par Pierre avait sa propre spécificité. A la différence de la mienne, elle s'était toute entière déroulée dans la nature. On avait d'abord exigé de lui qu'il puisse s'identifier à un animal, et y ressembler en tous points. Il avait du prouver qu'il était capable de survivre dans n'importe quel environnement, selon la manière dont cet animal aurait lui-même survécu. Son intelligence n'étant pas livresque, c'est son instinct que son guide avait utilisé pour le faire plonger dans un monde qui aille au-delà de l'apparence trompeuse des sens.

Son apprentissage commencé dès l'enfance avait nécessité de longs jeûnes, des épreuves physiques douloureuses, en même temps qu'une obéissance et une confiance de chaque instant dans son guide, testées sans relâche. Ces test mettaient en péril la vie même, et Pierre me dit que s'ils ne les avaient pas subis avec succès, son guide l'aurait laissé mourir sans remords, car il prétendait que la mort était le dernier moyen de connaître l'état sans désir lorsque tous les autres avaient échoué. De plus, l'omniprésence de la mort nécessitait du candidat à l'initiation une évaluation correcte de l'effort à fournir dans une épreuve, pour que l'identification à l'animal soit parfaite ; car dans la nature un animal qui ne sait pas exactement doser son effort

ne tarde pas à disparaître.

Pierre me dit que son apprentissage avait tout entier occupé son enfance, son adolescence, et la première partie de son âge adulte **(note de l'adepte :** chez les tziganes, on est considéré comme adulte dès l'âge de quatorze ans). Par la suite, il avait conformé sa vie à son enseignement et formé à son tour d'autres adeptes. Jamais il n'avait fait quelque chose d'autre, appris un métier ou pratiqué le moindre commerce. La tribu subvenait à tous ses besoins. Si bien que, en ce qui le concernait, être "kakou" était plus qu'un métier ou qu'une fonction sociale ; c'était presque un sacerdoce.

D'ailleurs, poursuivit-il son apprentissage se continuait encore chaque jour ou presque, car la nature, qui était son véritable guide, lui révélait chaque jour de nouveaux secrets. Et chaque jour également - même si l'on avait déjà fait l'expérience de l'état sans désir - il fallait réaffirmer le choix de persévérer dans cette voie.

Nous sortîmes de la verdine et Pierre me salua en me souhaitant un bon retour. Je lui précisais que je ne partais que dimanche, mais il me dit qu'il avait à faire dès maintenant et qu'il serait absent au-delà de notre départ.

Samedi 26 août 1967

Samedi 26 août 1967.
Effectivement, je ne revis pas Pierre.

Après une ultime fête le samedi soir, Yosta nous a raccompagnés, l'ingénieur et moi-même, à la gare de Nîmes le dimanche 30 juillet.

Cependant, nous ne sommes pas rentrés directement en Normandie, via Paris.Nous avons fait une halte à Dijon, où nous avons dormi le dimanche soir. Une ville oùD. me déclara "avoir des souvenirs".

Je n'ai pas pu savoir lesquels. Je ne le lui ai d'ailleurs pas demandé.

Nous avons fait un grand tour de la ville, nous avons dîné dans un restaurant qui se trouve dans une cave, et dormi dans un hôtel à deux pas de la gare.

A vrai dire, je n'ai principalement retenu que deux choses de cette ville : sestoits bariolés, véritables mosaïques de couleurs, et une curieuse église, Notre-Dame del'Apport, dont la façade s'orne de rangées de gargouilles, qui, selon D., symbolisentles vices et les influences sataniques ainsi sommées de rester à la porte du lieu.

Mais, toujours selon lui, il ne s'agirait pas là des gargouilles originales. Eneffet, un usurier voulant se marier fut écrasé le jour même de ses noces par un usurier de pierretenant bourse en mains, et tué sur le coup. Emus par cet accident, tous ceux qui faisaientprofession dans la paroisse de manier l'argent exigèrent le démantèlement des gargouilles,auxquelles on a substitué des copies à la fin du siècle passé.

Sur un des murs de cette église, qui donne dans une petite rue, il y aégalement une chouette sculptée à hauteur d'homme, à même la pierre. Du moins, devine-t-on tant bien que mal que c'est une chouette, car elle est presque totalement érodée.Elle a la réputation de porter bonheur, et j'ai vu nombre de personnes - surtout despersonnes âgées - la toucher de la main en passant.

L'église Saint-Bégnine, elle, aurait été construite sur une crypte dans laquelle se réunissaient les premiers chrétiens.

Samedi 26 août 1967

Quant à Notre-Dame de Bon espoir, elle abriterait une authentique vierge noire, une statue en bois dont l'origine remonterait au XI ème siécle.

D. s'en est tenu à un bavardage anodin et pour tout dire touristique. Il ne fit nullement allusion à notre séjour qui a duré presque un mois, et a visiblement détourné la conversation dès que j'ai essayé de mettre ce sujet sur le tapis.

Manifestement, il ne tenait pas à ce que nous en parlions maintenant. Après deux tentatives avortées, je n'ai pas insisté.

Le lendemain lundi, durant la dernière partie de notre voyage en train, il m'a simplement fait savoir qu'il prenait cette année de plus longues vacances que de coutume, ayant des congés en retard à rattraper. Il m'a donc signifié qu'il serait absent durant la quasi totalité du mois d'août, et que nous nous reverrions à la fin de ce mois.

II a également formulé le souhait que nos séances d'entretien soient désormais moins longues, pour que je puisse me ménager des plages de temps suffisantes, cette année scolaire revêtant pour moi une grande importance : c'est l'année du bac.
Je devais choisir, me dit-il, le sujet de cette prochaine séance.

Quand nous sommes arrivés au village, je l'ai quitté en le remerciant. Il n'a pas relevé et m'a souhaité de bonnes vacances, puis je me suis retrouvé avec mes valises, en bas du chemin qui mène à la maison.

Je suis très vite "retourné à la civilisation". Ma mère m'a demandé si j'avais été bien nourri, si tout s'était bien passé. Elle semblait un peu inquiète. Mon père s'est contenté de me réclamer des précisions sur mon régime alimentaire durant tout ce temps. Il tenait à tous prix savoir si j'avais mangé du hérisson, ou autres plats "exotiques".
Je me sens de plus en plus à cent lieues d'eux.

Je me suis rendu à la plage voisine les jours où le temps le permettait. J'ai fait quelques ballades, seul, dans la campagne, essayant de voir cet environnement familier d'un autre oeil ; je ne crois pas, hélas, y être parvenu. J'ai tenté d'approfondir le début du texte de **Fabre d'Olivet,** et je me suis rendu compte que plus je relisais mes notes, moins tout celà m'apparaissait abscons. Je serais pourtant bien en peine de dire ce que j'en ai retiré.

J'ai fait un peu de maths, de physique et de chimie pour me "maintenir en forme".

Samedi 26 août 1967

Mais surtout, surtout, j'ai découvert après avoir acheté mes livres de classe le programme de philosophie de l'an prochain. J'ai commencé à lire le bouquin, et je le dévore.

Ce que je vais dire va paraître prétentieux, mais tant pis. J'y apprends des noms de philosophes, et des théories que je ne connaissais pas. mais dans l'ensemble, alors que je redoutais cette matière nouvelle, tout ce que j'ai pu lire jusqu'alors m'a paru étrangement familier.

Mieux même. Il me semble que beaucoup des points de vue - d'ailleurs souvent contradictoires (c'est comme dans les dissertations générales de français thèse, antithèse, synthèse, on n'en sort pas) - sont "limités". J'aime bien Platon, et je ne comprends rien à Kant (pourquoi faut-il que ce qu'il exprime soit dans un langage aussi rébarbatif ?)
Mais j'ai malgré tout l'impression que ça va bien me plaire.

Deux ou trois cartes postales de D., ce qui m'a permis de savoir qu'il se trouvait dans l'Hérault. Il est rentré jeudi et mon père, qui l'avait aperçu, l'a invité à venir boire un verre à la maison le soir même.

En le raccompagnant jusqu'à la barrière du jardin, j'en ai profité pour solliciter un rendez-vous pour le samedi. Rendez-vous accordé.

Bonjour. Bureau. Magnétophone. Carnet de Notes. Tout est "normal".
"Quel sera le sujet aujourd'hui, me demanda D ?

- Je suis en train d'étudier le texte de **Fabre d'Olivet,** et tout ce qui tourne autour. J'aimerais bien que nous le poursuivions, car il me semble qu'il me manque des éléments.
- A ta guise. Nous nous étions, je crois, arrêté au second verset ?
- C'est cela même.
- Et bien, poursuivons avec le troisième verset."

Je sais que je l'ai déjà écrit de nombreuses fois, mais je vais une fois de plus me répéter, tant le fait n'a pas fini de me frapper.
D. semble immuable !

(Note de l'Editeur : comme dans les *Cahiers de l'Adepte 6 & 7,* la traduction littérale et la traduction "correcte" proposées par Fabre d'Olivet, ainsi que

Samedi 26 août 1967

la version courante, telle que peut en prendre connaissance tout lecteur lisant de nos jours *La Bible* en français sont en italiques ; les notes de **Fabre d'Olivet** sont en gras et en italiques ; les commentaires de D. ou de l'Adepte dans un corps d'écriture normal).

"3. Version littérale : *Et il dit (déclarant sa volonté), Lui l'Etre des êtres : sera faite lumière ; et (sera) fut faite lumière (élémentisation intelligible).*

Version correcte : *Or, il avait dit, LUI - les Dieux : la Lumière sera, et la Lumière avait été.*

Version courante : *Et Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut.*

J'attire ton attention, comme je l'ai déjà fait, sur les différences manifestes qui existent entre les deux versions proposées par **Fabre d'Olivet** et la version courante. certes, à-priori, cette dernière paraît plus intelligible, mais cette intelligibilité, qui correspond à une simplification, est un piège. Elle vide le texte de tout son sens symbolique et ontologique, pour lui substituer une fable que des générations entières vont par la suite prendre pour argent comptant.

- Je crains bien ne plus me souvenir du sens exact de l'adjectif ontologique, si jamais je l'ai su un jour.

- Est ontologique ce qui a trait à l'ontologie. Et l'ontologie est une discipline philosophique qui s'intéresse à l'être des phénomènes, à leur essence, c'est à dire à ce qui peut subsister derrière les apparences et les témoignages des sens.

Goethe disait à ce propos une très belle chose, dans je ne sais plus quel livre ma foi (il cita de mémoire)

"Toutes choses dans le néant disparaissent
Si elles veulent persister dans l'être. "

Poursuivons avec les notes de **Fabre d'Olivet** concernant ce verset.

Vav, Iod, Aleph, Mem, Resh, Waiaomer, ***Et il dit... On peut voir par l'étymologie que j'ai donnée de ce verbe important au chapitre VII de ma grammaire qu'il ne signifie pas seulement dire, mais que suivant l'occasion où il est employé il peut atteindre à une signification beaucoup plus relevée.***

Ce verbe signifie non seulement "dire", mais aussi "mettre en lumière, "répandre au dehors ses lumières, déclarer sa pensée, parler, etc."

Or, est-il une occasion plus importante que celle où l'Etre des êtres va manifester sa volonté créatrice ? ne l'entendre que dans le sens propre, c'est le dégrader, c'est affliger la pensée de l'écrivain. Il faut comme le dit judicieusement

Samedi 26 août 1967

Maimonides (un **kabbaliste)** *spiritualiser le sens de ce mot, et bien se garder d'imaginer un discours quelconque C'est un acte de la volonté, et comme l'indique la composition hiéroglyphique du verbe, une puissance qui se déclare, se manifeste, et se réfléchit au dehors sur l'être qu'elle éclaire*

Aleph, Vav, Resh, Aur, *la lumière. Je ne puis trop le redire : tous les mots de la Langue hébraïque sont formés de manière à porter en eux-mêmes la raison de leur formation. Considérons le mot Aur, la lumière; il dérive directement du mot le feu. Allons plus loin. Si des mots Lumière et Feu, on ôte le signe médianmédian, il nous restera chez tous deux la racine élémentaire Aleph Resh, composée de puissance* **(Aleph)** *et de mouvement* **(Resh)** *qui, dans toutes les langues connues, signifiera alternativement la terre, l'eau, l'air, le feu, l'éther, la lumière, suivant le signe qui y sera joint Voyez d'ailleurs le vocabulaire radical, Aleph Reste.*

Le vocabulaire radical est l'étude des racines hébraïques faite par Fabre d'Olivet. Voici ce qu'il nous dit de la racine Aleph Resh

"Les signes qui la constituent sont ceux de la puissance et du mouvement propre. Ils fournissent ensemble le symbole de l'élément principe quel qu'il soit, et de tout ce qui appartient à cet élément, ou à la Nature en général. Dans le style hiéroglyphique, Aleph Resh était représenté par la ligne droite, et Aleph Shin par la ligne circulaire. Aleph Resh, conçu comme principe élémentaire, indiquait le mouvement direct, rectiligne, et Aleph Shin le mouvement relatif, curviligne, giratoire. "

Vav, Iod, Hé, Iod, waiehi, *et (sera) fut faite.. Je ne dois point oublier de faire remarquer au lecteur curieux de pénétrer dans les mystères antiques que Moïse, profitant du moyen unique que lui offre le génie hiéroglyphique de la langue égyptienne, de changer à volonté le temps futur en temps passé, peint en cette occasion la naissance de la lumière, symbole de l'élémentisation intelligible, avec une vivacité que nulle langue moderne ne peut rendre, excepté le chinois. II écrit d'abord Iod Hé Iod Aur, sera faite lumière; et répétant ensuite les mêmes mots avec la seule addition du signe convertible Vav, il tourne brusquement le futur en passé, comme si l'effet eût suivi d'avance l'explosion de la pensée : et (sera) fut faite lumière.*

(Note de l'éditeur : en relisant les épreuves pour correction, l'Adepte nous fit remarquer que cet effet qui suit / précède la cause non seulement annule le temps et le réduit en fait à un éternel présent, ce qui est conforme à toute pensée initiatique, mais

que de plus cette confusion entre passé et avenir est aujourd'hui corroboré par la science physique. En effet, l'irréversibilité du temps est absente du domaine des particules élémentaires qui composent la matière. Dans ce monde microscopique, si vous faîtes un film des événements qui s'y déroulent, et que vous passiez ce film à l'envers, vous ne constaterez pas de différence. Par exemple, si vous filmez deux électrons qui convergent l'un vers l'autre, se choquent, et partent dans des directions opposées, et que vous passiez le film à l'envers, vous verrez de nouveau sur l'écran de projection deux électrons qui convergent l'un vers l'autre, se choquent, et partent dans des directions opposées.)

Celle manière de parler figurée et hiéroglyphique découle toujours du sens primitif du mot Berœshith : car les cieux et la terre créés en principe et passant de puissance en acte ne peuvent déployer successivement leurs forces virtuelles qu'autant que la volonté divine énoncée au futur se manifeste au passé: L'Etre des êtres ne connaît point de temps. II n y a que la langue égyptienne où ce trope admirable ait pu avoir lieu dans la langue parlée **(Un trope est une figure de mot ou de pensée qui a pour effet de modifier ou de changer la signification propre des mots.).** ***C'était un effet oratoire qui du style hiéroglyphique était passé dans le style figuré, et du figuré dans le propre***

Des questions sur ce troisième verset ?

- Vous savez, je m'efforce de suivre et de prendre quelques notes, mais je vais avoir besoin de revenir sur tout cela à tête reposée. Alors non, pour l'instant, je n'ai pas de question à formuler.

- Bien. Passons au quatrième verset.

4. Version littérale : ***Et il considéra, Lui les Dieux, cette lumière comme bonne ; et il fit une solution (il détermina un moyen de séparation) Lui les Dieux entre la lumière (élémentisation intelligible) et entre l'obscurité (force compressive et durcissante).***

Version correcte : Et, ***considérant cette essence lumineuse comme bonne, il avait déterminé un moyen de séparation entre la Lumière et l'Obscurité.***

Version courante : ***Et Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres.***

Vav, Iod, Resh, Aleph, Waiarae, Et il ***considéra. Moïse continue à faire parler l'Etre des Etres, le créateur universel, au futur, en tournant l'expression de sa volonté au passé, au moyen du signe convertible C'est une chose sur laquelle***

Samedi 26 août 1967

je n'insisterai plus, la supposant assez connue du lecteur. Le verbe Resh, Aleph, Vav, Tau, dont Moïse se sert en cette occasion, ne signifie pas seulement voir, mais considérer, en dirigeant volontairement le rayon visuel sur un objet La racine Resh Vav ou Resh, Iod, composée du signe du mouvement *propre* (Resh) ***réuni au convertible (Vav) ou à celui de la manifestation*** **(Iod)** ***développe toute idée de raie, de rayon, de trace, de chose quelconque se dirigeant en ligne droite Elle se joint à la racine Aleph Vav ou Aleph Iod exprimant le but, le lieu, l'objet vers lequel incline la volonté, là où elle se fixe ; et forme avec elle le composé Resh Aleph Iod, Resh Aleph Hé, ou Resh Aleph Vav Tau, c'est à dire la vision, l'action de voir, et l'objet même de cette action.***

Vav Iod Beth Daleth Lamed, ***et il fit la séparation absolue... Le verbe Beth Daleth Vav Lamed s'élève sur les deux racines contractées Beth Dakleth, Daleth Lamed.Par la première Beth Daleth, on doit entendre toute idée d'individualité, de particularité, d'isolement, d'existence solitaire : par la seconde Daleth Lamed, toute espèce de division, d'ouverture, de disjonction. En sorte que le verbe dont il s'agit signifie proprement l'action de particulariser, d'isoler l'un de l'autre, de faire la solution des choses, de les distinguer, de les séparer, etc. Moise l'emploie ici selon la forme intensitive pour lui donner plus de force***

En hébreu, les verbes peuvent prendre quatre formes : Positive, Intensitive, Excitative, et Réfléchie ou Réciproque.

La première forme, la positive, peut être active ou passive : par exemple voir et être vu**.**

La seconde forme, la forme intensitive dont il est ici question, n'a pas d'équivalent dans la grammaire française. Disons, comme son nom l'indique, qu'elle ajoute une grande intensité à l'action exprimée par le verbe. Par exemple, si le verbe voir prend cette forme, dans le sens actif il ne signifiera plus voir, mais selon le contexte observer avec attention, ou bien encore inspecter minutieusement, etc.

La forme excitative indique que l'on transporte une action hors d'un sujet qui agit sur un sujet qu'il s'agit de faire agir. Vois-tu ce à quoi je fais allusion ?

- Pas du tout.

- Et bien, par exemple, si je dis que je te fais faire des exercices, cela signifie que moi, le sujet, je transpose sur toi une action, qui consiste à faire des exercices. Est-ce clair maintenant ?

- Ca l'est.

Samedi 26 août 1967

- Enfin, la quatrième forme, la forme réciproque ou réfléchie, est à peu de choses près ce qui est également désigné en français de cette manière. Par exemple ? - Par exemple : je me fais mal.
- C'est très bien. On peut continuer ?
- On le peut.

5. Version littérale : *Et il assigna nom, Lui les Dieux, à la lumière, Jour (manifestation universelle) ; et à l'obscurité il assigna nom Nuit (négation manifestée, nutation des choses) : et fut occident, et fut orient (libération et itération) ; Jour premier (première manifestation phénoménique).*

Version correcte : *Désignant LUI-les-Dieux cette Lumière, élémentisation intelligible, sous le nom de Jour, manifestation phénoménique universelle, et cette Obscurité, existence sensible et matérielle, sous le nom de Nuit, manifestation négative et nutation* (oscillation) *des choses : et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la première manifestation phénoménique.*

Version courante : *Et Dieu nomma la Lumière Jour ; et les ténèbres Nuit. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le premier jour.*

Vav, Iod, Coph, Resh, Aleph, *Et il* ***assigna nom... Ce verbe s'élève*** (c'est à dire que ce verbe dérive) ***sur la racine Coph Resh qui signifie proprement un caractère, un signe caractéristique, une gravure***

Nommer les choses est donc à proprement parler un acte créateur, un acte divin. Voilà pourquoi de nombreux praticiens de la magie ont toujours prétendu que les véritables noms des choses, qui renverraient non pas à leur apparence, mais à leur essence, a été perdu, mais que celui qui les retrouverait aurait tout pouvoir de création.

C'est aussi parce que le véritable nom des choses est d'abord et avant tout une image que Moïse interdit toute représentation. La prétention de la représentation est une prétention démiurgique, et elle constitue dès lors un acte idôlatre et blasphématoire.

Le mot samaritain qui lui correspond a laissé échapper l'expression première et ne signifie plus que crier, émettre le son de la voix

Iod, Vav, Mem, Iom, ***Jour... La racine Iod Ment renferme toute*** *idée* ***d'amas, de rassemblement, d'entassement; c'est sous ce rapport qu'elle constitue le pluriel masculin des noms hébraïques. Dans son état naturel, elle fournit par***

Samedi 26 août 1967

restriction le nom de la mer, et peint alors l'amas des eaux, l'entassement des ondes. Mais si l'on insère dans cette racine le signe lumineux Vav, ce n'est plus l'amas des eaux qu'elle exprime ; c'est pour ainsi dire l'amas de la lumière, le rassemblement de l'élément intelligible ; c'est Iod Vav Mem, la manifestation universelle, le jour. Voyez le vocabulaire radical.

Dans son vocabulaire radical, à Iod Vav, **Fabre d'Olivet** indique : toute manifestation lumineuse, toute chose intelligible ; et pour Iod Mem : le signe de la manifestation uni à celui de l'action extérieure employé comme S. collectif compose une racine dont l'objet est de peindre la manifestation universelle et de développer toutes les idées d'amas et d'entassement. Dans un sens propre et restreint, c'est la mer, c'est à dire la manifestation aqueuse universelle, l'amas des eaux.

Je n'ai pas besoin, je pense, de faire remarquer combien cette marche grammaticale est digne d'attention. Mais je dois prévenir le lecteur que la ponctuation chaldaïque ayant supprimé presque toujours le signe Vav du mot Iod Vav Mem, surtout au pluriel, il en résulte que les mêmes caractères signifient, suivant la circonstance, le jour ou la mer; les jours ou les mers.

Lamed Iod Lamed Hé, ***la Nuit.. La formation de ce mot demande une attention toute particulière. Il faut voir le vocabulaire radical***

Le mot Lamed Iod Lamed Hé dérive en fait de trois racines : Lamed Aleph, Lamed Vav et Lamed Lamed.

Lamed Aleph, c'est le symbole d'une ligne prolongée à l'infini, d'un mouvement qui n'a pas de fin. Il s'ensuit que suivant les cas, les mots qui s'appuient sur cette racine peuvent renvoyer à l'être ou à sa négation, le néant.

Lamed Vav, au contraire, c'est la cohésion entre les choses. La ligne que représente Lamed Vav est toujours une ligne droite, mais cette ligne va d'un point à un autre. Elle est limitée entre deux bornes.

Quant à Lamed Lamed, le redoublement de la lettre qui signe le mouvement extensif, Lamed, montre que ce mouvement s'oppose à lui même. C'est donc un mouvement circulaire, ou pied encore deux forces qui s'opposent, comme les forces centripète et centrifuge.

La Nuit est donc ce qui s'oppose au jour - belle lapalissade, mais aussi et surtout l'enfermement de la manifestation universelle dans un mouvement circulaire;

Pour mémoire, je te rappelle que la théorie de la relativité prône que l'espace est courbe.

Samedi 26 août 1967

C'est de l'amalgame de ces trois mots dont se forme le mot dont il s'agit ici Les mots anglais Nought (ou **naught, Rien, néant)** ***et Knot*** **(noeud)** ***tenant à la même racine que le mot Night*** **(nuit)** ***sont très heureux pour faire sentir le sens figuré et hiéroglyphique attaché au mot hébreu***

Haïn, Resh Beth, ***l'occident... Voici ce nom fameux dans toutes les mythologies anciennes, cet Erebe*** **(c'est un nom donné par les Anciens à la portion ténébreuse d'espace située entre la surface de la terre et les Enfers)** ***que nous avons tiré du grec åñðâïò*** **(erebos, fils du chaos),** ***et dont l'origine a tant inquiété les savants. Sa signification n'est point douteuse II rappelle toujours à l'esprit quelque chose d'obscur, d'éloigné, de disparu. Les hellénistes qui l'ont rendu en cet -endroit par åóðåñá*** **(espera : le soir, le couchant, l'occident)** ***et les latins par vespere, le soir, en ont visiblement affaibli le sens. On le trouve pour signifier l'occident et toutes les idées qui y ont rapport, non seulement en hébreu, mais en chaldaïque, en syriaque, en éthiopien et en arabe Le nom de ce dernier peuple en dérive, ainsi que je l'ai dit dans ma dissertation introductive***

Beth Coph resh, ***l'orient.. Ce mot élevé sur la racine Coph Resh régie par le signe Beth indique une chose dont le cours est réglé, et qui se présente constamment de même ; une chose qui se renouvelle sans cesse l'arabe emploie quelquefois ce mot pour exprimer. Le mot syriaque pour dire orient renferme souvent l'idée de l'inspection, de l'exploration. Les hellénistes, en restreignant sa signification au mot ðñïé (proï) , le matin, ont suivi à dessein le sens propre et vulgaire La version samaritaine était moins restreinte, elle traduit occident et orient par ce qui rampe, tombe, finit, et ce qui s'élève, commence, signale Le targum chaldaïque dit la même chose Les mots anglais over and back*** **(libération et itération ou répétition)** ***que j'ai employés dans le mot-à-mot tiennent aux mêmes racines que les mots hébraïques, et en rendent le sens figuré avec beaucoup d'énergie***

6. Version littérale :. ***Et il dit, Lui les Dieux, il sera fait une raréfaction*** **(un** ***desserrement, une force raréfiante) au centre des eaux : et il sera fait*** **un** ***faisant séparer*** **(un** ***mouvement de séparation) entre les eaux envers les eaux.***

Version correcte : ***Déclarant ensuite sa volonté, il avait dit, LUI-les-Dieux il y aura une expansion éthérée au centre des eaux ; il y aura une force raréfiante opérant le partage de leurs facultés opposées.***

Samedi 26 août 1967

Version courante : ***Puis dieu dit : qu'il y ait une étendue entre les eaux ; et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.***

Resh Coph Iod Haïn, ***une raréfaction... Les hellénistes ont traduit ce mot par le grec ñåñåùµá (séréoma), qui signifie une chose ferme, solide ; et St Jérôme les a imités en disant firmamentum, un firmament. Cette version fait une injure grossière à Moise, qui n'a jamais pensé que l'espace éthéré fut ni ferme ni solide, comme on lui fait dire; au contraire, la racine Resh Coph, dont il tire cette expression, renferme l'idée de ténuité et d'expansion. Le verbe Resh Vau Coph, ou Resh Iod Coph qui en découle signifie être raréfié ou rendu vide Enfin le verbe composé Resh Coph Vau Bain, d'où dérive le mot dont il s'agit, ne présente que le sens d'étendre et d'atténuer. On ne voit pas trop comment les hellénistes ont pu voir dans tout cela leur solide ñåñåùµá, à moins d'adopter l'idée de Richard Simon, qui pense qu'ils ont suivi, en cette occasion, le jargon informe qu'on parlait alors à Jérusalem. La version samaritaine traduit ce mot par un ordre, une harmonie, un arrangement de parties : idée fort éloignée de la solidité Peut-être les hellénistes ont ils jugé convenable de matérialiser cette expression. Quoi qu'il en soit, l'arabe, le syriaque même, et l'analogue éthiopien (rakk) confirment toutes les idées de subtilité, de ténuité et de spiritualité qui est dans l'hébreu.***

Beth Tau Vav Daleth / Hé Mem Iod Mem, ***au centre des eaux.. C'est à dire, en examinant les racines et le sens figuré et hiéroglyphique : dans le point sympathique et central de la passivité universelle. Place qui convient parfaitement à une force raréfiante et dilatante, telle que l'entend Moïse Mais les hellénistes ayant jugé convenable, comme je vierns de le dire, de changer cette force intelligible en une solidité sensible, ont été conduits à changer tout le reste. Le mot Mem Beth Daleth Lamed, exprimant l'action de faire exister une séparation entre diverses natures, ils l'ont changé en un substantif, et n y ont vu qu'une séparation produite par l'espèce de mur qu'ils avaient créé Le verbe arabe correspondant qui s'attache à la même racine que l'hébreu Beth Daleth Lamed exprime une mutation de nature ou de lieu.***

7. Version littérale : ***Et il fit, Lui les Dieux, cette ipséité de la raréfaction (cette force raréfiante ; l'espace éthéré) ; et il fit exister une séparation entre les eaux qui étaient par en-bas (affaissées) de l'espace éthéré et entre les eaux qui étaient par en-haut (exaltées) de l'espace éthéré : et ce fut ainsi.***

Samedi 26 août 1967

Version correcte : ***Et*** *LUI, l'Erre des êtres, avait fait cette Expansion éthérée il avait excité ce mouvement de séparation entre les facultés inférieures des eaux, et leurs facultés supérieures ; et cela s'était fait ainsi.*

Version courante : Dieu donc fit l'étendue, et sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec celles qui sont au-dessus de l'étendue ; et ainsi fut.

Aleph Tau / Aleph Vav Coph Iod ***Haïn,Cette ipséité de la raréfaction... On se sera sans doute aperçu, dès le premier verset de ce chapitre*** **(Note de l'Editeur** cf. *Cahiers de l'Adepte 6 & 7),* ***que je donnais, suivant la circonstance, un sens particulier à la préposition désignative Aleph Tau, ayant rendu par le mot à mot l'ipséité (l'objectivité) des cieux ; c'est qu'en effet, comme j'ai eu soin de le dire dans ma Grammaire, cette préposition exprime souvent plus qu'une simple inflexion désignative, et qu'elle caractérise, surtout quand elle est suivie de l'article déterminatif , comme en cette occasion, la substance même, l'objectivité, l'ipséité de la chose qu'elle sert à désigner.***

L'ipséité, rappelons le, c'est l'essence d'une chose. Il s'agit donc ici de l'essence de la force contraignante, l'essence de la raréfaction, qui s'oppose à l'essence de l'expansion.

Mem Tau Hé Tau, ***par en bas...*** Mem Haïn Lamed, ***par en haut... Ces deux relations adverbiales ont, dans cette circonstance, un sens figuré et hiéroglyphique très essentiel à connaître Le voici. La première Mem Tau Hé Tau a pour racine Hé Tau, renfermant toute idée de saisissement, de terreur, de resserrement Cette racine, gouvernée par le signe sympathique Tau devient, dans un sens abstrait, l'expression de tout ce qui est affaissé et inférieur. La racine de la seconde de ces relations est, au contraire, Han Lamed, qui entraîne avec elle toute idée de distension, d'exaltation sensible Elle est le renforcement de la racine Hé Lamed, qui développe un sentiment de joie et d'hilarité***

8. Version littérale : *Et il assigna nom, lui l'Erre des êtres à l'espace éthéré, Cieux (les eaux éclatantes, élevées) : et fut occident, et fut orient (libération et itération). Jour second (seconde manifestation phénoménique).*

Version correcte : *Désignant, LUI-les Dieux, cette expansion éthérée du nom de Cieux, les eaux exaltées : et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la seconde manifestation phénoménique.*

Version courante : Et Dieu nomma l'étendue Cieux. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin. Ce fut le second jour.

Samedi 26 août 1967

Shin Mem Iod Men, ***cieux.. Je donnerai plus loin l'étymologie de ce mot Seulement, je prie le lecteur de remarquer ici que les cieux ne se développent que successivement, et après la formation de l'espace éthéré : ce qui prouve qu'ils n'ont d'abord été créés qu'en principe, ainsi que je l'ai dit*** **(Note de l'Editeur :** cf. *Cahiers de l Adepte 6 & 7).*

9 Version littérale : *Et il dit Lui les Dieux, elles tendront fortement (inclineront, se détermineront par un mouvement irrésistible) les eaux par en bas (de l'affaissement) des cieux vers un lieu déterminé, unique ; et se verra l'aridité : et ce fut ainsi.*

Version correcte : *Il avait dit encore, LUI-les-Dieux : les ondes inférieures et gravitantes des cieux tendront irrésistiblement ensemble vers un lieu déterminé, unique, et l Aridité paraîtra: et cela s'était fait ainsi.*

Version courante : *Puis Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu et que le sec paraisse. Et ainsi fut.*

Iod Coph Vav Vav, ***elles tendront fortement.. La racine Coph Vav, d'où vient le verbe Coph Vav Hé, exprime tout penchant, toute inclination, tout mouvement d'une force aveugle mais irrésistible vers un but La version samaritaine dénature le sens figuré de cette expression d'autant plus énergique que Moïse l'emploie selon la forme vebale intensitive, en la restreignant au sens propre, et en se servant du verbe selon la forme réfléchie, c'est à dire : elles seront ensemble confuentes, les eaux***

Aleph Lamed / Mem Coph Vav Mem, ***vers un lieu déterminé.. Ce mot que Moïse emploie après le verbe Coph Vav Hétient à la même racine C'est une figure à laquelle cet écrivain hiérographe*** **(c'est à dire qui écrit suivant le style hiéroglyphique)** ***ne manque jamais, et qui prouve la connaissance intime qu'il avait de sa langue : toujours on voit marcher ensemble le verbe sortant du substantif ou le substantif sortant du verbe, comme pour se confirmer et se soutenir mutuellement Dans cette occasion, , la racine Coph Vav, qui exprime la tension vers un but, la force qui pousse de puissance en acte, produit d'abord le verbe Coph Vav Hé, qui peint le mouvement vers ce but : celui-ci s'étant revêtu du caractère Mem final, comme signe collectif, devient le verbe Coph Vav Ment dont le sens est de substantialiser, d'établir en substance, de pousser de puissance en acte Ce même verbe, étant infléchi à son tour par le signe de l'action extérieure Mem, devient le lieu même, le but du mouvement, l'acte résultant de la puissance***

Samedi 26 août 1967

Ainsi les eaux mues au centre par une force expansive et raréfiante qui tend à y faire une séparation des parties subtiles et des parties denses, les eaux, image de la passivité universelle, s'élèvent d'un côté pour former l'espace éthéré, et tombent de l'autre pour se réunir dans le gouffre des mers. J'ignore ce que les savants modernes pourront penser de cette physique ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle n'est ni ridicule, ni méprisable Si je ne craignais d'étaler dans ces notes une érudition hors de place, je répéterais ce que j'ai déjà dit touchant le système des deux forces opposées, admis tant par les anciens que par les modernes :forces que Parménide appelait feu éthéré et nuit ; Héraclite voie d'en haut et voie d'en bas ; Timée de Locres intelligence et nécessité ; Empédocle amour et haine ; Platon, lui-même et ce qui n'est pas lui ; Descartes, mouvement et résistance; et peut-être Newton, force centrifuge et force centripète, etc.

10. Version littérale : *Et il assigna nom, Lui les Dieux, à l'aridité, terre (élément déterminant et bornant) ; et à la tendance des eaux, il assigna nom, mers (immensité acqueuse, manifestation de l'universelle passivité) : et il considéra, Lui les Dieux, cela ainsi bon.*

Version correcte : *Et il avait désigné l'aridité sous le nom de Terre, élément terminant et final, et le lieu vers lequel devaient tendre les eaux, il l'avait appelé Mers, immensité aqueuse : et considérant ces choses, LUI l'Etre des êtres, il avait vu qu'elles seraient bonnes.*

Version courante : Et Dieu nomma le sec: Terre. Il nomma aussi l'amas des eaux : Mers. Et Dieu vit que cela était bon.

Iod Beth Shin Hé, ***l'aridité.. Ici la racine Aleph Shin, dont j'ai déjà expliqué le sens, se trouve précédé du signe de l'action intétieure Beth, et du signe de la manifestation et de la durée Iod, pour témoigner l'action interne et continuelle de ce principe igné Ainsi c'est une chose, non seulement aridisée par le feu, mais une chose que le feu continue à brûler intérieurement, qui se révèle grâce à la force irrésistible qui fait tendre les eaux vers un lieu déterminé***

Aleph Resh Tsadé, *terre..* ***Je fais à l'égard de la terre la même remarque que j'ai faite à l'égard des cieux; et je passe ensuite à son étymologie. La racine primitive Aleph Resh contient les signes réunis d'une puissance stable et d'un mouvement propre, continu, presque toujours violent; Ces deux signes qui paraissent opposés entre eux produisent une racine élémentaire qui se retrouve dans toutes les langues, et qui exprimant tout ce qui appartient à l'élément***

Samedi 26 août 1967

principe ou à la nature en général signifie, suivant les modifications nouvelles qu'elle reçoit, la lumière, l'éther, le feu, l'air, l'eau, la terre, et même le métal, La langue hébraïque, qui n'est autre que l'égyptien primitif, possède cette racine dans toutes ses modifications, ainsi qu'on peut le voir au vocabulaire radical,

La racine Aleph Resh rappelons le, c'est la ligne droite, tout ce qui tient au principe élémentaire, tout ce qui est fort, vigoureux et producteur, tout ce qui coule, est fluide, et par extension l'air;

Sans qu'il soit besoin d'examiner ici les diverses modifications de cette racine importante, qu'il me suffise de dire que soit qu'on y ajoute les signes de la compression et du sens matériel, comme les Chaldéens et les Samaritains ; soit qu'on y place, comme les hébreux, le signe Tsadé, qui exprime le terme et la fin de toute substance, on y trouve également la terre, c'est à dire l'élément borné, figuré, tactile, compressif, plastique, etc.

Iod Mem Iod Mem, ***mers.. C'est à dire l'immensité acqueuse : car le mot qui désigne les mers n'est que le mot Mem Iod Mem, les eaux, précédé du signe de la manifestation Iod Quant au mot Mem iod Mem en lui-même, voici l'histoire de sa formation.***

La racine Mem Hé, Mem Vav ou Mem Iod renferme l'idée de la relation passive, du mouvement plastique et formateur. Elle se fait sentir dans les mots arabes, qui ont tous rapport à cette idée. Les hébreux en faisaient un grand usage dans l'idiôme vulgaire, sans en pénétrer entièrement le sens ; cependant ils employaient, ainsi que les Chaldéens et les Syriens, le verbe Beth Vav Teth pour exprimer la mutation des choses, et leur mouvement relatif. Le nom qu'ils donnaient à l'eau, en général, quoiqu'énoncé par la racine dont je parle, était rarement au singulier ; et comme si leurs sages eussent voulu peindre par là le double mouvement qu'elle renferme, ou qu'ils en eussent connu sa composition intime, ils lui donnaient presque toujours le nombre duel Mem Iod iod Mem, les doubles eaux

Au reste, une chose fort singulière et qui ne doit pas échapper aux archéologues, c'est que depuis les Chinois jusqu'aux Celtes, il semble que tous les peuples se soient entendus pour tirer du mot qui, dans leur langue, sert à désigner l'eau, celui qui sert de relation pronominale indéterminée. Les Chinois disent choui, l'eau, et choui, qui, quoi ? Les Hébreux Mem Hé ou Mem Iod, l'eau, et Mem Hé ou Mem Iod, qui, quoi ? Les latins aqua, l'eau, et quis, quae, quod, qui,

quoi ? Les teutons et les saxons wasser ou water, l'eau, et was ou what, qui, quoi ? etc.

J'ai remis ici à donner l'étymologie du mot Shin Mem Iod Mem, les cieux, parce qu'il s'attache à celui dont j'ai traité dans cet article, et qu'il ne signifie proprement que les eaux élevées, brillantes, glorifiées ; étant formé du mot Mem lod Mem, les eaux, et de la racine Shin Mem qui y est réunie. Cette racine renferme l'idée de tout ce qui s'élève et brille dans l'espace, de tout ce qui se distingue et se fait remarquer par son élévation ou son éclat L'hébreu et le chaldaïque Shin Mem Hé veut dire heureux, transporté de joie.

11. Version littérale : *Et il dit (déclarant sa volonté), Lui les Dieux ; fera végéter la terre, une végétant herbe, germant germe, substance fructueuse faisant fruit, selon l'espèce sienne dans soi, sur la terre : et ce fut ainsi.*

Version correcte : *Continuant à déclarer sa volonté, il avait dit, LUI-lesDieux : la Terre fera végéter une herbe végétante, et germant d'un germe inné, une substance fructueuse portant son fruit propre, selon son espèce, et possédant en soi sa puissance sémentielle : et cela s'était fait ainsi.*

Version courante : *Puis dieu dit : Que la Terre pousse son jet, savoir de l'herbe portant semence, et des arbres fruitiers portant du fruit selon leur espèce, qui aient leur semence en eux-mêmes sur la terre. Et ainsi fut.*

Tau Daleth Shin Aleph, ***fera végéter... C'est le verbe Daleth Shin Aleph, végéter, employé selon la forme excitative, mouvement actif, au temps futur. La phrase hébraïque est ici d'une délicatesse et d'une précision qu'il est presque impossible défaire entendre, même dans un mot-à-mot, où je me permets les plus grandes licences, tant pour la forme que pour l'enchaînement des mots. Il n y existe au reste aucune autre difficulté que celle qui naît du génie idiomatique, et du tour de phrase affectionné par Moïse. Ce tour de phrase consiste, comme je l'ai déjà dit, à tirer toujours le nom et le verbe de la même racine, et à les répéter sous diverses modifications. On peut observer dans ce verset et dans les suivants quelle grâces singulières, quelles beautés pittoresques naissent de cette manière. J'ose espérer que, même à travers l'embarras du mot à mot anglais ou français, et sans sortir du sens propre, on verra ici beaucoup de choses que les traducteurs hellénistes ou latins n'avaient même pas laissé soupçonner.***

Samedi 26 août 1967

12. Version littérale : *Et elle fit sortir (provenir, naître), la terre, une végétante herbe, germinant germe, d'après l'espèce sienne, et une substance fructueuse qui semence sienne dans soi, (avait et aura) selon l'espèce sienne ; et il vit, Lui l'être des êtres, cela ainsi bon.*

Version correcte : *La Terre avait fait pousser de son sein une herbe végétante et germant d'un germe inné, selon son espèce, une substance fructueuse possédant en soi sa puissance sémentielle selon la sienne : et LUI, l'Etre des êtres, considérant ces choses, avait vu qu'elles seraient bonnes.*

Version courante : *La terre donc produisit son jet, savoir de l'herbe portant de la semence selon son espèce, et des arbres portant des fruits, qui avaient leur semence en eux-mêmes, selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon.*

Vav Tau Vav Tsadé Aleph, ***et elle fit sortir... C'est le verbe Iod Tsadé Vav Aleph, sortir, provenir, naître, employé selon la forme excitative, au temps futur rendu passé par le signe convertible. Je prie le lecteur de remarquer encore ici cette expression hiéroglyphique Dieu parle au futur, et son expression répétée est tournée soudain au passé. Examinons ce verbe important, et procédons à l'analyse des éléments dont il est composé Le premier qui s'offre est le signe tsadé, exprimant tout mouvement terminatif, toute conclusion, toute fin. Sa place propre et naturelle est à la fin des mots : de là les racines Aleph Tsadé ou Hé Tsadé, renfermant toute idée de borne et de limites corporelles, de forces réprimante et concluante, de terme. Mais si, au lieu de terminer les mots, ce signe les commence, alors, loin d'en arrêter les formes, il les pousse au contraire vers le but dont il est lui-même le symbole : de là, les racines opposées Tsadé Aleph, dont l'idée est de sortir des bornes, de rompre les entraves des corps, de venir au dehors, de naître. C'est de cette dernière racine, verbalisée par l'adjonction initiale Iod, que dérive le verbe qui fait le sujet de cette note Il signifie paraître, venir au dehors par un mouvement de propagation, comme le démontrent sans réplique les noms substantifs qui en dérivent, Tsadé Iod Aleph, un fils, et Tsadé Aleph Tsadé Aleph, une nombreuse progéniture***

13. Version littérale : *Et fut occident, et fut orient (libération et itération), jour troisième (troisième manifestation phénoménique).*

Version correcte : *Et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la troisième manifestation phénoménique.*

Samedi 26 août 1967

Version courante : *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le troisième jour.*

Il n y a rien à remarquer de plus.

14. Version littérale : *Et il dit, Lui les Dieux : il existera des clartés extérieures (lumières sensibles) dans l'expansion éthérée des cieux pour faire le partage (le mouvement de séparation) entre le jour et la nuit : et elles seront en signe à venir et pour les divisions temporelles et pour les manifestations phénoméniques universelles, et pour les mutations ontologiques des êtres.*

Version correcte : *Déclarant encore sa volonté, il avait dit, LUI-les-Dieux il y aura dans l'Expansion éthérée des cieux des Centres de Lumière destinés à opérer le mouvement de séparation entre le jour et la nuit, et à servir des signes à venir, et pour les divisions temporelles, et pour les manifestations phénoméniques universelles, et pour les mutations ontologiques des êtres.*

Version courante : *Puis Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux, pour séparer la nuit d'avec le jour, et qui servent de signes, et pour les saisons, et pour les années.*

Mem Aleph Vav Resh Vav Tau, *des clartés extérieures*___... C'est la racine Aleph Vav Resh, la lumière, déterminée à une forme par le signe plastique Mem. J'ai restitué à ce mot les voyelles-mères que la ponctuation chaldaïque avait supprimées ; j'en agis de même dans le suivant : mais je dois dire au lecteur curieux que la suppression de ces voyelles est ici nécessité par le style hiéroglyphique Car le verbe divin s'énonçant toujours au futur, et l'accomplissement de la volonté de l'Eire des êtres, suivant également au futur convertible, la création reste toujours en puissance, selon le sens du mot initial Bette Resh Aleph Shin Iod Tau. C'est pourquoi le mot Mem Aleph Resh Tau est privé de ses signes lumineux, non seulement dans le singulier, mais encore au pluriel___

Lamed Aleph Vav Tau Vav Tau, ***en signes à venir...*** *Les hellénistes ont traduit simplement -viavzoiç* (éniautoïs), *et St Jérôme a dit in signa, en signes. Mais ce mot vient de Aleph Vav Resh Hé, être venant, ou être à venir, infléchi par l'article directif Lamed*

Vav Lamed Mem Vav Haïn Daleth Iod Mem, ***et pour les divisions temporelles... Ce mot s'élève sur la racine Haïn Daleth, gouvernée par le signe de l'action extérieure Mem, et infléchie par l'article directif Lamed Il faut consulter***

Samedi 26 août 1967

sur cette racine importante le vocabulaire radical, ainsi que sur les racines des deux mots suivants Iod Vav Mem etShin Ghimel Hé

La racine Haïn Daleth est d'abord le signe du sens matériel, qui contractée avec la racine Haïn Daleth, développe l'idée du temps, indique en fait les choses temporelles, susceptibles d'être perçues par nos yeux, les choses qui ne font que passer. C'est parfois les plaisirs de la chair opposés à la spiritualité. Ce peut-être aussi l'éternel retour, un temps qui se refermerait sur lui-même.

Iod Vav Mem, c'est la manifestation lumineuse universelle.

Shin Ghimel indique le mouvement relatif qui s'associe à tout ce qui est organique, c'est à dire le désir, l'appétit aveugle, l'augmentation et la croissance anarchiques.

Ainsi, dans le temps qui se fait jour, le temps cyclique de l'émanation, les clartés extérieures, qu'on peut assimiler à l'essence des sept planètes, ou bien encore aux chakras, vont-ils progressivement être englués dans la nécessité impérieuse du désir, et notamment du désir de reproduction et de prolifération.

Comme les traducteurs grecs et latins n'ont vu dans ces trois mots que des mois, des jours et des années, il sera bon que je m y appesantisse ; mais j'en trouverai plus loin l'occasion. Mes notes déjà longues deviendraient diffuses, si je voulais dire tout à la fois.

15. Version littérale : *Et elles seront comme des lumières sensibles (des foyers lumineux) dans l'expansion éthérée des cieux, pour faire briller (exciter la lumière intellectuelle) sur la terre : et cela fut ainsi.*

Version correcte : *Et ils seront, ces Centres de lumière, comme des foyers sensibles chargés de faire éclater la Lumière intelligible sur la terre : et cela s'était fait ainsi.*

Version courante : *Et qui soient pour les luminaires dans l'étendue des cieux, afin de luire sur la Terre ; et ainsi fut fait.*

Lamed Hé Aleph Iod Resh, ***pour faire briller... C'est la racine Aur, la lumière, ou dans le style hiéroglyphique, l'élémentisation intellectuelle, qui devenue verbe est employée ici selon la forme excitative : en sorte qu'il paraît évidemment par le texte de Moïse que cet écrivain hiérographe regardait les foyers célestes comme des lumières sensibles destinées à propager la lumière intellectuelle, et à l'exciter sur terre. Cette phtysique prête beaucoup à réfléchir.***

Samedi 26 août 1967

16. Version littérale : Et il fit, Lui les Dieux, cette duité (cette gémination, ce couple) de clartés extérieures les grandes : l'ipséité de la lumière centrale, la grande, pour représenter symboliquement le jour (la manifestation universelle), et l'ipséité de la lumière centrale la petite, pour représenter symboliquement la nuit (la négation manifestée) ; et l'ipséité des étoiles (facultés virtuelles de l'univers).

Version correcte : Il avait déterminé, LUI, l'Eire des êtres, l'existence potentielle de cette Dyade de grands foyers lumineux ; destinant le plus grand à la représentation du jour, et le plus petit à celle de la nuit ; et il avait déterminé aussi l'existence des facultés virtuelles de l'Univers, les étoiles.

Version courante : Dieu donc fit deux grands luminaires ; le plus grand luminaire pour dominer sur le jour et le moindre pour dominer sur la nuit. Il fit aussi les étoiles.

Aleph Tau / Shin ghimel Iod, cette duité.. II faut observer que Moïse n'emploie point ici Shin Ghimel Iod Men, les deux, comme l'ont rendu les traducteurs grecs et latins, ce qui aurait séparé les deux astres dont il parle ; mais qu'il emploie le mot Shin Ghimel Iod, infléchi par la préposition désignative Aleph Resh, cette duité même, ce couple, cette gémination : les réunissant ainsi sous une seule idée

Lamed Mem Mem Shin Lamed Tau, pour représenter symboliquement.. Les hellénistes ont traduit åéó áñ÷áò (eïs arkas), pour présider : c'est ici le moindre de leurs voiles ; car enfin, il est évident que le soleil et la lune président sur le jour et sur la nuit Mais il faut connaître bien peu Moïse pour croire qu'il se fût arrêté sur une idée aussi triviale Le verbe Mem Shin vav Lamed veut dire, il est vrai, être président, juge ou prince; mais il signifie aussi beaucoup plus souvent être le modèle, le représentant, le symbole de quelque chose ; parler en allégories, en paraboles ; présenter une similitude, un emblème, une figure Ce verbe s'élève sur la racine Shin Vav, qui, renfermant en soi toute idée de parité, de similitude, de représentation, se joint aux signes Mem et Lamed, pour exprimer son action extérieure et son mouvement relatif. Dans la phrase qui nous occupe, ce verbe est employé selon la forme intensitive, qui double la force de son action.

Le mot dont la version samaritaine fait usage dans cette circonstance, signifie également parler allégoriquement, user de paraboles

Vav Aleph Tau / Hé Caph Vav Caph Beth Iod Mem, et l'ipséité des étoiles.. Le mot Caph Vav Caph Beth, traduit vulgairement par étoile, est composé delà

Samedi 26 août 1967

racine Caph Vav Hé, qui se rapporte à toute idée de forces et de vertus tant physiques que morales, et de la racine mystérieuse Aleph Vav Beth, qui développe l'idée de la fécondation de l Univers. Ainsi, selon le sens figuré et hiéroglyphique, le mot Hé Caph Vav Caph Beth Iod Ment ne signifie pas seulement étoile, mais la force virtuelle et fécondante de l'univers. On peut trouver là dedans le germe de beaucoup d'idées antiques, soit relativement à la science astrologique dont on sait que les Egyptiens faisaient grand cas, que relativement à la science hermétique Comme mon dessein n'est point, en ce moment, de commenter Moïse, je ne tire point de l'explication de ce hiéroglyphe toutes les conséquences que je pourrais. Je me contente en cet endroit, comme je l'ai déjà fait, et comme je serai forcé de le faire de plus en plus, de rendre le sens propre et figuré, et autant qu'il m'est possible le sens hiéroglyphique, laissant à la sagacité du lecteur le soin de faire les applications. Les versions samaritaine et chaldaïque ne différent point ici de l'hébreu.

17. Version littérale : *Et il préposa elles, Lui les Dieux, dans la force raréfiante (l'expansion éthérée) des cieux, pour exciter la lumière (élémentisation intellectuelle) à briller d'une manière sensible sur la terre.*

Version correcte : *Les préposant dans l'expansion éthérée des cieux, ces foyers sensibles, pour faire éclater la Lumière intelligible sur la terre.*
Version courante : *Et Dieu les mit dans l'étendue des cieux, pour luire sur la terre.*

Vav Iod Teth Noun, ***Et il préposa.. C'est le verbe Ghimel Teth vav. Noun, poser, mettre, laisser ; qui, employé selon la forme intensitive, tel qu'il l'est en cette occasion, signifie attribuer, préposer, statuer.***

18. Version littérale : *Et pour représenter symboliquement dans le jour et dans la nuit ; et pour faire le partage entre la lumière et l'obscurité : et il vit, Lui l'Etre des êtres, cela ainsi bon.*

Version correcte : *Pour représenter dans le jour et dans la nuit, et pour opérer le mouvement de séparation entre la lumière et l'obscurité : et considérant ces choses, LUI, l'Eire des êtres, il avait vu qu'elles seraient bonnes.*

Version courante : *Et pour dominer sur le jour et sur la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres; et Dieu vit que cela était bon.*

Samedi 26 août 1967

19. Version littérale : *Et fut occident, et fut orient, jour quatrième (quatrième manifestation phénoménique).*

Version correcte : *Et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la quatrième manifestation phénoménique.*

Version courante : *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le quatrième jour.*

20. Version littérale : *Et il dit, Lui les Dieux (déclarant sa volonté) origineront à foison, les eaux, l'originante vermiforme âme de vie et le volatile véloci volant au-dessus de la terre sur la face de l'expansion éthérée des cieux.*

Version correcte : *Ensuite, il avait dit, LUI-les-Dieux : les Eaux émettront à foison les principes vermiformes et volatiles d'une âme de Vie, mouvante sur la terre, et voltigeante dans l'expansion éthérée des cieux.*

Version courante : *Puis Dieu dit : Que les eaux produisent en toute abondance des animaux qui se meuvent et qui aient vie ; et que les oiseaux volent sur la terre, vers l'étendue des cieux.*

Vav Iod Aleph Mem Resh, *et il dit..* ***Je ne répète pas ce que j'ai déjà dit sur ce mot au v.3 de ce chapitre ; je prie simplement le lecteur de se le rappeler, comme aussi défaire attention à l'effet du signe convertible Vav, qui tourne le futur au passé Cela est très important dans cette occasion,où les langues modernes ne permettent en aucune façon d'imiter ce trope hiéroglyphique, je suis forcé de mettre toujours au passé simple ce qui, en hébreu, est au futur convertible***

Iod Shin Resh Tsadé Vav, ***origineront à foison&.. La version samaritaine dit : s'émettront prolifiquement les eaux en prolifique émission... Le targum chaldaüque porte :fermenteront les eaux un ferment.. Ainsi l'on voit que dans le sens propre, les hellénistes ont été faibles, car en disant åîáãáãåôù ôá õäáôá åñðåôá*** (exagaguéto ta udata erpéta) ***produiront les eaux des reptiles, ils ont dénaturé non seulement la pensée, mais l'expression de Moïse, qui est ici d'une énergie tout-à fait pittoresque. Le verbe Shin Resh Vav Tsadé final, qu'il emploie, s'élève sur les deux racines contractées Shin Resh / Resh Tsadé ; la première, Shin Resh, composée des signes du mouvement relatif et propre, ou circulaire et rectiligne, indique une émission, une libération, un dégagement, une solution. La seconde, Resh Tsadé, caractérise une sorte de mouvement, de vibration, recommençant et finissant, reptiforme, se propageant en se divisant : ainsi le***

composé Shin Resh Tsadé renferme toute idée d'émission propagative, d'origine motrice, de dégagement générateur. Voici le sens hiéroglyphique et figuré On trouve, dans le sens propre, un mouvement reptiforme, et dans le sens tout à fait restreint et matérialisé, un reptile.

Haïn Vav Phé final, ***volatile.. Cette expression qui dépend encore du verbe Iod Shin Resh Tsadé Vav, origineront, et qui se rapporte au substantif Hé Mem Iod Mem, les eaux, prouve, comme l'avaient fort bien senti les auteurs de la version samaritaine et du targum chaldaïque, que Moïse regardait les eaux comme spécialement chargées de fournir les premiers éléments du mouvement vital aux animaux reptiformes et volants. La racine Resh Tsadé dont j'ai parlé plus haut, et celle dont il s'agit maintenant, se lient l'une et l'autre à ce principe moteur désigné par la racine Shin Resh; mais tandis qu'on doit entendre par Resh Tsadé un mouvement pénible et attaché à la terre, on doit voir dans volatile un mouvement facile et planant dans l'air. L'un est pesant et rapide, l'autre est*** *léger et véloce. Tous deux reçoivent l'existence du principe vital origine par les eaux*

Ce verset et le suivant présentent eu hébreu une suite d'expressions dont l'harmonie et la force sont inimitables. La version samaritaine fait le même effet que produirait la copie d'un tableau de Raphaël, comparée à l'original

21. Version littérale : *Et il produisit et forma (il créa), lui l'Erre des êtres, l'existence individuelle de ces amplitudes corporelles les grandes (légions de monstres marins), et celle de toute âme vie mouvante d'un mouvement contractile, laquelle originaient à foison les eaux, selon l'espèce à eux ; et celle de tout volatile à l'aile forte et rapide selon l'espèce sienne : et il vit Lui les Dieux cela ainsi bon.*

Version correcte : *Et LUI, l'Erre des êtres, avait créé l'existence potentielle de ces immensités corporelles, légions de monstres marins, et celle de toute âme de Vie, animée d'un mouvement reptiforme, dont les eaux émettaient à foison les principes, selon leur espèce, et celle de tout oiseau à l'aile forte et rapide, selon son espèce : et considérant ces choses, LUI-les Dieux, il avait vu qu'elles seraient bonnes.*

Version courante : *Dieu créa donc les grands poissons, et tous les animaux vivants et qui se meuvent, que les eaux produisirent en toute abondance, et tout oiseau ayant des ailes, selon son espèce ; et Dieu vit que cela était bon.*

Hé Tau Noun Iod Noun Iod Mem, ***ces amplitudes corporelles... Ce mot dérive de la racine Noun Vav Noun, qui renferme toute idée d'extension,***

Samedi 26 août 1967

d'amplification dans les corps, soit en nombre, soit en volume Cette racine gouvernée par le signe de la réciprocité Tau, s'est appliquée aux cétacés, et en général aux animaux marins, soit à cause de leur masse, soit à cause de leur prodigieuse fécondité

Noun Phé Shin / Hé Heth Iod Hé, ***âme de vie.. Le mot Noun Phé Shin, dont Moïse se sert pour désigner, en général, l'âme et la vie animatrice de l'être, mérite une attention d'autant plus sérieuse que ce grand homme a été accusé par des écrivains très superficiels qui ne l'avaient jamais lu, ou par des sectaires très passionnés, qui ne l'avaient lu que pour le mal comprendre, d'avoir nié l'existence de cette essence spirituelle.***

La racine sur laquelle porte le mot Noun Phé Shin est sans doute matérielle, car il n y a point de mot possible, dans aucune langue possible, dont les éléments ne soient pas matériel& Je l'ai dit dans ma Grammaire : c'est le Nom qui est la base du discours. Toutes les fois que l'homme veut exprimer une pensée intellectuelle et morale, il est obligé de se servir d'un instrument physique, et de prendre dans la nature élémentaire des objets matériels, qu'il spiritualise pour ainsi dire, en les faisant passer, par le moyen de la métaphore ou du hiéroglyphe, d'une région à l'autre

Trois racines distinctes composent ce mot important. Elles sont dignes d'une haute attention. La première Noun Phé présente l'idée d'une inspiration, d'une infusion, d'un mouvement opéré du dehors au dedans: c'est proprement un souffle inspirant. La seconde Phé Hé, qui n'est que la réaction de la première, s'attache à l'idée d'expansion, d'élusion, de mouvement opéré du dedans au dehors : c'est proprement la bouche, le souffle expirant, l'haleine, la voix, la parole, etc La troisième enfin, Aleph Shin, caractérise le Principe principiant dont j'ai déjà parlé au v 1 de ce chapitre C'est le feu et tout ce qui est igné, ardent, passionné, etc

Telle est la composition hiéroglyphique du mot Noun Phé Shin, l'âme, qui formé des trois racines Noun Phé, Phé Hé, Aleph Shin, présente l'image symbolique d'une chose que les prêtres égyptiens regardaient comme appartenant à une triple nature. On sait que c'était là l'idée de Pythagore et de Platon, qui l'avaient puisée dans les sanctuaires égyptiens. Ces Prêtres, instructeurs de Moïse, voyaient dans Noun Phé la partie naturante de l'âme, dans Phé Hé la partie naturée, et dans Aleph Shin la partie naturelle De cette triade élémentaire

Samedi 26 août 1967

résultait une unité dont ils enseignaient l'immortalité, au dire de tous les antiques sages.

Le texte hébreu, la version samaritaine, le targum chaldaïque, le syriaque même et l'arabe emploient le même mot ; seulement, ils donnent, suivant leur génie, différentes significations au verbe qui s'en forme Chez l'hébreu, Noun Phé Vav Shin signifie vivre, respirer; chez les chaldérns, croître, se multiplier, remplir l'espace; le verbe samaritain correspondant veut dire : se dilater, se développer, se manifester; le syriaque, donner la vie, guérir; l'arabe, s'épandre, s'évaporer, etc

Hé Resh Mem Shin Tau, ***mouvante d'un mouvement contractile.. Par le mot Resh Mem Shin, Moïse entend, en général, toute l'espèce animale dont les individus, soit aquatiques, soit terrestres, manquent des membres extérieurs qui supportent les bipèdes et les quadrupèdes, ou qui ne s'en servent que pour ramper à la manière des reptiles, ou nager à la manière des poissons. Ce mot provient de la racine Mem Shin, qui exprime tout ce qui se touche, se ramasse, ou se retire en soi ; racine à laquelle le signe Resh ne sert qu'à donner une nouvelle force motrice***

22. Version littérale : *Et il bénit eux, Lui l'Etre des êtres, en disant propagez et multipliez-vous, et remplissez les eaux, dans les mers, et l'espèce volatile se multipliera en la terre.*

Version correcte : *Il avait béni ces êtres, et leur avait déclaré sa volonté, disant : propagez-vous et multipliez-vous, et remplissez les eaux des mers ; afin que l'espèce volatile se multiplie sur la terre.*

Version courante : *Et Dieu les bénit, disant : Croissez et multipliez, et remplissez les eaux dans les mers ; et que les oiseaux multiplient sur la terre;*

Phé Resh Vav / Vav resh Beth Vav / Vav Mem Lamed Aleph Vav, ***propagez, et multipliez-vous, et remplissez.. Voici les racines de ces trois verbes Phé Resh, le mouvement génératif, en général ; en particulier, un taureau, symbole de la génération ; un âne sauvage en arabe; Resh Beth, tout ce qui est grana abondant, étendu, soit en nombre, soit en volume : Mem Lamedd tout ce qui est complet, tout ce qui a atteint sa plus grande élévation.***

23. Version littérale : *Et fut occident et fut orient (libération et itération), jour cinquième (cinquième manifestation phénoménique).*

Samedi 26 août 1967

Version correcte : *Et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la cinquième manifestation phénoménique*

Version courante : *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le cinquième jour..*

24. Version littérale : *Et il dit, Lui les Dieux, fera provenir la terre, une âme de vie (une animalité), selon l'espèce sienne, quadrupède (à la marche élevée et bruyante) se mouvant et vivant d'une vie terrestre, selon l'espèce sienne : et cela fut ainsi.*

Version correcte : *Et LUI-les-Dieux avait dit encore : la Terre émettra de son sein un souffle de vie selon son espèce, animé d'un mouvement progressif, quadrupède et reptile. Animalité terrestre, selon son espèce : et cela s'était fait ainsi.*

Version courante : *Puis Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce ; les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes de la terre selon leur espèce, et ainsi fut.*

Tau Vav Tsadé Aleph, ***elle fera provenir... voyez le v 12***

Beth Hé Mem Hé, ***quadrupèdes.. C'est à dire, selon*** *l'idée de Moïse, cette* ***partie du règne animal dont les individus ne sont ni volant comme les oiseaux, ni rampant ou nageant comme les reptiles terrestres ou les poissons. Car il est évident que cet écrivain hiérographe divise le règne animal en trois grandes séries, suivant le mouvement loto-motif qu'il remarque entre les différentes espèces dont ce règne est composé***

La première de *ces grandes séries comprend les animaux de première origine, vermiformes, rampant sur la terre, nageant dans les eaux ou volant dans les airs, qu'il appelle en général Shin Resh Tsadé / Heth Iod Hé, originante vie, vermiforme: Il partage cette première série en deux espèces : l'espèce aquatique et l'espèce aérienne, qui en est produite La première de ces espèces conserve le nom originel Shin Resh Tsadé, c'est à dire vermiforme, et la seconde s'appelle Haïn Resh Phé/Haïn Vav Phé Phé, volatile véloci volante.*

La seconde de ces grandes séries renferme les animaux de seconde origine, que Moïse désigne en général par le nom *de Noun Phé Shin / Hé Heth Iod Hé, âme de vie. Ce sont les genres qui se distinguent de la première série originelle, par leur volume, leur force, et les diverses relations qu'ils ont déjà avec les animaux terrestres. Les animaux marins de cette série sont appelés Tau Noun iod*

Samedi 26 août 1967

Noun Iod Mem, les amplitudes corporelles ; les aériens portent le nom de Haîn Vav Phé / Caph Noun Phé, c'est à dire : genre volatile à l'aile rapide et forte.

Enfin la troisième série se compose des animaux appelés, en général, Hé Iod Teth Vav / Aleph Resh Tsadé, animalité terrestre Dans cette série sont renfermés tous les animaux terrestres dont le mouvement locomotif n'est ni rampant, ni nageant, ni volant ; mais qui s'exécute progressivement à l'aide de membres appropriés. Cette série renferme encore deux genres particuliers : celui des animaux qui se traînent, comme les lézards, par exemple, encore Resh Mem Shin, et ceux qui se supportent comme les quadrupèdes appelés Beth Heth Mem Heth; j'ai déjà expliqué le premier de ces noms, qui s'applique à tout ce qui se meut d'un mouvement traînant et contractile. Quant au second, il est formé de la racine Beth Aleph, exprimant tout mouvement progressif et soutenu, et de l'onomatopée Hé Me», qui peint tout ce qui est élevé et bruyant

Je ne veux pas laisser ignorer à mes lecteurs, avant définir cette note, que ces trois classes d'animaux, considérés abstractivement et sous la figure de trois êtres moraux, ont été nommés par les poètes hébreux : Leviathan ; c'est à dire l'universalité des monstres marins ; Hozan, l'universalité des oiseaux ; et Behemoth, l'universalité des animaux terrestres Les savants qui se sont exercés sur la signification de ces mots apportaient dans leurs recherches trop de préjugés scholastiques pour en tirer aucun fruit

Je m'abstiendrai de rien dire à l'égard des trois grandes divisions que Moïse établit dans le règne animal, parce que je ne veux pas commenter. Je ferai remarquer seulement qu'il y a autant de précision et plus de véritable philosophie à tirer les distinctions méthodiques du genre de mouvement dans les animaux, que de leurs pieds, ou de la température de leur sang.

25. Version littérale : *Et il fit, Lui les Dieux, cette animalité terrestre, selon l'espèce sienne, et l'universalité de tout mouvement vital de l'élément adamique (homogène), selon l'espèce sienne, et il vit, Lui l'être des êtres, cela ainsi bon.*

Version correcte : *Il avait donc déterminé, LUI, l'être des êtres, l'existence potentielle de cette Animalité terrestre, selon son espèce, et celle du Genre quadrupède, selon son espèce ; et considérant ces choses, il avait jugé qu'elles seraient bonnes.*

Samedi 26 août 1967

Version courante : *Dieu donc fit les bêtes de la terre selon leur espèce, les animaux domestiques selon leur espèce, et les reptiles de la terre selon leur espèce ; et Dieu vit que cela était bon.*

26. Version littérale : *Et il dit, Lui les Dieux (déclarant sa volonté), nous ferons Adam en ombre nôtre, conformément à l'action assimilante à nous : et ils tiendront le sceptre ; (ils règneront, eux, Adam, l'homme universel), dans les poissons des mers, et dans les oiseaux des cieux, et dans le genre quadrupède, et dans toute l'animalité terrestre, et dans toute mouvante vie se mouvant sur la terre.*

Version correcte : *Continuant ensuite à déclarer sa volonté, il avait dit, LUIles-Dieux : nous ferons Adam, l'Homme universel, en notre ombre réfléchie, suivant les lois de notre action assimilante ; afin que, puissance collective, il tienne universellement l'empire, et domine à la fois, et dans le poisson des mers, et dans toute l'animalité, et dans toute la vie reptiforme se mouvant sur la terre.*

Version courante : *Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, sur les animaux domestiques et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre;*

Aleph Daleth men, ***Adam.. Je prie ceux qui me lisent sans partialité de remarquer que Moïse ne tombe point ici dans l'erreur moderne, qui a fait de l'homme un genre particulier dans le règne animal ; mais qu'après avoir terminé tout ce qu'il voulait dire, et sur le règne élémentaire, et sur le règne végétal, et sur le règne animal, il passe à un règne distinct et plus élevé qu'il nomme Aleph Mem Daleth, Adam Que l'on me prête un peu d'attention ; car non seulement ce que j'ai à dire est neuf et difficile, mais encore je ne dirai pas tout peut-être:***

Parmi les savants qui ont cherché l'étymologie du mot Adam, la plupart se sont arrêtés à ses enveloppes les plus grossières ; ils n y ont vu, presque tous, qu'un limon rouge, ou simplement un limon, parce que le mot Aleph Daleth Vav Mem signifie rouge ou rougi; et que par Aleph Daleth Mem Aleph, on a entendu la terre, en général ; mais comment ne pas voir que les mots eu-mêmes sont composés et qu'ils ne peuvent servir de racines qu'à des mots plus composés encore ; tandis que le mot Aleph Daleth Mem étant plus simple n'en peut absolument pas sortir;

Les prêtres égyptiens, auteurs de ce nom mystérieux, comme d'une grande partie de ceux que Moïse emploie, l'ont composé avec un art infini. Il présente

trois sens, ainsi que la plupart de ceux qui entrent dans la composition du Beraeshith. Le premier, qui est le sens propre, a été restreint de plus en plus à mesure que les idées des hébreux se sont rétrécies et matérialisées ; en sorte qu'il est douteux qu'il fût entendu dans sa pureté à l'époque même de la captivité de Babylone, du moins par le vulgaire. La version samaritaine la plus ancienne de toutes est aussi celle qui conserve le mieux la signification. On le voit par les efforts que fait le traducteur pour trouver une expression correspondante Après avoir copié le nom même, il lui cherche un synonyme dans l'homme ; mais sentant que ce synonyme ne rend point l'hébreu, il fait choix du mot, l'universel, l'infini : mot tout à fait hébreu, et qui prouve l'antériorité et la supériorité de la version samaritaine sur le targum chaldaïque ; car l'auteur de ce targum, en interprétant le mot Aleph Daleth Mem, ne passe pas le sens matériel, et se renferme constamment dans le mot Aleph Iod Noun Shin Aleph, l'homme Les hellénistes qui suivent assez volontiers le samaritain l'ont abandonné en cette occasion. Ils auraient trop exposé le sens spirituel qu'ils voulaient cacher. Ils se sont contentés de copier le chaldaïque, et de traduire Aleph Daleth Mem par áõèñùðò (Anthropos), l'homme. En quoi ils ont été imités par St Jérôme et par ses successeurs.

Mais le nom donné à Adam Aleph Daleth Mem ne signifie pas seulement homo, **un** ***homme ; il caractérise, comme l'avait très bien vu le samaritain en le rendant par l'universel, ce que nous entendons par le Genre humain ; et ce que nous exprimerions beaucoup mieux en disant le Règne hominal ; c'est l'homme collectif, l'Homme formé abstractivement par l'assemblage de tous les hommes. Voila le sens propre du mot Aleph Daleth Mem. .***

Le sens figuré est indiqué par l'usage constant que suit Moïse de faire accompagner toujours le nom par le verbe sortant de la même racine Or, quel est ici le verbe qui suit le mot Aleph Daleth Ment? C'est Daleth Mem Vav Tau, c'est à dire, mot-à-mot et grammaticalement, conformément à l'action nôtre d'assimiler.

Ce rapprochement du verbe et du nom nous donne la racine sur laquelle s'élèvent l'un et l'autre. Cette racine est Daleth Mem, qui emporte avec soi toute idée d'assimilation, de similitude, d'homogénéité. Gouvernée par le signe de la puissance et de la stabilité Aleph, elle devient l'image d'une assimilation immortelle, d'une agrégation de parties homogènes et indestructibles. Telle est l'étymologie du nom d'Adam, Aleph Daleth Mem, dans son sens figuré

Samedi 26 août 1967

Je m'étendrai moins sur le sens hiéroglyphique, que Moïse laisse néanmoins entendre dans le même verset, et auquel il fait allusion ; en faisant régir par ce même nom, qui est un singulier, le verbe Iod Resh Daleth Vav au futur pluriel ; et cela contradictoirement avec la règle qu'il a suivie de faire que le nom de l'Erre des êtres , qui est un pluriel, régisse toujours le verbe au singulier. La racine hiéroglyphique du nom d'Adam, Aleph Daleth Mem, est Aleph Daleth, qui, composée du signe de la puissance unitaire, principiante, et de celui de la divisibilité, offre l'image d'une unité relative, telle qu'on pourrait l'exprimer, par exemple, au moyen du nombre simple quoique composé 10. Cette racine étant revêtue du signe collectif Mem, prend un développement illimité : c'est à dire que le nombre symbolique 10, étant accordé pour représenter la racine Aleph Daleth, le signe Mem en développera à l'infini la puissance progressive, comme 10, 100, 1 000,10 000, etc.

Beth Tsadé Lamed Mem Noun Vav, ***en ombre universelle nôtre.. Cette expression figurée, très difficile à rendre, était déjà matérialisée à l'époque où fut écrite la version samaritaine. Voici mot-à-mot sa phrase : Et il dit, Lui Dieu, travaillons Adam, dans la forme extérieure nôtre, et suivant l'action nôtre de nous composer.***

Le targum chaldaïque copie l'hébreu ; mais tout prouve que c'est sans l'entendre; Les hellénistes disent êáô åéêïõá **(Kat eikona),** ***à l'image ; la racine hébraïque Tsadé Lamed est claire Elle exprime toujours une idée d'ombre jetée sur quelque chose, un voile, une apparence, une protection. Le signe collectif Mem, qui la termine dans le mot Tsadé Lamed Me», en universalise le sens.***

27. Version littérale : *Et il créa, Lui les Dieux, l'ipséité d'Adam (similitude première, unité collective, homme universel) en ombre sienne, en ombre de Lui l'Etre des êtres, il créa lui (Adam) ; mâle et femelle il créa l'existence universelle à eux.*
Version correcte : *Et LUI, l'Erre des êtres, avait créé l'existence potentielle d'Adam, l'Homme universel, en son ombre réfléchie ; en son ombre divine il l'avait créé ; et puissance collective, l'avait identifié ensemble mâle et femelle.*

Version courante : *Dieu donc créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle*

.

Zaïn Caph Resh / Vav Noun Coph Beth Hé, ***mâle et femelle... La racine du premier de ces mots est Caph Resh, qui exprime tout ce qui est apparent, éminent***

Samedi 26 août 1967

tout ce qui sert de monument ou de caractère destiné à conserver la mémoire des choses. C'est la racine élémentaire Aleph Resh réunie au signe assimilatif Caph, et régie par le signe démonstratif Zaïre.

Le second de ces mots a pour racine Coph Beth, dont le sens, entièrement opposé à celui de Caph Resh, s'applique à tout ce qui est caché et non-apparent ; à tout ce qui est gravé, creusé, enveloppe Le signe Noun qui le régit est l'image de l'action passive.

Il faut remarquer que le verbe Beth Resh Vav Aleph, créer, que l'on trouve dans le texte hébreu pour exprimer l'action de l'Eire suprême créant l'homme mâle et femelle est rendu dans la version samaritaine par un mot qui, comme on peut en juger, par l'analogue hébreu et chalda que conservé en syriaque et en éthiopien, signifie identifier, naturaliser ensemble

28. Version littérale : *Et il bénit l'existence unuiverselle à eux, Lui les Dieux, et il dit à eux : engendrez et multipliez et remplissez la terre et captivez la, et tenez le gouvernail (régnez) dans le poisson des mers, et dans l'oiseau des cieux, et dans toute chose mouvante d'un mouvement vital sur la terre.*

Version correcte : *Il avait béni son existence collective, et lui avait déclaré collectivement sa volonté, disant : propagez-vous et multipliez-vous ; remplissez la Terre et subjuguez-la ; tenez universellement l'empire et dominez dans le poisson des mers, et dans l'oiseau des cieux, et dans toute toute chose jouissant du mouvement vital sur la Terre.*

Version courante : *Et Dieu les bénit et leur dit : croissez et multipliez, et remplissez la terre, et l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur toute bête qui se meut sur la terre.*

Vav Iod Beth Resh Caph, ***et il bénit... La racine Resh Caph renferme toute idée d'atténuation, de fléchissement, d'attendrissement, tant au physique qu'au moral, Cette racine, devenue verbe, signifie dans le samaritain ou dans l'arabe l'action d'infléchir, d'étendre les mains sur quelqu'un. C'est en employant ce mot avec le signe paternel Beth, image de l'action intérieure et active, qu'on a formé le verbe bénir, c'est à dire proprement imposer les mains avec un sentiment paternel de tendresse et de bienveillance***

29. Version littérale : *Et il dit, Lui l'Erre des êtres, voici ! Tai donné à vous en totalité l'herbe germinant germe qui est sur la face de toute la terre, et en totalité*

Samedi 26 août 1967

la substance végétale qui a dans soi fruit ; substance germinant germe, à vous sera pour aliment.

Version correcte : *Et il lui avait également déclaré, LUI-les-Dieux, voici : je vous ai donné, sans exception, toute herbe germant d'un gerbe inné, sur la face de la Terre entière, ainsi que toute substance portant son fruit propre, et possédant en soi sa puissance sémentielle, pour vous servir d'aliment.*

Version courante : *Et Dieu dit : Voici, je vous ai donné toute herbe portant semence et qui est sur toute la terre ; et tout arbre qui a en soi du fruit d'arbre portant semence ; ce qui vous sera pour nourriture.*

Haïn Tsadé, ***substance végétale.. Ce mot important que les hellénistes ont rendu par fv Zov*** **(Xulon),** ***du bois, sera expliqué plus loin et lorsqu'il sera plus essentiel d'en pénétrer le vrai sens.***

30. Version littérale : *Et à toute vie de la terre, et à tout volatile des cieux, et à tout être reptiforme se traînant sur la terre, qui a dans soi souffle animé de vie, (j'ai donné) en totalité la verdoyante herbe pour aliment : et cela fut ainsi.*

Version correcte : *Et à toute animalité terrestre, à toute espèce de volatile, d'être reptiforme se mouvant sur la terre, et possédant en soi le principe inné d'un souffle animé de vie, j'ai donné en totalité l'herbe verdoyante pour aliment. Et cela s'était fait ainsi.*

Version courante : *Mais j'ai donné à toutes les bêtes de la terre, et à tous les oiseaux des cieux, et à tout ce qui se meut sur la terre, qui a vie en soi, toute herbe verte pour manger; et ainsi fut.*

On doit remarquer dans ce verset que l'Etre suprême, parlant de l'aliment accordé aux animauxn, n y fait point mention de la substance Haïn Tsadé, dont il avait parlé dans le verset précédent à l'égard de l'Homme On verra plus loin la raison très profonde de cette réticence:

31. Version littérale : *Et il vit, Lui les Dieux, ce tout lequel il avait fait, et voici ! bon autant que possible (selon sa mesure), et fut occident et fut orient (libération et itération), jour sixième (sixième manifestation phénoménique).*

Version correcte : *Alors, considérant toutes ces choses qu'il avait faites en puissance comme présentes devant lui, il avait vu, LUI-les-Dieux, qu'elles seraient bonnes selon leur mesure. Et tel avait été l'occident, et tel avait été l'orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la sixième manifestation phénoménique.*

Samedi 26 août 1967

Version courante : *Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voilà, il était très bon. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin. Ce fut le sixième jour.*

Mem Aleph Daleth, ***Autant que possible.. C'est à dire, remplissant son unité déterminée et fixe, sa mesure entière Ce mot s'élève sur la racine Aleph Daleth, Hé Daleth , ou Heth Daleth, l'unité, la puissance de la divisibilité II est régi parle signe déterminant, local et plastique, .***

Je ne me suis point appesanti sur les mots hébreux qui entrent dans la composition des derniers versets de ce chapitre, parce qu'ils n'offrent aucune difficulté grammaticale. J'aurai pu m'étendre beaucoup si j'avais voulu les commenter ; mais c'est assez pour le moment de rétablir le sens des mots et d'expliquer ce qu'il peut avoir d'obscur sans examiner en particulier toutes les conséquences qu'on pourrait. COSMOGONIE II

1. version littérale : *Et (seront) ainsi furent accomplis (totalisés, parfaits) les cieux et la terre, et toute l'ordonnance conductrice à eux (la nature régulatrice).*
Version correcte : *Ainsi, devant s'accomplir en acte, s'accomplirent en puissance et les Cieux et la Terre, et la Loi régulatrice qui devait présider à leurs développements.*
Version courante : *Les Cieux donc et la terre furent achevés et toute leur armée.*

Vav Iod Caph Lamed Vav, ***et (seront) ainsi furent accomplis.. C'est le verbe accomplir employé selon le mouvement passif de la forme énonciative, au futur convertible Le mot Caph Lamed, tout, dont il dérive, se compose du signe assimilatif Caph, réuni à la racine Aleph Lamed, renfermant l'idée de tout ce qui est élevé, étendu à l'infini, sans bornes. Il est important de remarquer ici le temps futur tourné au passim Ce trope est hiéroglyphique***

Le samaritain fait usage du verbe , parfaire, achever, employé selon la forme réfléchie, ils s'achevèrent, ils se rendirent parfaits. Ce qui s'attache toujours à l'idée renfermée dans le mot initial Beth Resh Aleph Shin Iod Tau, et marque un développement successif, un passage de puissance en acte

Tsadé Beth Aleph Mem, ***et l'ordonnance conductrice à eux.. Ce mot remarquable n'a été entendu par aucun des traducteurs. Les hellénistes ont dit ï***

Samedi 26 août 1967

êïóµïò* (Le Cosmos),** ***et les latins ornatus, l'ornement Les samaritains ont traduit, les parties, les divisions, les distributions. Le targum chaldaïque porte la force, la faculté universelle, l'armée Ce n'est là que le sens matériel

Les racines du mot hébreu employé dans cet endroit par Moïse sont Tsadé Vav , qui renferme en soi toute idée d'ordre, de commandement, de direction imprimée vers un but, et Aleph Beth, qui exprime toute volonté organisatrice et efficiente Le mot entier Tsadé Beth Aleph se rapporte à la loi, à la force innée, principiante, à la Nature universelle enfin qui, se développant avec l'Univers, doit le conduire de puissance en acte, et l'élever de développements en développements jusqu'à sa perfection absolue.

2. Version littérale : *Et il accomplit, Lui les Dieux, dans la manifestation phénoménique la septième, l'acte souverain qu'il avait exercé ; et il se restitua (il se rétablit dans son ineffable seité) la manifestation lumineuse universelle la septième, après tout l'acte de sa souveraine puissance, qu'il avait exercé.*

Version correcte : *Et l'Etre des êtres ayant terminé à la septième manifestation phénoménique l'acte souverain qu'il avait conçu, revint à son état primitif dans cette septième période, après l'entier accomplissement de l'oeuvre divine qu'il avait effectuée.*

Version courante : *Et Dieu eut achevé au septième jour l'oeuvre qu'il avait faite ; et il se reposa au septième jour de toute l'oeuvre qu'il avait faite.*

Mem Lamed Aleph Caph Tau Vav, ***l'acte souverain... Le samaritain est le seul traducteur qui ait entendu ce mot en le rendant par un acte souverain, accompagné de toute la majesté royale. Le mot hébreu est visiblement dérivé du verbe Mem Lamed Vav Caph, régir.***

Vav Iod shin Beth Tau, ***et il se rétablit... C'est la racine Shin Vav Beth, renfermant en soi l'idée de toute espèce de rétablissement, de retour à un état primitif, réunie au signe Tau, qui est celui de la sympathie et de la réciprocité, signe par excellence, image de la perfection. Les traducteurs qui ont vu dans ce verbe l'idée de se reposer n'ont point entendu l'hébreu. Je dois cependant avouer ici que l'erreur sur ce mot a été générale, et que le samaritain a été assez malheureux pour le rendre par rester oisif.***

Heth Shin Beth iod Haïn Iod, ***le septième-.. C'est le nombre de la restitution entière, de la plénitude cyclique- Il est vrai que Shin Beth Haïn signifie sept, et***

Samedi 26 août 1967

que Shin Beth Iod Nain Jod peut être pris pour septième, ou septénaire ; mais ce nom de nombre entraîne avec lui, dans la langue hébraïque, l'idée de la consommation des choses et de la plénitude des temps. l'une des racines qui le composent, Shin Vav Beth, dont je viens de parler, exprime l'idée du retour au lieu d'où l'on était parti, et celle qui lui est jointe par contraction, Haïn Vav, indique toute espèce de courbure, d'inversion, de cycle.

Les hébreux se servaient du verbe Shin Beth Vav Haïn pour exprimer le serment en vertu duquel ils affirmaient qu'une chose promise serait accomplie;

Tous les noms de nombre ont, en hébreu, des significations particulières et souvent très profondes : l'abondance des choses nouvelles sur lesquelles j'étais obligé de m'arrêter en commençant m'a forcé à les négliger; mais à mesure que j'aurai plus de loisir, je réparerai mon silence à cet égard, comme à quelques autres.

3. Version littérale : *Et il bénit LUI les Dieux ce jour le septième (septième manifestation phénoménique) ; et il sanctifia l'existence sienne à jamais, à cause que dans elle il se restitua (il retourna dans son ineffable séité), après tout l'acte souverain durant lequel il avait créé, LUI l'Etre des êtres, selon l'action faite à lui.*

Version correcte : *C'est ,,pourquoi il bénit, LUI les Dieux, cette septième manifestation phénoménique, et en sanctifia à jamais l'existence symbolique comme étant l'époque de son retour à son état primitif, après l'entier accomplissement de l'acte souverain dont il avait créé le dessein selon sa puissance efficiente.*

Version courante : *Et Dieu bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce que en ce jour là il s'était reposé de toute l'oeuvre qu'il avait créée pour être faite.*

Nous allons terminer aujourd'hui avec ce septième jour de la création. Je ne doute pas que tout ce que nous venons de voir ensemble, très superficiellement, te coûtera beaucoup de travail pour l'approfondir.
Mais pense sans cesse au privilège qui t'est donné de pouvoir enfin apprécier ce texte dans son sens littéral."

TABLE DES MATIERES.